DAMNED ! LE RETOUR
INTERVIEW DAVE VANIAN

rock&folk

// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

IL Y A 50 ANS DÉBUTAIT LE FESTIVAL DE
CAN

FRANÇOISE HARDY
MORT, COSMOS ET RADIOHEAD

KELLEY STOLTZ
PROPOSITION POST-PUNK

LENNY BRUCE
AMI DE SPECTOR
ENNEMI DE L'AMÉRIQUE

MES DISQUES À MOI
AGNÈS B

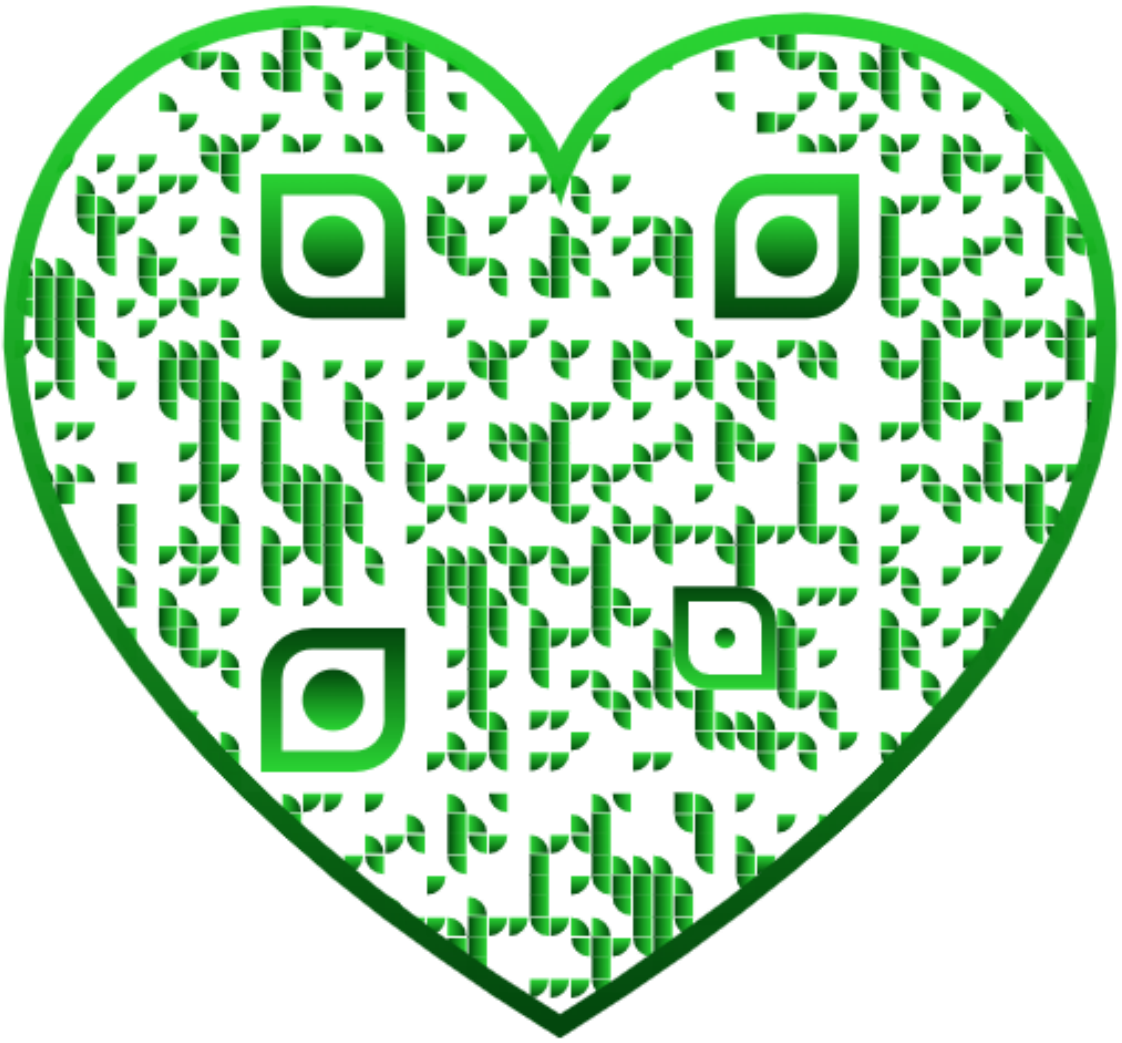
FRANK ZAPPA
TRUST
JONATHAN WILSON
THE VACCINES
EELS
...

NICO
DU VELVET UNDERGROUND A IBIZA
L'ŒUVRE AU NOIR

MAI 2018
N°609 / 6,50 € MENSUEL
BEL 7,15 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 € / PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 € / N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 609 H - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière



Voici le système multi-usages Bose® S1 Pro

Profitez d'un son de qualité n'importe où avec le système S1 Pro. Avec un son puissant, une portabilité inégalée et la connectivité *Bluetooth*® , le S1 Pro est un système de sonorisation combinant retour de scène et ampli de répétition prêt à vous suivre partout, pour toutes les occasions.

Découvrez toutes les caractéristiques du produit sur BOSE.COM/S1

©2017 Bose Corporation.

La marque et les logos *Bluetooth*® sont des marques déposées de Bluetooth SIG, Inc. et toute utilisation de ces marques par Bose Corporation fait l'objet d'un accord de licence.

Edito

Balance ton corps

Agnès B le rappelle, le rock fut longtemps une danse.
Des danses, même. Les hippies, béats et souvent défoncés,
le kiffaient immobiles, entrant *dans* la musique. Ou alors de
manière possédée, nus en sandalettes, les yeux révulsés.
Les punks, se balançant, eux, les uns contre les autres.
La danse country, en ligne et en santiags dans des gymnases.
La techno fut une transe plus personnelle. Un tête-à-tête contre
les enceintes, les pieds dans la boue ou trempé de champagne
à Ibiza, selon que l'on parle techno ou electro, bien sûr.
Tous les styles ont été dansés. Passons sur le headbanging,
le mashed potatoes, le jerk et le twist, vite embarrassant.
Embarrassants comme ces quadras pompettes tentant des
postures gangsta. *Quoi ? Certains s'essayent encore au moonwalk ?*
Le slow est définitivement obsolète... Sans parler du menuet.
Certaines musiques ne se prêtent pas aisément à la danse car,
à moins de vouloir imiter le robot sur Kraftwerk, gênant aussi,
quoi faire et comment bouger sur le Velvet Underground ?

A sa manière aristo et tudesque, pommettes saillantes,
mâchoires dures, le regard clair et l'âme noire, Nico répondait
à cela, en ne bougeant pas précisément. Stoïque, distante
et glaçante, Christa Päffgen a beaucoup fait pour la face ombragée
de notre musique. Un film sort ces jours-ci sur la conclusion
de cette vie pas faite que de bons choix. Embrassant, comme
d'autres jeunes gens de cette époque, avec enthousiasme et naïveté,
l'underground. Ce rêve d'être célèbre. Ne serait-ce qu'un quart
d'heure. Par le rock'n'roll plus que le cinéma. Sexué et sexuel.
Mental, aussi. Et drogué, beaucoup. 18ème siècle en chemise à jabot.
La badine à la main. La seringue pas loin. Sacher-Masoch.
Se rêvant Vénus à la fourrure, en femme fatale, cliché inévitable,
arpentant la 42ème rue en ruine. Warhol derrière tout ça.
La soumission pour relever la tête.

Nico, choquante. Jusqu'à la caricature et l'autodestruction pour
souligner que le propos était sérieux, hein. Qu'il y avait un monde
à changer. Que ce n'était pas qu'une pose ou un blouson de cuir
dans une garde-robe. En balançant son corps. En le sacrifiant.
Mais aussi en inventant, il faut le reconnaître, ce rock de la lose,
sous-terrain et si attachant. Comment dit-on, déjà ? *Les perdants
magnifiques*. Bref, que tout cela avait une importance. Vitale.
Avant que tout ne s'inverse, et c'est dans ce futur que l'on
promet *tout électrique*, que le rock'n'roll risque de se dissoudre.
Paradoxal, non ?

VINCENT TANNIERES

PS : Tout le monde doit le savoir : page 114, Bertrand Burgalat
raconte comment était son mois à lui. Il le fera chaque mois.
Comme homme, comme musicien. Bienvenue Bertrand.

Lollapalooza PARIS

HIPPODROME DE LONGCHAMP

SAMEDI 21 JUILLET 2018

DEPECHE MODE • TRAVIS SCOTT • KASABIAN • DIPLO
BASTILLE • PORTUGAL. THE MAN • KALEO • PAUL KALKBRENNER
THE BLAZE • BLACK REBEL MOTORCYCLE CLUB • LIL PUMP • REZZ
DADJU • BOMBA ESTEREO • ZARA LARSSON • NOTHING BUT THIEVES
SAN HOLO • VALENTINO KHAN • FIDLAR • GHASTLY • ALMA
THE INSPECTOR CLUZO • SCARLXRD • EKALI • BASSTRICK

DIMANCHE 22 JUILLET 2018

GORILLAZ • THE KILLERS • NEKFEU • EXCISION
PAROV STELAR • NOEL GALLAGHER'S HIGH FLYING BIRDS • STEREOPHONICS
DUA LIPA • RAG'N'BONE MAN • YEARS & YEARS • VALD
FRENCH MONTANA • DILLON FRANCIS • KREWELLA • RL GRIME
CATFISH AND THE BOTTLEMEN • BB BRUNES • JESS GLYNNE • SLANDER
TROYBOI • TOM WALKER • DROELOE • TASKA BLACK • WAX MOTIF

info & tickets : LollaParis.com

JOIN US : #LollaParis

Greenroom Coca-Cola Levi's W9 RTL2 LE SON POP-ROCK

Licence n° 2-1094293 / 3-1094293 - RCS PARIS 533 451 438 - MAX 9001 Z

Sommaire 609

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Alexandre Breton **AGNES B** 12

Prospect

Thomas E. Florin **VOLAGE** 16

Tête d'affiche

Eric Dahan **FRANK ZAPPA** 18

Jérôme Reijasse **TRUST** 20

Sacha Rosenberg **CABBAGE** 22

Charles Ficat **JONATHAN WILSON** 24

François Kahn **EELS** 26

Basile Farkas **THE VACCINES** 28

En vedette

Thomas E. Florin **LENNY BRUCE** 30

Eric Delsart **KELLEY STOLTZ** 34

Basile Farkas **FRANÇOISE HARDY** 38

Jérôme Soligny **THE DAMNED** 42

Benoît Sabatier **CAN** 50

En couverture

Nicolas Ungemuth **NICO** 56

www.rocknfolk.com

La vie en rock

Patrick Eudeline **GASTRONOMIE DOMINÉ** 64

COUVERTURE PHOTO : MICHAEL OCHS ARCHIVES/ GETTY IMAGES / GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Steve Gullick-DR

42 The Damned

56 Nico

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 010 DISQUE DU MOIS 069 DISQUES 070 REEDITIONS 078 VINYLES 082 REHAB' 084 DISCOGRAPHISME 086 HIGHWAY 666 REVISITED 088 QUALITE FRANCE 090 BEANO BLUES 092 ERUDIT ROCK 094 FILM DU MOIS 098 CINEMA 099 SERIE DU MOIS 101 DVD MUSIQUE 102 BANDE DESSINEE 104 LIVRES 105 AGENDA 106 LIVE 110 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 113 PEU DE GENS LE SAVENT 114

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Ont collaboré à ce numéro :** Christophe Favière

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95) **ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC :** Catherine Veillard

Promotion Abonnements : Carole Rideau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 65,80 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.com **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2018. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Ironie involontaire et joyau rock'n'roll

Illustrations : Jampur Fraize

Passémisme

Bonjour, j'ai acheté deux albums grâce à vous. "Starcrawler" du groupe éponyme ainsi que "From The Fires", l'EP plein de jeunesse de Greta Van Fleet. Loin d'être déçu, je n'ai de cesse de chanter les louanges de ces deux groupes aux accents très seventies. Toutefois, c'est là que le bât blesse. Comment se fait-il que le rock n'ait pas évolué depuis les années 70 et que nombreux sont ceux qui s'en inspirent ? Qu'est-ce qui fait que les jeunes groupes ne cherchent pas une identité propre à eux-mêmes ? Une identité en accord avec leur époque. Le rock restera-t-il bloqué dans une boucle temporelle infinie ?

VALENTIN THERRIAT

Réponse : Bravo pour cette maîtrise parfaite du mot *éponyme*.

Quel bon U2 ?

Pour rebondir sur le courrier d'Yves dans l'avant-dernier numéro *"On n'arrête pas le prog rock"*, je voudrais me réjouir de la veine irrévérencieuse de nos chroniqueurs. Déjà, Ungemuth est devenu mon idole le jour où il a traité Freddie Mercury de *"Castafiore à moustache"*. Que grâce lui soit ici rendue pour ce trait de génie. Et j'avoue que le dépeçage du Genesis le plus *respecté* par Benoît Sabatier — impossible à écouter sans s'étouffer — m'a plongé dans une hilarité salvatrice en plein retour de l'ère glaciaire. Allez Benoît, démembrez-nous un bon U2 par exemple en y traquant les longueurs, ou les poses cheguevaristes de son frontman millionnaire. Hachez-nous menu les clips eighties de Michael Jackson (pas "Thriller" tout de même), ça nous fera du courrier à lire.

PIERROT MAILHE

Purple lèse

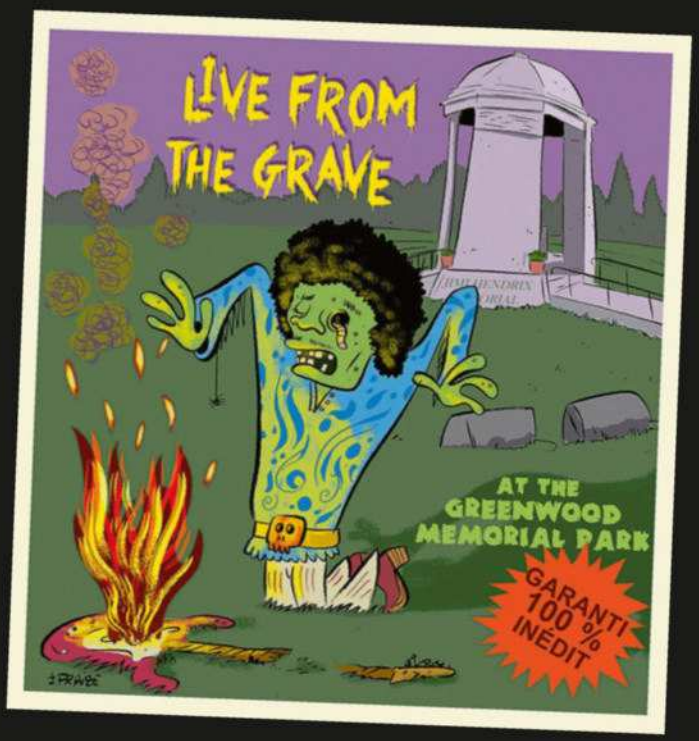
Et encore un ! Cela fait 47 ans qu'il est mort et on trouve encore le moyen de nous sortir un disque avec du soi-disant matériel *inédit*, sous prétexte que ce sont des versions dépoussiérées avec des invités de marque ! OK, mais combien de temps cela va-t-il durer ? Tous les trois/ quatre ans, *on* retrouve du matériel que, bizarrement, il n'avait pas gravé dans le vinyle du temps de son vivant ! Je dis stop à l'arnaque et à la rentrée d'argent pour ses ayants droits, qui je présume *se la coulent douce* sous le soleil de Californie ou d'ailleurs... Vous avez compris que je parlais du *énième* disque de Jimi Hendrix qui sort ces jours-ci, et que l'on verra partout dans la presse rock ! Mais pendant ce temps-là, aucun article sur The White Buffalo, Chris Stapleton, Spoon, Laura Cox Band, Orange Goblin, The Obits... qui sont des groupes ou chanteurs qui enregistrent de la musique.

ALAIN GILET

Qui est-là ?

Samedi aprèm, tranquillou. J'entame avec plaisir la lecture du hors-série sur le post-punk/ new wave (R&F hors-série numéro 35). Premier article d'Eric Dahan, parfait, intelligent tout ce qu'on aime chez Rock&Folk. Deuxième papier, par Stan Cuesta, pareil, tout bien. Quand soudain, page 36, évoquant à juste titre les pénibles groupes à synthés, dit *Garçons coiffeurs*, que vois-je, cité aux côtés de Level 42 et Duran Duran ? Talk Talk... Je pense que Monsieur Cuesta, dont j'apprécie pourtant le travail et les traductions, n'a pas bien écouté Talk Talk. Parce que mettre dans le même panier Kajagoogoo et le groupe de Mark Hollis, il faut oser. Je l'invite donc à écouter leurs albums suivants : "The Colour Of Spring", "Spirit Of Eden", "Laughing Stock". Et même l'album solo éponyme de Mark Hollis. *Such a shame*. Désolé j'ai pas pu résister, bien à vous.

ALEXANDRE COULON



Monsieur Byrne

David Byrne en couverture de Rock&Folk, ça fait du bien ! A l'intérieur du magazine, David Byrne avec des cheveux tout blancs, ça fait mal.

PATRICK MOALIC

L'habit de Bryan

Le costard blanc cassé... Bryan Ferry le porte dès le début de Roxy, qui était aussi un groupe avec du second degré. Comme le disait très bien Cary Grant : *"J'ai divorcé parce que ma femme croyait avoir épousé Cary Grant"*.

STEVE LIPIARSKI

Reprises et hommages

Bien sympa, vos petits papiers sur les disques de reprises ! J'ai beaucoup apprécié le Big Daddy façon fifties, Laibach façon gothique indus ou les Moog Konttinen qui sont sans doute plus connus en Finlande que par ici (normal...). Mais j'eusse aimé voir dans ce panorama l'excellent travail effectué il y a quelques années par les Rutles, collectif initié par le Monthy Python Eric Idle. Mais ce qui les démarque de votre sélection, c'est que ce ne sont pas des reprises de titres mais une reprise de l'univers musical des Beatles sous la forme de compositions originales, ma foi, pas mal troussées du tout, tant au niveau de l'interprétation que de la qualité. Les Rutles poussent même le bouchon jusqu'à singer le lettrage "Beatles Anthology" sur la pochette de leur album de 1996 "Archaeology". De la même façon, le groupe Utopia du génial Todd Rundgren a sorti en 1980 l'album "Deface The Music", collection de titres originaux mais *à la manière* des Fab de Liverpool et l'on s'y amuse à deviner la chanson qui a inspiré chaque titre. En France, signalons les inénarrables Bidochons qui, pour le coup, ont gardé les mélodies mais y ont plaqué quelques textes très très parodiques ("Sergent Pépère", "L'Usine In The Sky", "Les P'tites Bites", etc.). Sans oublier un décalque irréprochable de la pochette rouge du mythique "Sgt Pepper".

ALAIN DOUNONT

Réponse : C'est justement parce qu'il s'agit d'hommages, de parodies et non de reprises que nous n'avons pas mentionné ces artistes dans le dossier. Du reste, "Utopia" de Todd Rundgren a été longuement réévalué par Benoît Sabatier dans le dernier numéro (R&F 608) et les Rutles souvent évoqués en ces pages. En revanche, les Bidochons...

Une autre musique dans un garage différent

Etre rock en 2018, c'est déposer sa bagnole au contrôle technique avec, inséré dans l'autoradio "Another Music In A Different Kitchen" des Buzzcocks ! Sans que, ô miracle, une fois le test commencé, l'homme en blouse bleue ne songe une seconde à arrêter ce boucan juvénile : *"Fast cars !/Fast cars !/ du-du-du-du-du-du-du-du-du / I hate fast cars !"*. Ironie involontaire. Et joyau rock'n'roll. Ça se savoure.

SYD DIDEROU

TETE D'AFFICHE AVEC

SIMPLE MINDS

HARLEY-DAVIDSON® PRESENTS

The Euro Festival™

GRIMAUD. GOLFE DE ST TROPEZ

7-10 JUNE 2018

JEUDI 7 JUIN

WILL BARBER

LAURA COX BAND

VENDREDI 8 JUIN

Stone Seagulls

LITTLE BOB BLUES BASTARDS

SAMEDI 9 JUIN

SIMPLE MINDS

KOKOMO

ET D'AUTRES GROUPES BIENTOT ANNONCÉS

PROGRAMMATION

H-D® EXPO • ESSAIS MOTO • CUSTOM BIKE SHOW • PARADE • HOG® ZONE • HARLEY® BAR • CONCESSIONNAIRE H-D® • SHOPPING VILLAGE • TOURS • JEEP EXPERIENCE • MARCHANDISE OFFICIELLE • ET PLEIN D'AUTRES...

CUSTOM BIKE SHOW

VENDREDI 8 JUIN

VENEZ AFFRONTER UNE SELECTION DES SPECIALISTES CUSTOMISATION MOTO ET REMPORTEZ LE TROPHE CUSTOMER BIKE

LA PARADE H-D®

SAMEDI 9 JUIN

PORTEZ LES COULEURS DE VOTRE CHAPTER DURANT LA MYTHIQUE PARADE HARLEY-DAVIDSON®

COMMANDEZ VOS TICKETS
DES MAINTENANT SUR EVENTS.HARLEY-DAVIDSON.COM

HOG HARLEY OWNERS GROUP

EN PARTENARIAT AVEC Jeep

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

prairies de la mer · Golfe de Saint-Tropez · RIVIERA VILLAGES GOLFE DE SAINT-TROPEZ · FRANCE BOISSONS · Grimaud · Freejay · CAVALAIRE · COMMUNE DE GASSIN · VILLE DE SAINTE-MAXIME · Ville de Saint-Tropez · COMMUNE DE RAMATUELLE

Ami du NME

Voilà, cela devait malheureusement arriver, cette semaine le NME est mort. Dernier survivant de la triade des publications musicales britanniques avec le Melody Maker et Sounds, il avait aussi été le meilleur, en tout cas dans la période post-punk. A cette époque, leurs différents journalistes en faisaient un peu la bible de tous ceux qui s'intéressaient de près ou de loin au rock. A l'époque, les journalistes comme Nick Kent, Paul Morley ou même Dele Fadele ou Johnny Cigarettes ont pu au cours des ans faire passer un message sur ce que tait le rock. Parfois, la forme emportait sur le fond, mais la lecture en était passionnante et R&F souvent faisait pâle figure (*sorry* !). Toutefois, il faut noter aussi qu'à une époque où la musique est devenue une commodité gratuite pour beaucoup et non plus un *way of life*, ce genre de journal était menacé. Au fond, le titre de R&F était plus large et salvateur puisque contenant le folk en plus du rock : ce que nous, dans le post-punk, trouvions regrettable a peut-être été salvateur. Effectivement, R&F reste plus large dans sa compréhension de la scène musicale générale que ne l'était le NME depuis vingt ans. Effectivement, le NME a fait de moins en moins de critiques de disques, alors qu'actuellement c'est encore une des forces de votre magazine d'en contenir beaucoup et sur pas mal de genres. Aussi, le trop de changements de format du NME lui a été fatal. Alors, afin de ne pas devenir un magazine gratuit dans les magasins comme l'était devenu le noble journal anglais, continuez de tenir la barre comme vous l'avez fait !
Vive le rock, vive R&F.

KARL-OLOV LOVBLAD

Au passé simple

Ayant déjà entendu parler du groupe Roxy Music sans pour autant l'écouter, je m'empressai de lire l'article sur ce dernier. En dévorant le texte je fus attiré par la phrase *"Le* [groupe] *plus important d'Angleterre après les Beatles"*. Se pourrait-il que je sois passé à côté d'un tel phénomène ? Je commençai donc immédiatement à écouter le premier album du groupe et dès les premières notes je fus ébloui, aucun doute cet album était un des plus importants que le rock aie connu. Je tiens donc à vous remercier de m'avoir fait découvrir un tel groupe.

ROMAIN THE DUDE

Navire sans "Ram"

Last but not least dans *C'est la reprise* : le "Ram" de Dave Depper (aka "The Ram Project"), mon préféré !

BETTINA

Réponse : Merci pour cet ajout. Il était impossible de prétendre à l'exhaustivité, a fortiori avec les hommages consacrés aux Beatles ou à leurs membres, innombrables.

Les grandes voix

En plage 11, ça y est, Etienne Daho a brisé mon armure avec cet interlude d'harmonies célestes à la Zombies/ Sagittarius/ Beach Boys et les combinaisons d'accords, descendant en demi-tons me semble-t-il tout au long du disque. Blitz !

EUGENIE

Sous le soleil de Satàn

Salut Rock&Folk, merci *vielmolh* (beaucoup, c'est de l'alsacien) pour l'article et la chronique de l'album des JC Satàn. Je trouverais presque leur propos un peu présomptueux si je ne les *suivais* pas depuis trois albums. Ils peuvent très largement se le permettre... L'album est formidable mais surtout, ne les manquez pas s'ils passent par chez vous. Le concert à Strasbourg il y a quelques semaines en première partie (?!) de Jessica93 était un modèle d'attitude, de son, de subtilité (oui, parfaitement) et... de musique. On comprend qu'on a affaire à du très lourd et très bon dès le premier morceau (le même que sur le nouvel album, cette intro...). Aucune baisse de qualité ou de tension jusqu'à la conclusion qui arrive bien trop rapidement. Pour ne rien gâcher, ils sont adorables et restent très abordables après leur set énervé. C'est rare de nos jours d'être un peu fier d'être français (même si Paula a un charmant accent transalpin). J'espérais un article et une chronique positive dans vos pages après ce concert. C'est donc chose faite. Merci. Hâte de les revoir cet été en festival et j'espère aussi en salle bientôt (pas de date prévue chez nous pour le moment).

HERVE

PS : Et la sortie de la compilation des singles de Can alors ? Je crois bien que cela vous a échappé... Etrange. C'est somptueux (le père Noël m'a apporté l'édition triple vinyle).

Un moody blues

Le texte que je vous avais adressé en vue de votre dernière parution vous a semble-t-il laissé indifférent. Il m'arrive de me demander si — par *hasard* n'est-ce pas — vous ne nous jugez pas un peu trop *plouc* du fond de nos provinces. Il arrive même que je me dise : *"Annule ton abonnement ! Envoie les balader !"* Mais je ne passe jamais à l'acte, parce que vous êtes ma bible depuis 1981, ce qui vient de s'avérer être exactement le cas ! En effet, je vous suggérais un article au sujet de Ray Thomas et de sa bande. Nous sommes juste après "On The Threshold Of A Dream" des Moody Blues. Michel Lancelot sur Europe 1 (dans l'émission Campus) nous diffuse des directs les soirs de grands concerts, l'un d'eux a lieu à l'Olympia : *"Six groupes pendant six heures pendant six jours"* dont les Moody Blues étaient la vedette. Qui passait avant eux ?! Taste ! ... futur Rory Gallagher. Souvenirs d'extase... Si vous ne vous fatiguez pas à publier ce texte, sachez toutefois que votre Erudit Rock m'a comblé de bonheur, tout simplement parce qu'il me manquait quelques souvenirs... à savoir les albums solo de Justin Hayward. Rien que pour ça, merci R&F !

DOMINIQUE FUNK

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart
92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

DOWNLOAD PARIS

BA 217

VENDREDI 15 JUIN · SAMEDI 16 JUIN · DIMANCHE 17 JUIN · LUNDI 18 JUIN

MAIN STAGE

OZZY
Opeth
POWERWOLF
BILLY TALENT

MARILYN MANSON
AVATAR
HOLLYWOOD UNDEAD
TURBONEGRO
CROSSFAITH

FOO FIGHTERS
THE HIVES
FRANK CARTER & The Rattlesnakes
WOLF ALICE
THE NOFACE

GUNS N' ROSES
VOLBEAT
JONATHAN DAVIS
BARONESS

MAIN STAGE 2

Ghost
ALESTORM
Eluveitie
WAKAN-TANKA
uploaded by LE RACK'AM

THE OFFSPRING
NOFX
BETRAYING THE MARTYRS
ALCEST
WILD MIGHTY FREAKS
uploaded by L'EMPREINTE

MASS HYSTERIA
DEAD CROSS
ROYAL REPUBLIC
THE STRUTS
TEACUP MONSTER
uploaded by LE PLAN

WARBIRD STAGE

CONVERGE
UNDERØATH
THY ART IS MURDER
BURY TOMORROW

MESHUGGAH
ULTRA VOMIT
THRICE
TAGADA JONES
WHISKEY MYERS

Parkway Drive
SLAYER
GRAVEYARD
STARCRAWLER

Seether
GRETA VAN FLEET
THE PINK SLIPS
THE G

SPITFIRE STAGE

VANDENBERG'S MOONKINGS
SIDILARSEN
POGO CAR CRASH CONTROL
CELLAR DARLING

TREPONEM PAL
MANTAR
NOTHING MORE
SKINNY LISTER
DED

EGO KILL TALENT
LANDMVRKS
ARCANE ROOTS
THE LAST INTERNATIONALE

JEUDI 14 JUIN

FIREFLY STAGE (Camping site)

THE EXPERIMENTAL TROPIC BLUES BAND

HANGMAN'S CHAIR
PETER ALEXANDER BAND
MERGE
LAURA COX BAND

GALACTIC EMPIRE
CEMICAN
BAD COP BAD COP
JEAN JEAN

IN SEARCH OF SUN
NESSERIA
STONE BROKEN
KAISER FRANZ JOSEF

GRIT
JARED JAMES NICHOLS

downloadfestival.fr

B.A 217 / Le Plessis-Pâté / Brétigny-sur-Orge / Coeur d'Essonne

WWW.TICKETMASTER.FR, WWW.FNAC.COM, WWW.DIGITICK.COM ET DANS LES POINTS DE VENTE HABITUELS

DOWNLOADFESTIVALFR · @DOWNLOADFESTFR · DOWNLOADFESTFR

LIVE NATION · 9 COEUR D'ESSONNE AGGLOMÉRATION · Greenroom · zippo · MONSTER ENERGY · HEAVY · ROCK FOLK · GUITAR · PANIC CINEMA · ROCK HARD · HARD · OÜI FM

“David Byrne, je l’ai rencontré en 1981. A cette époque j’ai déjà mélangé le rock’n’roll et la salsa. A partir de là, je lui explique que c’est quand même bizarre qu’il n’aille pas faire un tour du côté de ces musiques. A l’arrivée, il l’a fait et on connaît le résultat”

BERNARD LAVILLIERS

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

ARCTIC MONKEYS
Le quatuor de Sheffield revient avec un sixième album, “Tranquility Base Hotel & Casino”, le 11 mai prochain. Il a été enregistré entre Los Angeles, Paris et Londres, et produit par James Ford et Alex Turner. Le groupe sera les 29 et 30 mai au Zénith (Paris).

COURTNEY BARNETT
La gauchère australienne livrera le 18 mai prochain son troisième opus, “Tell Me How You Really Feel” et jouera le 9 juin au Bataclan.

BEAU FESTIVAL
Deerhoof, Ulrika Spacek, First Hate seront au programme de la seconde édition du Beau Festival les 10, 11 et 12 mai prochain au Trabendo et à la Petite Halle (Paris).

DAVID BOWIE
Forte de son succès, il y a 2 ans à Paris, l’exposition “David Bowie, The Seventies”, se pose du 26 avril au 31 mai à Nantes (10 rue des Carmélites). L’occasion de (re)découvrir la période charnière du génie 1973-78, immortalisée par le photographe néerlandais Gijsbert Hanekroot.

RODOLPHE BURGER
Le prolifique guitariste et chanteur alsacien est le programmateur artistique du Festival Rush à Rouen (Presqu’île Rollet). Tricky, Ty Segall & The Freedom Band, Bombino, Jeanne Added se succèderont sur scène les 1, 2, et 3 juin prochain.

KAK CHANNTHY
Kak Channthy, la talentueuse chanteuse de The Cambodian Space Project, est décédée à l’âge de 38 ans dans un accident de la circulation à Phnom Penh le 20 mars. L’étoile de celle que certains nommaient l’Amy Winehouse asiatique n’en finira pas de briller pour autant.

ROGER DALTREY
Le chanteur des Who annonce un nouvel album solo. “As Long As I Have You” sera dans les bacs le 1er juin. Pete Townshend y a joué quelques guitares.

BOB DYLAN
Le barde, aux côtés de St Vincent, Kele Okereke, Valerie June, a apporté sa contribution au EP 6 titres “Universal Love”, hymne au mariage pour tous paru le 6 avril. Le Zim reprend le classique américain “She’s Funny That Way”, qu’il remplace par “He’s Funny That Way”.

GANG OF FOUR
Le gang post-punk de Leeds s’est fendu d’un nouvel EP, “Complicit” (20 avril). Andy Gill y réitère sa défiance face au résident de la Maison Blanche.

CHILLY GONZALES
Jason Charles Beck et son Gonzervatory investiront le Trianon (Paris) le 26 avril et le 4 mai.

HER
Le rennais Victor Solf poursuit sa tournée à travers l’Europe avec plus d’une quarantaine de dates. Il sera à l’Olympia (Paris) le 25 avril pour distiller sa néo soul.

MELODY’S ECHO CHAMBER
La jeune Française publie enfin “Bon Voyage”, deuxième album au trajet difficile. Parution le 15 juin.

MILES KANE
“Coup De Grace” sera le troisième album solo du singer songwriter du Wirral. Aucune date de sortie annoncée pour le moment.

MC5
Une nouvelle mouture des légendes de Detroit repart sur les routes. Menés par Wayne Kramer, Kim Thayil (Soundgarden), Brendan Canty (Fugazi), Doug Pinnick (King’s X) et Marcus Durant (Zen Guerrilla) célébreront les 50 ans de “Kick Out The Jams”.

JOHNNY MARR
L’ex-Smith revient avec un troisième album solo, “Call The Comet”, attendu pour le 15 juin.

PALE GRAY
Les Belges soutiendront leur premier album, le très pop “Waves”, à la Boule Noire (Paris) le 31 mai.

PARQUET COURTS
“Wide Awake !”, cinquième album des New-Yorkais d’adoption verra le jour le 18 mai. Avant leur venue au Festival Beauregard le 6 juillet.

Melody’s Echo Chamber

Photo DR

LIZ PHAIR
Pour les 25 printemps de “Exile In Guyville” une réédition en édition limitée de l’album, renommé “Girly Sound To Guyville”, sera disponible, en CD ou LP, le 4 mai.

PRINTEMPS DE BOURGES
Pour sa 42ème édition, le festival berruyer donne rendez-vous du 24 au 29 avril. Au programme : Catherine Ringer, Nick Garrie, Brigitte, Cabbage, Jacuzzi Boys, Charlotte Gainsbourg...

ELVIS PRESLEY
Un portrait du King, “Double Elvis” réalisé par Andy Warhol en 1963 a été estimé à 30 millions de dollars pour une vente aux enchères chez Christie’s le 17 mai.

JACK WHITE
Le boss de Third Man Records viendra soutenir dans l’Hexagone son troisième ouvrage solo, “Boarding House Reach” : à Olympia (Paris) les 3 et 4 juillet, au festival Beauregard le 6, et aux Nuits de Fourvière (Lyon) le 8.

YELLOW SUBMARINE
Pour son demi-siècle, le film d’animation des Fab Four fait peau neuve. Il a bénéficié d’une restauration numérique 4K, d’un son surround 5.1. Le film sera projeté en salles (anglaises) à partir du 8 juillet.

Condoléances

Stéphane Audran (actrice), **Lill-Babs** (chanteuse et actrice suédoise), **Franck Bauer** (animateur radio et musicien de jazz), **Steven Bochco** (scénariste et producteur américain de série télé), **Philippe Boucher** (journaliste et haut fonctionnaire Français), **Philippe Brochen** (journaliste musique à Libération), **Véronique Colucci** (ex-femme de Coluche et marraine des Resto du Cœur), **Patrick Font** (chansonnier), **Jacques Higelin**, **Jean-Pierre Kemoa** (parolier français), **Craig Mack** (rappeur américain), **Chuck McCann** (acteur “Happy Days”, réalisateur), **Christophe Salengro** (Président de la présipauté du Groland), **Isao Takahata** (réalisateur, “Le Tombeau Des Lucioles”), **Cecil Taylor** (pianiste de jazz), **Olly Wilson** (compositeur, pianiste et contrebassiste américain).

PATTI SMITH
La poétesse sera à l'honneur dans l'expostion "Patti Smith, Amsterdam, The 1976 Session" du 27 avril au 31 mai. Le photographe Gijsbert Hanekroot présentera les meilleurs tirages de la session photo réalisée à l'époque de "Radio Ethiopia". A la Galerie Stardust (93310 Le Pré-Saint-Gervais).

FREE
LOVE

“Une vodka ?”

AGNES B

La styliste parisienne, mécène pop fameuse et couturière pour quelques chanteurs, dévoile ici des goûts musicaux impeccablement taillés.

RECUEILLI PAR ALEXANDRE BRETON

On ne pouvait pas mieux tomber. C’est rue Dieu, à Paris, que la conversation s’engage avec Agnès B. *Dieu*, autre nom de code de ces idoles du siècle passé, dont la naissance fut aussi celle de la *jeunesse musicale*, au milieu des années 50. Agnès B — *Troublé* pour l’état civil — est un électron libre doublé d’une fan pur-sang au *flow* euphorisant, une sorte de version femme de Warhol, avec sa Factory bohème inondée de musique, rue du Jour. Depuis le milieu des seventies, elle n’aura pas seulement renvoyé la mode à son vain aristocratisme, mais aussi, et littéralement, *taillé des costards* à ces corps troublants de la pop : David Bowie, Patti Smith, Marianne Faithfull, Alan Vega, Alain Bashung, Brian Molko, ou, récemment, Baxter Dury. Habillés, filmés, produits, aidés, bref, ils sont légion à être reconnaissants envers cette éternelle adolescente enthousiaste, qu’il était temps de mettre à l’honneur dans ces pages.

Danser sur du Charlie Parker

Agnès B : Une vodka ? Ah ! Avez-vous eu le livre des quarante ans ? Il faut que vous l’ayez, vous verrez, on ne peut pas vivre sans la musique ! *(On trinque)* J’ai été élevée avec la musique, mais vraiment ! Mes parents étaient mélomanes, ils étaient amis avec Mozart. Mon père adorait la musique, il chantait même dans la chorale de l’Opéra de Paris. Et moi, un jour, il m’a cachée, au palais de Chaillot, dans les chœurs de la Symphonie n°9 de Beethoven. Il chantait dans les chœurs, alors il a emmené sa petite fille de huit ou neuf ans et l’a cachée dans les chœurs. Du coup, j’ai vu de près le grand chef Carl Schuricht diriger la *neuvième* ! C’était magnifique comme expérience ! Il était avocat, et je suis absolument comme lui, de caractère, absolument *tout* m’intéresse !

ROCK&FOLK : C’est le premier choc musical ? Curieusement, on ne vous retrouvera pas dans le domaine de la musique classique, mais plutôt dans celui des musiques populaires, la pop, le rock, le jazz, le rap…

Agnès B : Oui, parce que je ne peux pas sortir avec Mozart ! Mais vous savez, costumier, c’est un métier tout autre que le mien, que je respecte et admire infiniment. Il faut se donner complètement. On doit savoir tout faire, un vêtement Renaissance, un vêtement 18ème siècle, un vêtement contemporain, bref, tout... Or moi, je fais quatre collections par an, femme/ homme, homme/ femme ! Mon travail, c’est d’être styliste, et je pense qu’on peut tout styliser, et c’est ça que j’adore. Sur mon passeport, il y a écrit *Agnès Troublé, styliste* et je revendique ça.

R&F : Dans ce contexte, quel a été votre premier disque acheté ?

Agnès B : Le premier disque acheté... Je ne m’en souviens pas, par contre, en plus des nombreux amis qui passaient avec des disques à la maison, il y avait déjà tous les microsillons de mon père. Et mon père avait des goûts très éclectiques. Il m’a passé le goût du blues, des musiques d’Amérique du Sud comme celle des Indiens Guaranis ; on écoutait plein de choses différentes. Et moi, j’écoutais Yves Montand, qui chantait des chansons très anciennes, certaines du Moyen Age ou du 17ème siècle, comme “La Chanson Du Roi Renaud” ou “La Complainte De Mandrin”. C’est magnifique (*elle chante*) ! On devrait écouter ça dans les écoles, vraiment, c’est trop beau ! Je les connaissais toutes par cœur. Je rentrais de l’école et j’écoutais de la musique, toujours ! Comme je me retrouvais toute seule, je me passais des disques. Je me mettais le Concerto en *ré* majeur de Beethoven qui me faisait un bien fou, parce que j’avais souvent du chagrin comme souvent peuvent en avoir les enfants, ou les adolescents, et ça me remettait d’aplomb. Jusqu’au jour où j’ai entendu le Requiem de Mozart à la radio. Je n’avais jamais entendu ça, j’avais douze ans, je trouvais que ma vie était trop dure, alors je me suis dit que j’avais envie de mourir et de rejoindre Mozart au ciel ! Voyez comme la musique me touche vraiment...

Photo Patrick Swirc-DR

Mes disques à moi

“Surtout, il y avait ce poster de Bob Dylan”

R&F : Et après, alors ?
Agnès B : Après, évidemment, j’ai dansé comme une folle. Il y avait eu Elvis, évidemment, magnifique, et, quand j’avais quatorze ans, le bop. Je dansais avec Christian Bourgois, le fameux *B* de mon nom qui a été mon premier mari et qui dansait extrêmement bien. On dansait l’après-midi, à Antibes, sur du Charlie Parker. On n’arrêtait pas de danser. Les mères nous regardaient, je détestais ça… Mais j’ai toujours adoré danser. J’étais au conservatoire de Versailles où je faisais de la danse classique, et j’allais aux Beaux-Arts.

R&F : Vous souvenez-vous de l’impact des pochettes ? Lesquelles en particulier ?

Agnès B : Vous savez, j’ai toujours été avec des bandes qui me faisaient écouter de la musique. Beaucoup de musique. Et maintenant, avec les playlists, c’est génial, ça n’arrête pas ! Me mettre de la musique, c’est le plus beau cadeau qu’on puisse me faire. Alors, les pochettes des vinyles… Dans les années 70, on mettait toujours des pochettes sur le mur. On avait trois planchettes entre deux fenêtres, sur lesquelles on plaçait nos neuf pochettes préférées du moment, puis on changeait. Il y avait par exemple l’album de Marley, avec ce titre “Get Up, Stand Up”. Il y avait aussi Roxy Music avec ces pochettes de pin-ups magnifiques ! Mais surtout, il y avait ce poster de Bob Dylan, qui avait été fait par le Push Pin Studio. J’adore le Push Pin Studio et son directeur, Milton Glaser. Le poster était fourni avec le “Greatest Hits” de Dylan. On le voyait de profil avec les cheveux de toutes ces couleurs. C’est très intéressant de rechercher tout ce qu’ils ont fait, beaucoup de choses mémorables. C’est comme les pochettes de Warhol pour le Velvet Underground ou les Rolling Stones…

R&F : Dylan, c’est un personnage qui vous fascine ?
Agnès B : Absolument ! Je l’adore ! On est allé le voir plein, plein de fois. Parfois, c’était incroyablement long, mais on l’aimait tellement ! Je me souviens de ce concert de trois heures au parc de Sceaux. C’était au milieu des années 80, on n’en pouvait plus ! On était dans l’herbe, on avait le pique-nique, mais au bout d’un moment, basta ! Mais Dylan est tellement fascinant ! C’est un barde, un peu le barde d’Astérix ! J’étais très heureuse qu’on le reconnaisse comme le grand poète qu’il est, et toute cette histoire où il ne va pas tout de suite à Stockholm recevoir son prix Nobel, puis finalement s’y rend. J’adore comment il s’habille. En ce moment, le matin, j’écoute “Pat Garrett & Billy The Kid” ! Que c’est beau ! Je me rappelle d’un été, on descendait des Cévennes en camion avec un copain photographe et on écoutait ça à fond, en traversant les vallons jusqu’à Montpellier. C’était magnifique !

R&F : Vous auriez aimé l’habiller ?
Agnès B : Ah non ! Il n’a pas besoin de moi ! C’est comme Robert Smith, il n’a pas besoin qu’on l’habille, il est parfait comme il est !

R&F : Les disques occupent donc une place absolument centrale, de source d’inspiration à poumon d’oxygène !
Agnès B : Complètement. Nous, on était là, on n’avait pas beaucoup d’argent, donc c’était un objet précieux, un vinyle. Et il y avait plein d’histoires autour de la musique, parce qu’il y avait ceux qui pouvaient aller à Londres et qui en rapportaient quatre vinyles et puis il y avait, boulevard Saint-Germain, un disquaire très important, Givaudan. Il importait des disques des Etats-Unis et d’Angleterre, des choses extraordinaires. Je n’habitais pas loin, dans une maison rue du Bac qui était toute noire, et où passaient continuellement des amis, des enfants y dormaient sur des tapis noirs et des coussins noirs. La rue du Bac, c’était complètement bohème ! D’ailleurs, il y avait là aussi le fils de Christian Bourgois à qui, tous les mois, je devais aller acheter son *“Rock et Folk”* comme il le disait *(la juste prononciation)* ! C’était drôle ! Voyez, le journal était déjà très présent dans nos vies ! Givaudan, on s’y fournissait jusqu’à ce qu’il parte en Suisse pour ouvrir une galerie d’art. Donc, la musique, elle n’arrêtait pas de circuler, les amis passaient, comme Castelbajac, et ils avaient toujours des vinyles sous le bras. Il y avait aussi la pochette des Sex Pistols ! D’ailleurs, un des musiciens dont je ne me souviens plus du nom était tombé amoureux de moi et ne me lâchait plus ! Castelbajac avait même dû m’arracher de ses bras alors qu’il m’avait sauté dessus dans la cuisine, noire aussi, de la rue du Bac !

R&F : Et y avait-il des incontournables, des idoles absolues, dans cette bohème de la rue du Bac ?
Agnès B : Ouh ! C’était Janis Joplin avec “Mercedes Benz”, Nick Drake, beaucoup de blues, Johnny Cash, les Beatles et les Stones — sans préférence ! — bien sûr David Bowie et les Pistols, puis, dans les années 80, Roxy Music… A la fois, à Paris, on vivait des moments très durs, avec le sida, la drogue, plein de drames de personnes de notre âge qui lâchaient prise, et en même temps, c’était très créatif. C’était créatif parce que c’était le drame… Il y avait plein de trucs, les boîtes, la nuit. Et cette androgynie, oui ! Il y avait ces groupes anglais magnifiques, tout habil-lés en noir. Ça me fait penser à mon ado-rable copain Brian Molko qui incarne vrai-ment ça, ou encore Anohni d’Antony & The Johnsons, dont j’adore “You Are My Sister” ! J’ai lancé une griffe, qui s’appelait F&H. Ça veut dire que la limite entre hommes et femmes n’est pas comme ça (*elle trace dans l’air une ligne verticale*), elle est comme ça (*elle trace une ligne horizontale*). On a tous un côté femme et homme.

R&F : Vous avez habillé Alan Vega…
Agnès B : Ah, Alan Vega ! Je l’adorais, il me bouleversait. Ça commençait comme ça “*Doum, doum, doum, doum*” *(elle imite le son lourd, martelé, “Ghostrider” de Suicide).* Ce son, cette hargne, ah ! ce truc sombre, sourd, très fort, mais aussi cette

“C’était un objet précieux, un vinyle”

retenue, c’est trop beau ! Il y avait le premier album, “Suicide”, mais aussi tout ce qu’il a fait ensuite, seul. J’ai vu plein de concerts de lui, je l’ai filmé, jusque la dernière fois où il est venu à Paris, avec sa femme et son fils. Je l’aimais beaucoup. J’ai acheté des œuvres de lui, des sculptures, des crucifix avec des ampoules, qui font maintenant partie du fonds Agnès B. On a exposé une pièce l’année dernière au musée de l’Immigration.

R&F : Vous avez aussi habillé David Bowie !

Agnès B : Ah, Bowie ! J’ai adoré “Aladdin Sane” et “Ziggy Stardust”.

Je l’avais vu en concert à Paris, à l’époque de sa fameuse période allemande ; il avait ces cheveux plaqués en arrière et un horrible costume sombre avec des plis aux manches et des plis au pantalon. J’étais allé le voir en coulisses, et lui avais fait envoyer un jean en cuir noir où j’avais glissé dans l’une des poches arrières ce petit mot : *“Vous devriez en rester au style rock’n’roll !”* Après ça, il est allé s’acheter quatre jeans cuir noir à la boutique Agnès B de Londres, et ensuite, quelques années plus tard, il m’a demandé de l’habiller, d’abord pour ses cinquante ans qu’il fêtait au Madison Square Garden (*en 1997*), puis pour ses soixante ans. Je l’ai habillé pendant vingt ans, jusqu’à sa mort.

R&F : C’est donc vous, ce magnifique costume pirate du concert des 50 ans ?

Agnès B : Oui, c’est lui qui voulait un costume pirate, ce beau costume avec manchettes et jabot. J’adore les coupes 18ème siècle, je les connais par cœur, l’emplacement de la couture sur l’épaule, les boutons, la manche très coudée. C’est trop joli. Et pour ses soixante ans, je lui avais fait un costume trois-pièces en tweed beige, très fin, avec une chemise noire, et sur le gilet il y avait une peinture d’un ami grapheur américain... Moi, ce qui m’a rendue triste, c’est quand il s’est changé les dents ! J’adorais ses dents, en tant que fan ! Vous savez, “Blackstar”, son dernier album qui est absolument bouleversant, et bien la *black star*, l’étoile noire, c’est en rapport avec ce T-shirt kaki avec une étoile noire que je lui avais fait et qu’il portait beaucoup. Jimmy King, son assistant, m’a dit : *“Blackstar, c’est peut-être une référence à ton étoile noire !”* C’est très émouvant, hein ? Bowie nous a bouleversés... C’était un esthète, d’une incroyable discrétion. On correspondait beaucoup, j’avais toutes ses mesures. Et pour la dernière tournée, je lui avais fait des costumes de couleurs, roses, jaunes, verts, que je lui envoyais. Il y en a un autre comme Bowie, avec qui la relation a été très forte, c’est Bashung. Il venait, à l’époque de son album “Bleu Pétrole”. Il me bouleversait. Un jour, il était venu ici, et il y avait mon petit-fils, Hannibal, qui était là, et qui se mit à chanter “Je Tuerai La Pianiste”. Bashung était là, silencieux, il était trop beau, tout en noir, à côté de mon petit-fils... Ce moment était d’une incroyable intensité. Il était déjà très malade, j’étais très émue. Bashung aussi était un grand esthète, qui savait toujours très bien ce qu’il faisait et ce qu’il voulait. On parlait d’Elvis tout à l’heure, et je me souviens de ce blouson d’Elvis zippé que j’avais offert à Chet Baker, un autre grand esthète que j’aimais énormément. Je l’avais revu une dernière fois lors d’un concert, à Paris, huit jours avant sa mort. Il était au bar, seul, dans une quasi-obscurité, il me regardait fixement. J’adorais “Let’s Get Lost”. On était partis ensemble à Cannes, puis à Venise. Je l’ai connu de près, même si, finalement, Chet était toujours lointain.

Le défilé de Nicolas Ker

R&F : Alors, qu’est-ce qui tourne en ce moment sur vos platines ?

Agnès B : Jain, Rodolphe Burger, Dominique A... Rone, “Bye Bye Macadam”. J’adore ses clips, son graphisme. Il y a aussi Nicolas Ker, de Poni Hoax ! “Les Faubourgs De L’Exil”. Lui aussi, je l’adore ! Je l’ai même habillé et il a défilé à la galerie... Comme Brian Molko ou, plus récemment, Baxter Dury ! Mais le premier concert de Poni Hoax, c’était chez nous ! Pour le dernier défilé, pour la mariée, on a mis une chanson que j’aime énormément. C’est cette chanson de Joseph Cosma pour “Les Visiteurs Du Soir”... Je vais vous la mettre *(elle chante sur la voix d’Alain Cuny sur “Démons Et Merveilles”) !*

R&F : S’il ne fallait retenir qu’une seule chanson…

Agnès B : Oh non, pas le truc de l’île déserte ! Bon, comme c’est un *joke*, il y a une chanson qui me vient là, c’est “I Need Love” de LL Cool J. J’adore cette chanson ! ★

Merci à Annie Maurette et à Sandrine Clauzure

Photo Gaspard Noé-DR

Prospect

Assis de travers

VOLAGE

Le groupe garage parisien réussit un fabuleux bond en avant sur son deuxième album.

En 2014, un groupe originaire de Le Blanc, en plein centre de la France, sortait un premier album dont la pochette laissait voir un bouquet de fleurs fanées. Le packaging idéal pour une musique fragile et mélancolique. Puis, Volage a continué son chemin, sorti un EP acoustique et s'est remis à travailler dur pendant deux ans afin de livrer un deuxième disque, "Sittin' Sideways". Cela valait le coup.

L'art de la feinte

La silhouette de Paul Rannaud hante le paysage depuis quelques années. On le croise dans les rues, les épiceries, les salles de concert, dans le public ou sur scène, notamment au côté de Marietta, le projet solo du chanteur des Feeling Of Love. Partout où il passe, il y a de la musique dans l'air. Bien avant de fonder Volage avec des amis de collège, Paul écoutait son père jouer des fugues de Bach à l'orgue dans le salon familial. Dès l'âge de 11 ans, il n'avait plus qu'une idée en tête : construire de la musique. Oui, construire. Avec des machines, des enregistreurs, produire, faire des sons, composer des mélodies. Avec ses amis Thibault Gaudinat, Simon Pruvost et Paul Vidy, ils ont fondé un groupe et se sont mis à enregistrer, n'ayant nulle scène où jouer dans leur petite ville. Une première cassette, "Maddie", fut envoyée à quelques *blogs spécialisés* où les repéra Tom du label Howlin' Banana. D'un simple e-mail de deux lignes, ce dernier leur proposa de sortir ce premier EP ainsi qu'un album sur son label. Ce fut "Heart Healing", en 2014. La blondeur de Paul et les tourneries de fuzz, les avaient classés comme la réponse française à la scène de San Francisco. Pourtant, Volage se différenciait de nombre de ses contemporains par la richesse de ses sonorités et les structures complexes de ses morceaux. Volage, c'est un processus de création entre quatre personnes qui se connaissent depuis l'enfance. Le groupe s'ennuie s'il fait deux fois la même chose. Alors, comme leurs chansons, les musiciens sont en mouvement perpétuel.

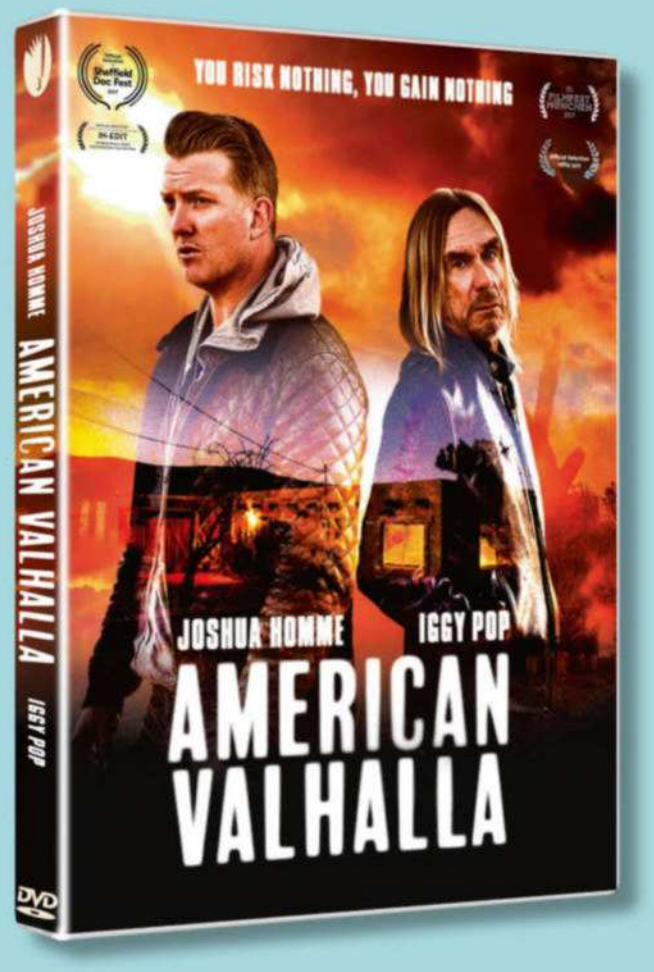
Les mesures défilent, les tempos changent, les arrangements tournent autour des mélodies, les voix se répondent, harmonisent, et tout cela se tend, jusqu'à ce que les formules se dissolvent et deviennent de la musique. C'est en cela que "Sittin' Sideways", expression qui se traduirait par *assis de travers*, est grand. On pensait avoir affaire à un groupe de garage de plus, mais non. L'art de la feinte. Comme le prouve le point d'équilibre de l'album : fin de la face A, "Whisper", une pop song solaire, emporté par les fuzz, qui devient à mi-parcours une œuvre vocale, ou le canon des chœurs emporte le morceau jusqu'à un boogie classieux. "Fever", début de la face B, chanson guillerette aux simplissimes accords plaqués, mute en une complainte soul dont ressort le cri glaçant d'une jeune femme. Que d'intelligence pour si peu de moyen. Volage a l'écriture et l'arrangement comme arme de guerre, transformant le rock en musique, et non en simple attitude. Nous sommes en 2018, le rock'n'roll en tant que mouvement s'éteint à petit feu, à nouveau, et peut-être pour la dernière fois. Ceux qui ne savent rien faire d'autre se retranchent à la base des choses. Un groupe peut changer le monde en fédérant la masse. Un album peut modifier une vie en livrant les plus belles chansons qu'il porte en lui. Voilà ce que fait Volage. Et c'est assez important pour être signalé. ★

THOMAS E. FLORIN

Album *"Sittin' Sideways" (Howlin' Banana)*

Photo Louise Carrasco-DR

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk



En studio et sur scène, la collaboration fascinante entre deux légendes du rock. Ce film raconte la complicité née entre Iggy Pop et Josh Homme lors de l'enregistrement de l'album "Post Pop Depression", sorti en 2016.

12 NUMÉROS + LE DVD "AMERICAN VALHALLA" IGGY POP - JOSHUA HOMME POUR 74,50 € AU LIEU DE 99,15€*

JE M'ABONNE Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements 45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.BOUTIQUELARIVIERE.FR

ROFP185A

OPTION 1 12 numéros + le DVD **"American Valhalla" IGGY POP - JOSHUA HOMME** pour **74,50 €** au lieu de 99,15 € soit 25% de réduction

OPTION 2 1 an soit 12 numéros pour **65,50 €** au lieu de 78 € soit **16% de remise.**

Email : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ **Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France Métropolitaine 2018**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@ediis.fr. Offre valable jusqu'au 31/07/18 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + Prix du DVD pour 21,15 € frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Dépasser la lettre pour célébrer l'esprit

FRANK ZAPPA

En 1973, le musicien a donné une série de concerts légendaires au Roxy de Los Angeles. Ils paraissent pour la première fois en intégralité dans un coffret qui fait évènement

Encore Frank Zappa ? Votre serviteur, qui n'en est pas à sa première tentative de rendre compte de l'œuvre pléthorique de l'artiste, n'a-t-il pas épuisé le peu qu'il savait ou pouvait dire sur la question ? Vingt cinq ans après sa disparition, la force de sa musique pulvérise heureusement toutes les réticences à commencer par la crainte de lasser : à peine s'est-on plongé dans l'écoute de "The Roxy Performances" que l'on a été emporté par le flot intarissable de thèmes inouïs et d'inventions musicales, par la virtuosité des interprètes qui, pour jouer la partition au demi soupir près, savent aussi dépasser la lettre pour célébrer l'esprit.

Dépassement permanent

Un esprit fantasque et extravagant, croisant doo-wop, rhythm'n'blues, rock'n'roll et rythmes irréguliers de Stravinski, et incarné par le maître tissant d'invisibles constellations arachnéennes dans l'espace, armé de ladite *Roxy SG* ainsi baptisée car c'est la guitare qu'il a utilisée durant les cinq concerts donnés, du 8 au 10 décembre 1973, au fameux club de Sunset Boulevard. Une série de performances qui a d'abord fait l'objet d'un double album, "Roxy And Elsewhere", livré en 1974, puis d'un film, "Roxy : The Movie", publié en DVD en 2015, et de ce nouveau coffret de 7 CD qui comprend également des prises réalisées en studio ("Don't Eat That Yellow Snow" et "Nanook Rubs It" qui figureront sur "Apostrophe" en 1974), ainsi que des répétitions et soundchecks, dont une infime partie a été distillée dans le CD "Roxy By Proxy", commercialisé en 2014. Durant le premier concert, tandis que son tromboniste est engagé dans un solo, Frank Zappa explique au public : *"Bruce Fowler est en train de se demander quelle chose fantastique il pourrait bien faire."* Peu après, alors qu'un auditeur réclame que le groupe joue "Peaches En Regalia", il rétorque : *"On a des compositions qui vont beaucoup plus loin que ça"* et présente le titre "Be Bop Tango", effectivement plus ambitieux. Cette confiance dans ses musiciens, capables de dépassement permanent, peut expliquer que Zappa ait déclaré que la formation des concerts au Roxy fut la meilleure qu'il eût jamais eue. La mélodie d' "Inca Roads", exécutée au marimba par Ruth Underwood et qui alterne mesures en 2/4, 11/16, 3/8 et 5/4, les polyrythmes joués par les deux batteurs, Ralph Humphrey et Chester Thompson, la pertinence des lignes de basse de Tom Fowler, les *flats* jazzy de Napoleon Murphy Brock qui, en plus d'être vocaliste, fait des étincelles au saxophone et à la flûte, le solo de synthétiseur de George Duke sur "Dupree's Paradise", entré dans l'histoire, entre autres leçons de blues ("Dickie's Such An Asshole") et de jazz ("Don't You Ever Wash That Thing ?") données au Fender Rhodes, réclament indubitablement un niveau technique surhumain. N'était-ce pas le cas de tous les instrumentistes qui ont accompagné Zappa jusqu'à la fin des années 80, s'étonneront certains ? Bien évidemment. Tommy Mars, Adrian Belew, Steve Vai, Vinnie Colaiuta ou encore Terry Bozzio, qui eut le redoutable honneur de créer "The Black Page", étaient fort loin d'être des manchots.

Zapping

Les spécialistes le savent, Dweezil Zappa sillonne le monde depuis 2006 pour jouer la musique de son père avec quelques uns de ses musiciens. En conflit avec son frère, Ahmet Zappa, troisième des quatre enfants de Frank, est lui dépositaire officiel du nom Frank Zappa. Il vient d'annoncer la création de The Bizarre World Of Frank Zappa, une tournée où le défunt moustachu apparaîtra sous la forme d'un hologramme, au milieu de musiciens ayant joué avec lui (Ray White, Mike Keneally, Scott Thunes, Robert Martin et Joe *Vaultmeister* Travers).

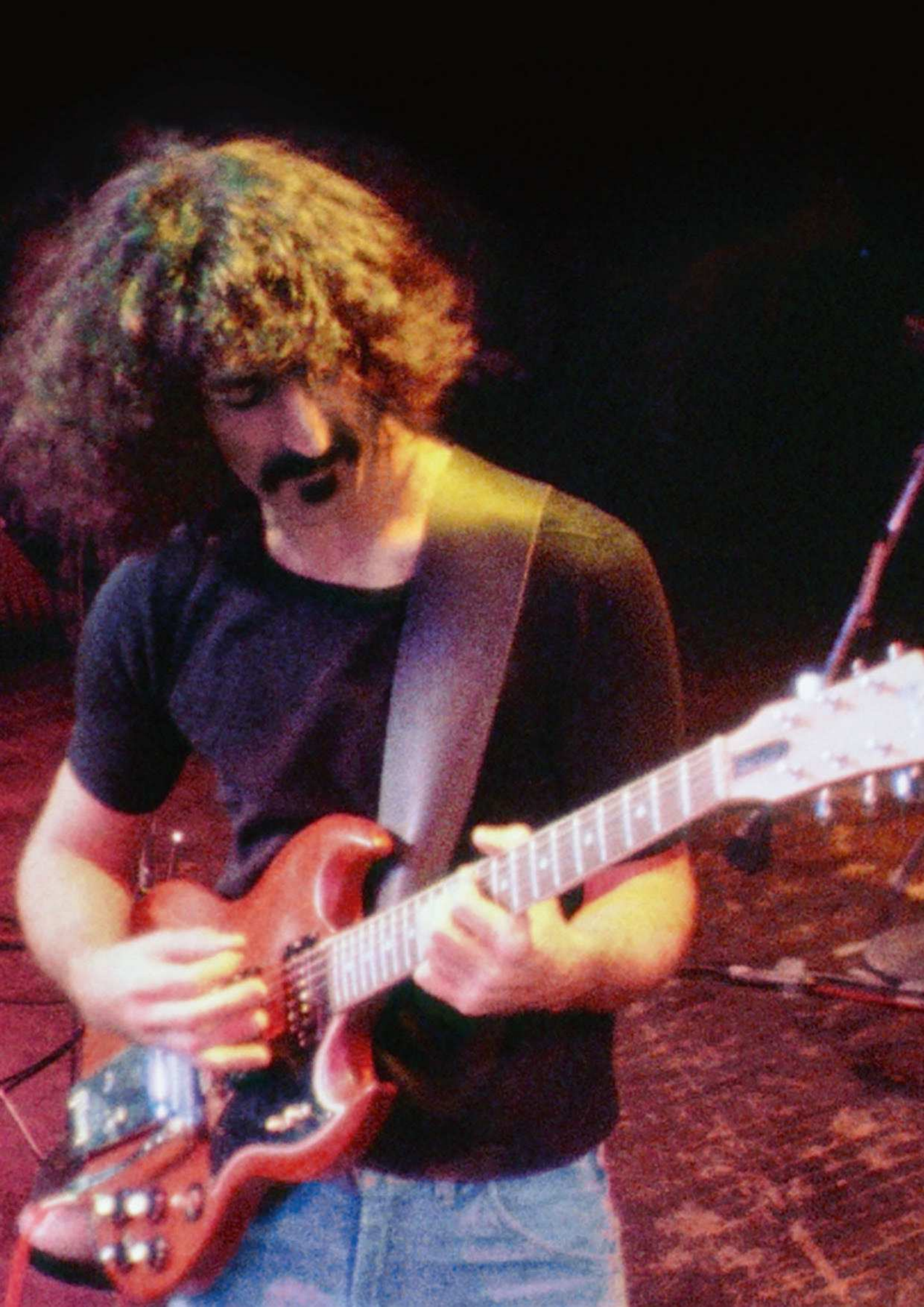
Décontraction fantastique

L'autre question que l'on peut se poser, c'est s'il n'est pas fastidieux de s'infliger plusieurs versions de "Montana", "Cosmik Debris" ou de "I'm The Slime", lorsque l'on n'est pas un fan enragé de l'artiste ? La réponse est non, car Frank Zappa a toujours varié la liste des compositions interprétées d'un soir à l'autre. Et quand bien même on retrouverait, sur ce coffret, plus d'un "Uncle Meat" ou "Village Of The Sun", ils sonnent différents selon le contexte car Zappa pouvait donner un premier concert réglé comme du papier à musique, en début de soirée, et un second, juste après, faisant la part belle aux interventions parlées, dignes d'un Lenny Bruce, ainsi qu'à la participation du public. Si l'on goûte les prouesses techniques et la tension qu'elles créent chez les interprètes, tel Napoleon Brock Murphy dont on se demande où il va trouver les réserves de souffle pour enchaîner les mots et les notes de nouveaux titres comme "Cheepnis" et, surtout, "Pygmy Twilight", écrit à son intention et plus jamais joué ensuite par Zappa, on est encore plus ému par la décontraction fantastique avec laquelle le groupe enchaîne "Penguin In Bondage", "T'Mershi Duween", "The Dog Breath Variations" et "Uncle Meat" : cette souplesse de jeu, la luminosité qui s'en dégage, sont la marque des seigneurs et font de ce coffret un cadeau royal pour tout mélomane. ★

ERIC DAHAN

Coffret *"The Roxy Performances" (Universal)*

Photo DR



"Je pense comme Orson Welles"

TRUST

hard rock Réuni depuis peu, l'inénarrable groupe français sort un nouvel album. La colère serait-elle le plus robuste des moteurs ? Réponse avec Bernie et Nono.

Certaines âmes charitables le pensent : après la cinquantaine, les rockeurs devraient passer à autre chose. Parce que le rock, c'est la jeunesse, le sexe, la démesure. Pourtant, on n'exige pas d'un boulanger ou d'un flic quinquagénaire de se mettre au macramé pour payer le loyer. Formidable époque où les traders capitalisent sur ce qu'ils appellent l'or gris et où le jeunisme dicte sa loi. Avec Cyril Hanouna en Néron hystérique. Bernanos écrivait : "*Les ratés ne nous rateront pas*". On y est. Sans déambulateur ni Alzheimer précoce, Trust est pourtant de retour. Après plusieurs dizaines de dates blindées, dont une apparition très électrique au Hellfest, le groupe hexagonal sort un nouvel album, "Dans Le Même Sang", écrit en deux semaines et enregistré dans les conditions du live, sans le moindre overdub, et produit par le Canadien Mike Fraser (Metallica, AC/DC…). Et avec même une reprise d'Edith Piaf. Bernie Bonvoisin (micro) et Norbert Krief dit *Nono* (six-cordes), involontaire sosie de Kadhafi, attendent dans un hôtel parisien pas loin de l'Olympia, les lunettes noires bien vissées. Les deux amis sont loquaces et prêts à en découdre. Et on comprend assez vite que la tournée des maisons de retraite va devoir attendre encore un peu…

Pneus crevés

ROCK&FOLK : Commençons par une petite boutade. Ce disque, c'est un peu "Papy Fait De La Résistance", non ?
Bernie Bonvoisin : C'est un point de vue... C'est ton point de vue... Il n'y a pas de problème. Moi, je peux tout entendre. Au Hellfest, on a vu Steven Tyler sur scène à 69 piges et...
Nono : Il a encore une sacrée patate... Et regarde les Stones ! C'est vraiment une question d'état d'esprit, pas d'artères.
Bernie Bonvoisin : Et des vieux de vingt balais, on en connaît aussi, hein.

R&F : Que pensez-vous de cette théorie qui voudrait que les groupes de rock ont besoin d'oppression pour faire de bons disques. Le hardcore n'aurait jamais existé sans Reagan par exemple.
Bernie Bonvoisin : Ça se tient. C'est une musique qui puise une partie de son énergie là-dedans, c'est vrai... Moi je pense que l'art, par essence, devrait être en réaction. A l'époque des rois, il y avait les bouffons. C'est une tradition essentielle à préserver. Il faudrait être toujours en colère...

R&F : Comme d'habitude, Trust a composé des chansons très engagées. Mais quelles sont les principales différences avec celles enregistrées auparavant ?
Bernie Bonvoisin : C'est un peu la norme chez nous, de dire des choses... Cet album est juste, peut-être, un peu plus écrit que les autres. Et c'est aussi une révélation. Moi, c'est la première fois que j'entends le groupe sonner comme je l'ai toujours imaginé, fantasmé sonner. C'est le meilleur line-up qu'on ait jamais eu. Aucune discussion possible. Avec Izo Diop à la guitare, David Jacob à la basse et Christian Dupuy à la batterie. C'est la première fois où il y a vraiment une interaction entre les musiciens, où il n'y a pas d'ego, où les choses circulent de manière très fluide. Et puis, très franchement, on est dans une énergie live qu'on n'avait jamais eue. Je ne sais pas pourquoi, je ne pourrais pas l'expliquer, c'est comme ça.

R&F : Pourquoi ce titre d'album, "Dans Le Même Sang" ? On pense à cette phrase terrible du père d'une victime du Bataclan qui disait : "*Vos guerres, nos morts*" ?
Bernie Bonvoisin : Ouais, c'est ça. C'est très juste. On commence aussi le disque avec la chanson "Ni Dieu, Ni Maître"... Je pense comme Orson Welles que la mode est le signe indéfectible de la médiocrité. Mais Trust n'est pas là non plus pour réveiller les consciences ! On n'a pas ce truc prophétique. On se contente de parler d'un quotidien qui est aussi le nôtre. Le premier morceau qu'on a écrit, c'est "F Haine". Moi, je n'ai jamais cru que le FN pouvait arriver au pouvoir. Mais pour plein de gens, c'était une vraie frayeur. Pendant notre tournée, on a échangé avec le public là-dessus. Il y a certains soirs où ça a installé un certain malaise, on a même eu des camions défoncés, des pneus crevés mais il faut parler de ces choses, c'est important...
Nono : Il y a cette autre chanson sur l'album, "Le Gouvernement Comme Il Respire". A force de baratiner, de nous prendre pour des cons, il ne faut pas être surpris que les gens votent comme ça...
Bernie Bonvoisin : C'est ça le fil conducteur des textes du disque : ce cynisme qui dévore tout.

Manque d'empathie

R&F : Le seul reproche qu'on pourrait vous faire, c'est d'avoir rejoint le camp du *tous pourris*, sans proposer de solutions ?
Bernie Bonvoisin : Ah mais, attention, on n'a pas d'ailes dans le dos, on ne marche pas sur l'eau... Ce disque parle aussi énormément du désengagement des gens, du manque d'empathie, d'attitude. On est également responsable de tout ce qui nous arrive, il ne faudrait pas l'oublier... Comme un boomerang. ★

RECUEILLI PAR JEROME REIJASSE

Album *"Dans Le Même Sang" (Verycords)*

En concert le 15 septembre au Bol d'Or (circuit Paul Ricard, Le Castellet)

Caméra au poing

***"Si je croise Luc Besson, je lui marche dedans du pied gauche"*, a dit un jour Bernie Bonvoisin au micro de France Info. Car Bonvoisin est également homme d'image : acteur (une quinzaine de films et téléfilms), cinéaste ("Les Démons De Jésus" en 1997, mais aussi "Les Grandes Bouches" en 1998, "Blanche" en 2000 et "Les Huns" en 2011). Enfin, Bernie a réalisé en 2016 un documentaire sur les enfants subissant la guerre en Syrie.**

Photo Mat Ninat Studio-DR

"Semi-rebelles devenus rebelles"

CABBAGE

Le groupe mancunien déboule avec une grande ambition : poser les bases d'une nouvelle rébellion à l'ère des écrans.

rock

Le rock a souvent été une musique à réaction. Les injustices, la politique et l'instabilité du monde peuvent faire ressortir le meilleur chez un groupe. C'est la révolte qui a poussé Buffalo Springfield à sortir du country rock avec le légendaire "For What It's Worth". C'est George W Bush qui a permis à Green Day d'avoir une seconde jeunesse et de sortir son meilleur album. Le punk de 1977 a été porté par la frustration. Le hair metal et ses leggings léopard ont enfanté le grunge. Cabbage, groupe banlieusard de Manchester, reprend le flambeau du rock contestataire et classieux laissé allumé par Fat White Family.

Chasse aux sorcières

Lee Broadbent, charismatique chanteur du groupe : *"Cet album est l'honnête représentation de ce que des gens de notre âge, les jeunes adultes s'intéressant à la politique, à l'économie, à la culture et à la société pensent de ce monde où tout l'entertainement est glamour et vide. Le thème du nihilisme vient de là. On a une vision un peu sombre de l'Occident et de ses guerres... On essaie également de lutter contre le comportement des gens sur les réseaux sociaux, cet endroit stupide où ils s'inventent du courage et balancent des choses qu'ils ont toujours voulu dire ou même qu'ils ne pensent pas."* Cabbage est une preuve vivante que les réseaux sociaux peuvent avoir des effets dévastateurs, suite à la fausse accusation pour agression sexuelle subite par Lee après une première partie de Kasabian. *"Twitter est devenu un lieu de condamnation constante et sans procès. Une sorte de néo-maccarthysme, une nouvelle chasse aux sorcières basée sur le nombre de retweets que tu as. Plus tu en as, plus ce que tu dis est vrai,* analyse Joe, le touffu co-leader. *Ça peut vraiment détruire des gens... Il y a un épisode de 'Black Mirror' dans lequel ils utilisent le hashtag #DeathTo et la personne la plus citée meurt. Ça fait réfléchir et c'est pour ça qu'on ne joue plus des chansons disant 'Death to Donald Trump'. Ça allait trop loin, des gens postaient ça après les concerts... On s'est rendu compte que ça allait à l'encontre de notre message."* Les membres de Cabbage se décrivent comme des *"semi-rebelles aujourd'hui devenus rebelles tout court."* Broadbent : *"Etre rebelle, c'est jouer selon ses propres règles et dans le monde actuel, il y a tellement de petites choses que tu peux faire qui te font instantanément rentrer dans cette catégorie. Ne pas compromettre sa musique en suivant la recette de la pop, c'est rebelle. La créativité est devenu un acte de rébellion et, même si c'est une façon un peu grandiloquente de le dire, une quête. La quête de la libération !"*.

Dans les choux

Cabbage possède un nom très chou. Avant lui, d'autres groupes ont rendu un hommage aux légumes : Salad, Red Hot Chili Peppers, Smashing Pumpkins, Korn, Black Eyed Peas, Prefab Sprout, Garlic Frog Diet, Cucumber, Ultimate Spinach, Screaming Broccolli, The Vejtables, Of Cabbages And Kings, les Haricots Rouges, Chou Rave Hageur Et Ses Hot-Dogs. On le comprendra, le clarinétiste Artie Shaw ne peut figurer dans cette sélection puisqu'il s'agît, ici, de groupes.

Dans ce monde en 280 signes et en punchlines, Cabbage propose des textes complets, précis, renseignés, toujours à contre-courant. *"Le public s'intéresse toujours aux paroles, parfois ça le touche même plus que la musique !"* affirme Joe avant que Lee ne reprenne la parole : *"Ça permet au gens de connecter avec ce que tu fais. Nos chansons sont comme un flash décrivant ce qu'il se passe. C'est pour ça, d'ailleurs, que nous produisons beaucoup, 36 chansons en 2 ans... Notre moteur, c'est l'actualité. Il est possible qu'une de nos chansons devienne hors de propos dans un an, alors on doit tout sortir vite. Tant mieux, car maintenant les gens passent à autre chose très rapidement. On ne peut pas faire comme les autres groupes : écrire des morceaux une année, les enregistrer celle d'après et les sortir à la fin de celle-ci. Tout peut changer dans ce cycle de 2 ans..."*

Un synthé à la place d'une arme

Cabbage vit en regardant le monde qui l'entoure, l'analyse et le décrit vite. Joe, notamment, sait qu'il suffit d'être ne serait-ce qu'un peu en retard pour que tout le message soit noyé. *"Si tu n'écris pas quelque chose qui fait écho au moment de la sortie, le monde sera déjà passé à autre chose. Par exemple la pochette de notre EP 'Terrorist Synthesizer'* (un homme en treillis et cagoule tenant un synthé à la place d'une arme) *parlait de la décision du Royaume-Uni de bombarder la Syrie. Elle a eu un certain écho puisqu'elle est devenue un mème sur Internet... C'est tragique."* conclut Lee en rigolant." ★

SACHA ROSENBERG

Album *"Nihilistic Glamour Shots"*
(BMG/ Sony Music)

Photo DR

MR. MAKWANA
CHESTERGATE
NEWSAGENTS
OFF LICENCE
NEWSAGENTS
TOBACCONISTS
GENERAL STORE
CONFECTIONERS
Manchester Evening News
ON SALE HERE!
Manchester Evening News
ON SALE HERE!

"Sortir de l'acid rock"

JONATHAN WILSON

rock L'américain prend ses distances avec le folk psychédélique des débuts pour explorer de nouveaux territoires musicaux.

Pour ses admirateurs de la première heure, le nouvel opus de Jonathan Wilson marque une évolution dans son style. Il lui fallait passer à autre chose, c'est chose faite avec "Rare Birds". Rencontre avec ce musicien brillant, touche à tout, qui n'avait pas sorti d'album depuis 2013, à l'occasion de son passage à Paris, tout juste avant le réglage de balance d'un concert qui affiche complet.

Culte pour le yoga

ROCK&FOLK : Avec ce nouvel album, vous changez de style, désormais plus dynamique, en faisant appel à des synthétiseurs et des boîtes à rythme. Un nouveau départ avec une énergie renouvelée ?
Jonathan Wilson : Oui, complètement. Je ne voulais pas reprendre le même son. Je voulais aboutir à quelque chose de personnel. Le but était d'explorer quelque chose de nouveau.

R&F : Producteur, musicien, accompagnateur, vous menez de nombreux projets à côté de votre propre carrière. C'est pour ça qu'il a fallu attendre autant de temps entre "Fanfare" (2013) et ce dernier album ?
Jonathan Wilson : Il m'a fallu quatre ans pour rassembler la meilleure sélection de chansons. Je travaillais beaucoup à l'époque sur toutes sortes de contributions. Il me fallait continuer à explorer d'autres pistes pour savoir ce que serait ma prochaine œuvre avec un son nouveau. Je sentais qu'après "Fanfare", j'avais bien travaillé, tourné à travers le monde, rencontré du succès, mais pas autant que cela aurait pu.

R&F : A l'écoute de ce nouveau disque, se dégage une évidente influence britannique. Faut-il y voir un effet de votre collaboration avec Roger Waters avec lequel vous avez tourné en 2017 et cette année ?
Jonathan Wilson : Peut-être, mais cela remonte surtout à mon enfance, j'étais un énorme fan des Beatles, des Kinks et de toute cette musique.

R&F : Que signifie "Rare Birds" ? Un cygne figure sur l'illustration de la pochette. Est-ce lui, l'oiseau rare ?
Jonathan Wilson : Pas vraiment. En fait, cette pochette exprime mon culte pour le yoga *(rires)*. "Rare Birds" exprime le lien entre deux amis ou deux amants et leur voyage sur la terre. D'où aussi ces deux verres sur la table.

R&F : Une tonalité sombre se dégage de certains morceaux qui chantent des amours brisées, comme le morceau-titre. D'autres expriment une lueur d'espoir. Vous cherchez cet équilibre ?
Jonathan Wilson : Assurément, cela reflète l'espace d'une année avec ses hauts et ses bas pendant des jours ou des mois. L'amour et la perte. Un instant vous êtes au sommet du monde, un autre vous êtes abattu et n'êtes plus rien... Cela participe de l'authenticité, qui est l'objectif de l'écriture de chansons. Si vous n'avez pas cela, personne ne s'intéressera à ce que vous dites.

R&F : Beaucoup de gens vous ont découvert en première partie de Tom Petty au Grand Rex en 2012. Comment avez-vous réagi à sa mort ?
Jonathan Wilson : Ce fut véritablement terrible. Les Heartbreakers comptent parmi mes meilleurs amis. J'ai été très triste pour eux et désolé que nous perdions un si exceptionnel songwriter.

R&F : Sur la vidéo de "There's A Light", vous jouez sur une Rickenbacker douze cordes...
Jonathan Wilson : Oui et si vous regardez attentivement, il s'agit d'un modèle Rose Morris, d'exportation anglaise, sur laquelle Tom *(Petty)* et Mike *(Campbell)* avaient l'habitude de jouer. C'est une guitare qui a été conçue pour mes tournées. C'est un hommage.

Fêtes et jam sessions

R&F : Toujours à Laurel Canyon ?
Jonathan Wilson : Non, je n'y suis plus. A l'époque, c'était vraiment cool, avec de nombreuses fêtes et jam sessions, chez moi notamment, où le studio d'enregistrement était le refuge de toute la scène locale. Il s'y passait beaucoup. A la fin de mon séjour là-bas, Father John Misty traversait la rue et venait chez moi. Cette effervescence est aujourd'hui terminée, chacun s'est dispersé. Maintenant je vis à Echo Park *(un quartier branché de Los Angeles)*.

R&F : Est-ce important pour un artiste d'évoluer ?
Jonathan Wilson : Bien sûr. Pourquoi continuer à faire toujours pareil ? A l'époque de "Gentle Spirit", j'étais fasciné par certaines choses que je cherchais à reproduire. Mais il me fallait changer, sortir de l'acid rock. L'atmosphère a changé. Je ne suis pas là pour singer le passé. ★

CHARLES FICAT

Album *"Rare Birds" (Bella Union/ Pias)*

Photo Andrea Nakhla-DR

"Pas quelqu'un d'équilibré"

EELS

E, *alias* Mark Oliver Everett, s'est éclipsé quatre ans, une éternité pour lui. Il donne à nouveau signe de vie avec "The Deconstruction", condensé de toutes ses phases musicales.

pop

E vient de froncer le sourcil. Il n'est pas totalement d'accord avec la question. Non, il ne considère pas que le monde soit en proie au chaos. Il n'a pas écrit ça. Il s'avère d'ailleurs qu'il a raison : sur la présentation de l'album qu'il a rédigée pour le site officiel de Eels, il a écrit que le monde est "*a mess*." Donc, le *désordre*, éventuellement le *foutoir*, mais pas le chaos. E, l'unique membre permanent de Eels, cisèle ses formules et n'aime pas trop les approximations.

Yves Montand dans "L'Aveu"

E n'a jamais été évident à cerner, malgré toutes ses références à sa vie dans sa musique. Il multiplie les masques. On pourrait même faire un résumé de la discographie de Eels au travers de ses looks. Everett a été au fil des ans proto-hipster, homme des bois hirsute, et dandy en costard cravate prêt à rejoindre le gouvernement Philippe, tout comme il peut créer des ballades électro planantes ponctuées de piano jouet, du rock brut façon Tom Waits ou des compos pour ensemble à cordes. En ce moment, alors qu'il passe ses journées cloîtré dans un hôtel londonien à aligner les interviews pour l'Europe, il est accoutré à l'identique de ses récentes photos de promo. La corde autour du cou en moins, c'est Yves Montand dans "L'Aveu", avec ses lunettes rondes opaques. Quant à "The Deconstruction", il évoque aussi bien les ambiances lugubres et claustrophobes de "Electro-Shock Blues" (Mickey Petralia, 20 ans après, donne un coup de main à la prod) que le trip-hop cristallin de "Beautiful Freak" ou les twists minimalistes ou le rock bruitiste qu'il a creusés par la suite. La dernière fois qu'E avait quitté quelques années la scène, c'était pour confectionner un triptyque autobiographique. Ici, le break était une nécessité : "*Je n'étais pas quelqu'un d'équilibré. J'ai eu de la chance d'avoir la musique dans ma vie, elle m'a sauvé, mais je ne faisais que ça jour et nuit. Ça m'a bouffé. A un moment, il était évident que je devais arrêter. Là, j'ai commis l'erreur de réinvestir cette énergie hyper-concentrée dans tout ce que j'avais négligé avant : avoir une vie à moi, me marier sur un coup de tête, et faire un gosse. Le gosse, c'est la bonne chose qui en est sortie. Le mariage était précipité, mal assorti. Quelqu'un de plus raisonnable aurait plutôt trouvé un équilibre au fil des ans, mais je ne faisais que travailler... et puis d'un coup je me suis consacré à tout le reste.*"

Chiens dans une œuvre d'Anguilles

Quels sont les thèmes les plus abordés par Mark Oliver Everett ? La dépression ? L'amour impossible ? L'existentialisme ? Certes, mais en attendant, Eels a souvent mis des chiens pour illustrer ses pochettes d'albums : sur "Electro-Shock Blues", "Daisies Of The Galaxy", "Souljacker", "Blinking Lights And Other Revelations". Certaines de ses chansons évoquent le sujet ("Dog Faced Boy", "Christmas Is Going To The Dogs"). Enfin, Bobby Jr, le chien de E est souvent apparus dans des vidéos et est même crédité sur "Blinking Lights...". Et nous n'évoquerons pas, ici, l'album "Hombre Lobo", l'*homme loup*.

C'est en fait presque comme un hobby qu'il a continué à écrire et enregistrer pendant ces quatre ans avant de voir qu'il avait, au final, de quoi constituer un album. Avec un objectif modeste : "*J'essaye de fournir un peu de compagnie, de réconfort ou de lumière aux gens. Je ne veux pas faire de politique dans la musique, parce que je crois que ça ne marche pas. John Lennon était bien meilleur quand il parlait de sa mère que quand il a fait 'Power To The People'. Si je sors des propos anti-Trump en concert, tout mon public est convaincu d'avance, cela revient à solliciter des applaudissements faciles. Je n'ai pas non plus le public varié d'un Springsteen. Je ne peux aider que comme un individu. 'The Cathedral'* (morceau du dernier album), *c'est l'endroit qui existe en chacun de nous, celui où on peut faire le choix d'être heureux. Je veux être de ceux qui le* veulent. *Autant accepter la réalité, la prendre avec le sourire pour essayer ensuite d'améliorer concrètement les choses. C'est un choix qu'il faut répéter et répéter, et cette chanson sert à me rappeler que c'est ma réalité.*"

Mécanique quantique

Quand E parle de réalité, c'est un paradoxe, vu que son père Hugh Everett, physicien brillant, a été le théoricien des univers multiples, un concept dont la science-fiction raffole en ce moment (E cite de lui-même les derniers "X-Files" ou "Stranger Things"). "*Il n'a jamais autant compté au niveau culturel. C'est un sentiment plaisant, c'est dommage qu'il ne soit plus là pour en profiter.*" Hugh Everett et la propre sœur de E ont en effet vu leur vie démolie par la dépression. Mark Oliver Everett, cérébral à sa façon, a préféré la pop à la mécanique quantique. Malgré les errements, c'est un choix qu'il ne regrette pas. Et il sourit : "*Mon gamin adore le piano jouet. C'est dingue. Ça doit être de famille.*" ★

FRANÇOIS KAHN

Album *"The Deconstruction" (E-Works/ PIAS)*

Photo DR

3
4
Home
delivery
1-hour
delivery windows
Refrigerated trucks
for chilled and
frozen items
Learn more at

EAGLE
Gerald

"Sonner comme un groupe punk qui jouerait des morceaux de Tom Petty"

THE VACCINES

rock Le groupe londonien revient à ce qui fit son succès en début de décennie : des refrains simples, à écouter en levant sa pinte.

Justin Young : *"J'étais en vacances en France, c'était formidable. Je suis rentré à Londres hier soir… Pour revenir à Paris ce matin."* Voilà qui pourrait être une parabole de la carrière des Vaccines. Un groupe arrivé, toutes guitares dehors, en 2011, au moment où tout le monde se fichait du rock, mais réussissait à cartonner. Avant que le chanteur, Justin Young, ait un problème aux cordes vocales. Cela a donné le brillant "Come Of Age" (2012), où le groupe redoublait de créativité pour pallier aux problèmes de voix. En 2015, grand ménage, le quartette se réinvente pour sortir un disque bidouillé et électronique avec Dave Fridmann, l'inégal "English Graffiti. Ce printemps, les malins Anglais reviennent avec un disque très porté sur les riffs de guitares, "Combat Sports". Discussion avec Young et le guitariste Freddie Cowan, têtes pensantes d'une formation spécialiste des allers et retours.

Des choses profondes

ROCK&FOLK : La dernière fois qu'on parlait avec vous, vous expliquiez à quel point le rock à guitares était mal en point. Et là, voici un album qui ne contient quasiment que des six-cordes.

Justin Young : Le dernier album, c'était nous en train de s'ouvrir au monde. Celui-là, c'est le retour à ce que nous sommes. Un groupe qui revient à ce qui est naturel pour lui, à ce qu'il connaît, ce qui l'excitait au début. C'est toujours important de contextualiser les choses, après cinq ans passés à jouer nos deux premiers albums en tournée et à être un groupe de rock, nous avons eu envie de faire autre chose. Ça a donné "English Graffiti". Et nous voilà de retour à ce qu'on connaît.

Groupe existentialiste ?

Sans vouloir pointer du doigt la concurrence, les Vaccines ont toujours été suffisamment malins et conscients pour n'être pas dupes du cirque rock dans lequel ils évoluent : *"Qu'attendez-vous des Vaccines ?"* fut la question que posait leur premier disque. Dans le deuxième, une chanson disait : *"Je ne suis pas une idole pour ados, je ne suis pas Frankie Avalon"*. Facile d'imaginer alors que les récentes "Your Love Is My Favorite Band", "Put It On A T-Shirt" et "Rolling Stones" parlent de l'état du rock ? *"Pas vraiment,* explique Justin Young, *ce sont surtout des chansons d'amour..."*

R&F : Qu'est-ce qui a changé dans le groupe ?

Justin Young : Pete, le batteur, est parti. Son remplaçant est français, un Lillois mais qui vit à Paris. Il y a aussi un nouveau claviériste, qui vit également à Paris. Nous sommes donc un groupe 40% parisien. Cet album, on a passé deux ans à bosser dessus, à chercher des idées, chez nous au sud de Londres. Puis nous sommes allés à Sheffield, chez Ross Orton, qui a produit le premier MIA, mais aussi The Fall ou le dernier Arctic Monkeys. Un type qui aime à la fois la dance et le rock. Grâce à lui, nous nous sommes posé des questions presque existentielles : où nous situons-nous ? Où est ma voix ? A quoi sert la guitare ? Des choses profondes...

R&F : "Combat Sports" sonne presque comme un deuxième album…

Justin Young : Il y a de ça. Cela ne veut pas dire que le deuxième et le troisième albums ne sont pas bons, mais je vois l'idée. Nous avons failli arrêter après "English Graffiti"...

Freddie Cowan : L'avantage d'un groupe de rock, c'est qu'il peut tâtonner, tenter des choses, rater des choses et se rattraper sur le disque suivant.

R&F : D'où vient l'agressivité des nouvelles chansons ?

Justin Young : On voulait faire un disque power pop au départ, c'était notre obsession. L'idée était de sonner comme un groupe punk qui jouerait des morceaux de Tom Petty. Ça a finalement été un peu autre chose. L'écriture power-pop est souvent très proche de la country. Trois ou quatre accords, changement majeur/ mineur. C'est une formule inspirante.

Freddie Cowan : Les groupes power pop, les Nerves, Blondie, sont un peu trop en retenue pour moi. En ce qui me concerne, je voulais des guitares rappelant les Stooges de "Raw Power". Quelque chose de brutal.

Le plafond de verre

R&F : Les Vaccines sont arrivés dans un creux de vague historique pour le rock…

Justin Young : Si j'étais un gamin de 15 ans, je ferais de la musique sur mon ordinateur, dans ma chambre. La bonne musique vient essentiellement de là ces temps-ci. Ça coûte beaucoup trop cher d'acheter des guitares... Ceci posé, je pense que le rock ne mourra jamais. Il y aura toujours un appétit pour ça, les groupes, les concerts, l'énergie. C'est un esprit.

Freddie Cowan : "Is This It" des Strokes est sorti il y a dix-sept ans... J'ai l'impression que la guitare, en ce moment, n'est pas tellement dans la lumière. Il y a de la guitare partout, dans tous les styles, mais les gens s'en fichent un peu. Je n'imagine pas un groupe arriver en 2020 et engendrer un phénomène comme les Rolling Stones à leurs débuts. Selon moi, aucun groupe à guitares ne va plus casser le plafond de verre. Mais il faut aussi relativiser. Le rock a toujours été quelque chose de contre-culturel. Les Smiths vendaient un dixième de ce que vendait Dire Straits et c'est très bien ainsi. ★

BASILE FARKAS

Album *"Combat Sports" (Columbia/ Sony Music)*

Photo Brad Elterman-DR

De tous les hommages, celui de Bob Dylan sur “Shot Of Love” reste le plus vibrant

LENNY BRUCE

Broyé par la censure et le puritanisme, ce comique a pourtant eu une influence stupéfiante sur toute la contre-culture américaine. Hommage, à l’heure où sort ici son autobiographie.

PAR THOMAS E FLORIN

Que vient faire un comique dans les colonnes de Rock&Folk ? Il ne jouait pas de guitare car il écoutait du jazz. Il *riffait*, certes, mais en conjuguant le verbe *venir* sur un roulement de caisse claire. Il a sorti des disques avec Phil Spector, mais qui ne contenaient aucune reverb à ressort… Seulement, avec ses 19 arrestations et la vingtaine de chansons hommage signées par Grace Slick, Nico ou REM, Lenny Bruce, mort d’overdose à 40 ans en 1966, a contribué à l’émergence de la contre-culture. Et voici comment.

Une bande de comiques

La comédie et le rock entretiennent d’obscures relations. En France, le public découvrit cette musique via sa parodie, signée Vian/ Salvador, dont le mépris pour ce sous-genre, revendiqué dans Jazz Hot par Boris Vian, semblait sans limites. En Angleterre, avant d’enregistrer ces Beatles auxquels il ne croit guère, George Martin produisait des disques d’humoriste, dont ceux de Peter Sellers. C’est donc qu’en arrivant chez EMI, on considérait bien les quatre de Liverpool comme une bande de comiques. Cette génération ayant grandi dans un monde en guerre trouvait absolument grotesque la légèreté de ses cadets. Les plus âgés, eux, voyaient carrément ce débordement de sexualité et de violence comme totalement obscène. La guerre générationnelle, qui connut son paroxysme en 1968, était entamée. Et Lenny Bruce en fut la première victime.

Lenny Bruce appartient à cette espèce qui est au rocker ce que Neanderthal est à l’Homo sapiens : le hispter originel. Petit garçon juif du New Jersey né en 1925, il part, seul, travailler dans une ferme à l’âge de 16 ans où il se fait dépuceler par une femme qui le balade dans sa voiture de luxe. Il *sert son pays* à bord d’un navire de guerre posté en Méditerranée, où les combats peuvent faire rage jusqu’à trente heures de suite. Entre deux débarquements en Afrique du Nord puis en Europe du Sud, il découvre l’exotisme des bordels du bassin méditerranéen, où il développe un certain goût pour la débauche. Du son des canons et du cliquetis des mitraillettes, Bruce retiendra une certaine idée des rythmes assassins. Cadence qu’il met en pratique dès son retour de l’armée, dont il se fait virer après s’être, à dessein, habillé en femme. Son premier passage sur les planches le voit présenter un numéro de danse de sa propre mère dans un petit night club de Brooklyn. Bruce s’avance dans la lumière, ayant vomi tout son saoul avant de monter sur scène. Deux types, fleurant le novice, décident de faire rire leurs petites amies en criant, depuis le comptoir, qu’il envoie *“Les poules ! Fais venir les poules !”* Bruce répond du tac-au-tac : *“J’aimerais bien, mais vous n’auriez plus de compagnie au bar…”* Les deux brutes serrent les dents, les *poules* font la moue, mais les rares clients se tordent de rire.

Vision malade

Il faudra attendre la fin des années 50 pour que Lenny Bruce trouve son style qui tient de sa vision très personnelle de la morale. Les journaux la décideront *malade* (*sick*). Lui l’applique avant tout à sa vie personnelle : après avoir demandé à sa femme, la strip-teaseuse de grand talent Honey Harlow, d’arrêter son métier, il pallie au manque financier provoqué par ce chômage imposé en faisant la quête pour les lépreux… déguisé en prêtre. Première interpellation par la police, premier scandale. Mais Lenny évite le procès grâce à ses relations avec quelques ecclésiastiques haut placés qui couvrent son arnaque. A partir de cet instant, l’ancien marine taille sa route d’artiste *outlaw* en se foutant pas mal des conséquences de ses actes. Il moque les religions institutionnalisées, compare les marques laissées sur les bras du pape par ses perfusions à celle des junkies, fait un sketch à la télévision sur les gamins sniffant de la colle à maquette et prend la défense des gays.

Photo DR

Phil Spector acheta à la police les négatifs des photos de son cadavre pour 5000 dollars afin qu'ils ne soient jamais publiés dans la presse

"Paradoxalement, la façon de punir les homosexuels dans ce pays, c'est de les jeter en prison avec d'autres hommes." Bref : il s'attire des emmerdes. Jusqu'à se faire arrêter, en 1961 à San Francisco, pour avoir dit *"cocksucker"* sur scène. En ce début des années 60, la fellation est considérée être une pratique réservée aux prostituées et aux homos. Lenny Bruce est poursuivi pour obscénité, dans le sens où ses spectacles pousseraient son public à avoir des pratiques *contre nature*. En 1957, le Ed Sullivan Show filmait Elvis au-dessus de la ceinture pour cacher à l'Amérique ce pelvis ondulant qu'elle ne saurait voir. Un an auparavant, la chanson "Love For Sale" de Billie Holiday est interdite de diffusion car elle adopte le point de vue d'une prostituée. En 1958, le Mutual Broadcasting System, le plus grand agglomérat de radio américaine, décide unanimement de bannir le rock'n'roll de ses ondes car il est jugé obscène. En 1959, "Rumble" de Link Wray devient le premier instrumental interdit pour *incitation à la violence*. Bien sûr, la campagne de diabolisation ne s'arrêtera pas après l'arrestation de Lenny : les Beatles, débarquant sur le Nouveau Monde quelques jours après la mort de Bruce en 1966, virent des autodafés de leurs disques organisés par le Ku Kux Klan pour la phrase de Lennon sur le Christ. L'année suivante, alors que la silhouette de Lenny venait hanter la pochette de "Sgt. Pepper", Jim Morrison et Mick Jagger devront caviarder les textes de "Light My Fire" et "Let's Spend The Night Together" pour la télévision. La liste est sans fin. Il fallut 31 mois d'investigation aux agents du FBI pour décider si, oui ou non, les paroles de "Louie Louie", dans la version des Kingsmen, contenaient un double sens sexuel. Dans un pays qui pratiquait la ségrégation, condamnait à la mort sociale des hommes et des femmes pour leurs opinions politiques, où le Président avait été assassiné et où une nouvelle génération de jeunes hommes se faisait décimer dans des conflits internationaux, il était interdit d'évoquer le plaisir. L'hypocrisie de la situation allait crisper Lenny Bruce sur le sujet. A partir de son arrestation en 1961, il montera sur scène, sans sketch préétabli, afin de démonter cette dystopie façon *Kafka chez les puritains*, allant jusqu'à affirmer qu'il préférait que ses enfants voient un porno plutôt que "Psychose". Ce qui allait fanatiser les autorités du pays : ils ne le lâchèrent plus jusqu'à ce que plus aucune salle n'accepte de l'accueillir. Ruiné par ses procès, esseulé, paranoïaque, Lenny Bruce compulse des centaines d'heures d'enregistrement de ses audiences et spectacles, vivant entouré de ses dossiers judiciaires. Il n'a plus envie de faire rire. Il veut obtenir justice.

Une bande d'idiots

Sa dernière apparition publique a lieu en juin 1966 au Fillmore de San Francisco avec, en première partie, son admirateur Frank Zappa et ses Mothers Of Invention. Lenny allait mourir deux mois plus tard, d'une overdose de morphine, au moment même où naissait le mouvement hippie. Ce drame marque cette génération, et Lenny Bruce devient un martyr de la liberté d'expression. Phil Spector, ami de longue date du comique, acheta à la police les négatifs des photos de son cadavre pour 5000 dollars afin qu'ils ne soient jamais publiés dans la presse (avant de les revendre en 1973 à Bob Fosse pour les recherches de son biopic virtuose, "Lenny"). Sa mémoire fut chantée par Grace Slick ("Father Bruce"), Simon & Garfunkel (sur l'album "Parsley, Sage, Rosemary & Thyme"), Tim Hardin et Nico ("Lenny's Tune"), Phil Ochs ("Doesn't Lenny Live Here Anymore"), REM ("It's The End Of The World As We Know It"), les Stranglers ("No More Heroes")... la liste s'étend, sans fin. De tous les hommages, celui de Bob Dylan sur "Shot Of Love" reste le plus vibrant : *"Ils disaient qu'il était malade car il ne jouait pas selon les règles/ il a montré aux sages de son temps qu'ils n'étaient qu'une bande d'idiots/ ils l'ont étiqueté, labélisé comme ils le font pour les pantalons et les chemises/ il s'est battu dans une guerre où chaque victoire blesse/ Lenny Bruce était mauvais, il était le frère que tu n'as jamais eu."* L'autobiographie de Lenny Bruce, "Irrécupérable", sort ces jours-ci en France pour la première fois. ★

Livre *"Irrécupérable" (Tristram)*

Photo DR

VAN DISC XVII

Achat/Vente/Echange CD-Vinyle-DVD-Photo-Presse

17e CONVENTION DU DISQUE

AUVERS sur OISE (95)

Sam.28 - Dim.29 Avril 2018

MAISON DE L'ILE samedi 13h-19h - dimanche 10h-18h

www.vandisc.fr

Discogs Blues magazine cd and lp rockfolk

LOFOFORA

Session Acoustique

07 JUIN - LA MAROQUINERIE - PARIS (75)

26 AVRIL - CONNEXION LIVE - TOULOUSE (31)
27 AVRIL - LA MOBA - BAGNOLS S/ CEZE (30)
28 AVRIL - LA PUCE À L'OREILLE - RIOMS (63)
18 MAI - BOLEGASON - CASTRES (81)
19 MAI - LA BASANE - MIRAMONT DE GUYENNE (47)
28 JUILLET - LE PIED ORANGE FESTIVAL - VAL D'AJOLS (88)
24 AOÛT - FESTIVAL DE LA NONETTE - NONETTE (63)
01 SEPTEMBRE - BLACKWOODSTOCK ROCK&ARTS FESTIVAL - MOINDOU (988)
05 OCTOBRE - LES ABATTOIRS - COGNAC (16)
06 OCTOBRE - SALLE CULTURELLE - CISSAC MEDOC (33)
12 OCTOBRE - RUN AR PUNS - CHATEAULIN (29)
13 OCTOBRE - LA HALLE AUX TOILES - ALENCON (61)
17 OCTOBRE - LE TÉTRIS - LE HAVRE (76)
18 OCTOBRE - LA FAÏENCERIE - BOULOGNE S/ MER (62)
20 OCTOBRE - ATELIER DES MOLES - MONTBELIARD (25)
26 OCTOBRE - ONZE BOUGE - CARCASSONE (11)
27 OCTOBRE - CRASHMUSETTE - LA VOULTE (09)
31 OCTOBRE - LE CLUB - RODEZ (12)
02 NOVEMBRE - LE JAM - MONTPELLIER (34)
03 NOVEMBRE - CARGO DE NUIT - ARLES (13)

rockfolk

Le Crédit Mutuel Donne le LA

Retro CTROP

VINTAGE - FOOD - MUSIC - FESTIVAL

30 JUIN **STING** 1ER JUIL

SUPERTRAMP'S ROGER HODGSON
TRUST • STEVEN WILSON • RIVAL SONS
BUZZCOCKS • THE SELECTER
ANGE • STOCKS ...

CHATEAU DE TILLOLOY

WWW.RETROCTROP.FR 03 22 89 2000 AMIENS/COMPIÈGNE

Ginger rockfolk Crédit Mutuel RTL2

J'ai un poster chez moi avec écrit en petit Ty Segall, Thee Oh Sees et mon nom en gros au dessus. C'est fou, que s'est-il passé ?"

KELLEY STOLTZ

A l'occasion de la sortie de son douzième album, le brillant bricoleur Américain raconte un étonnant parcours où se croisent John Dwyer, Jack White, Jeff Buckley et Echo & The Bunnymen.

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Parrain de la scène de San Francisco qui a vu émerger Ty Segall et Thee Oh Sees, Kelley Stoltz est un musicien singulier. Homme-orchestre, orfèvre de la mélodie, magicien de studio et doux rêveur, il enchaîne les albums magnifiques avec une régularité déconcertante. Portrait d'un personnage hors normes à la fantaisie salutaire.

Photo DR

“J’ai travaillé pour Jeff Buckley. Je répondais au

S’il vit à San Francisco depuis plus de vingt ans et qu’il est désormais indissociable de la scène locale, Stoltz est originaire de Detroit, Michigan. C’est même un ami d’enfance de Dave Buick, un des piliers de la scène de la Motor City des années 2000 (bassiste dans The GO et, surtout, patron du label Italy Records qui a publié les premiers singles des White Stripes). “*Je connais Dave Buick depuis l’école primaire*” se remémore l’affable musicien, “*Nous allions dans une sorte d’école privée un peu chic. Une école magnifique, avec de grandes pelouses. On nous enseignait le russe. Dave avait une photo d’Adam & The Ants scotchée sur ses livres, j’avais des cheveux comme ceux d’Echo & The Bunnymen et nous n’avions que peu d’intérêt pour Dostoïevski. On s’est fait renvoyer deux ans plus tard.*” Le jeune Kelley Stoltz a très tôt manifesté un intérêt pour la musique, grâce aux conseils de son demi-frère : “*Il aimait Front 242, Einstürzende Neubauten, Skinny Puppy, beaucoup d’indus. Il aimait aussi David Bowie, Black Sabbath, Joy Division, Bauhaus, les Bunnymen. Je l’admirais, parce qu’il avait des cheveux très cool. J’étais jeune et il était le rebelle de la famille. Il m’a donné sa collection de disques quand il a quitté Detroit vers 1992*”. De cette période formatrice, Stoltz a gardé une dévotion totale pour Echo & The Bunnymen, et une passion pour le rock. Après le lycée, il a étudié la littérature anglaise avant de déménager à New York en 1994. Un ami du Michigan venait de s’y installer, Stoltz a alors saisi l’opportunité d’entrer dans le milieu de la musique en travaillant pour Jeff Buckley. “*Je me suis dit :* ‘Je ne serai jamais un musicien mais j’adore la musique, donc je vais travailler dans ce business.’ *Sur son premier EP, ‘Live At Sin-é’, il y avait une petite adresse, alors j’ai écrit une lettre à son manager:* ‘Je vis à New York, j’adore sa musique, s’il a besoin d’aide, je suis là !’ *J’ai travaillé pour Jeff Buckley pendant un an. Je répondais au téléphone, j’allais chercher le courrier de ses fans, je m’occupais des listes d’invités, ce genre de petites tâches.*” C’est aussi à cette époque que Stoltz commence maladroitement à écrire des chansons : “*Je ne voulais les faire écouter à personne. Quand mon colocataire rentrait, je planquais la guitare et je faisais semblant de faire autre chose. Je n’étais pas prêt à partager. Je me disais :* ‘Je ne serais jamais un musicien parce que les musiciens viennent de l’espace et je ne suis qu’une personne sans intérêt du Michigan.’ ” Après deux années à New York, Stoltz est rentré à Detroit, où il a travaillé au Magic Bag, salle fameuse où ont joué tous les groupes locaux à la fin des années 90, des White Stripes aux Detroit Cobras, une fabuleuse explosion rock’n’roll que Stoltz a raté d’un cheveu : “*J’étais parti ! Je ne connaissais aucun d’entre eux quasiment. Je suis allé au Gold Dollar quelque fois voir Dave jouer dans The GO, quand je rentrais dans la région, mais je n’étais pas là.*” Stoltz avait, dès 1996, mis les voiles pour la Californie, pour une question de météo : “*J’avais un ami qui jouait de la batterie. Moi je jouais de la guitare. On travaillait tous les deux au Magic Bag, et on y entrait en douce la nuit pour répéter sur la scène. On buvait des bières de la tireuse, on allait s’asseoir backstage, on fumait des joints. On avait 20 ans et on faisait semblant. Un jour glacial de février, alors que je sortais ma caisse de guitare de ma voiture, je me suis dit : ‘Je vis dans un réfrigérateur, il doit bien y avoir un endroit où c’est plus facile.’ La Californie était tentante. On est allés à Los Angeles : trop de voitures. A Santa Cruz : trop de hippies. On a fini à San Francisco. C’est la meilleure décision que j’aie jamais prise. Ça fait 22 ans que j’y vis*”. Si le groupe avec son ami n’a pas duré, Stoltz a alors commencé à donner des concerts et surtout, s’est essayé à l’enregistrement maison. “*J’ai acheté un Tascam 388 à 300 $ sur eBay et je me suis*

téléphone, j'allais chercher le courrier…"

rendu compte que j'adorais enregistrer tous les jours. A l'époque, je mettais la batterie de mon pote dans ma chambre, j'installais tous les pieds de micro, je coinçais le micro du chant dans le dressing pour qu'il tienne debout. Et voila !"

Pochettes peintes à la main

Autodidacte complet, Kelley Stoltz joue de tous les instruments sur ses enregistrements et possède aujourd'hui un véritable studio qu'il a nommé Electric Duck et dans lequel il passe ses journées à enregistrer ses chansons, ou celles d'autres groupes. *"Mon studio est installé dans mon garage. Il y a des synthétiseurs, un mellotron, des enregistreurs à bandes, une batterie, un piano. J'y ai entassé pas mal de matériel. Les années Sub Pop étaient bonnes pour moi parce que j'ai eu pas mal de diffusion dans des publicités et des émissions TV. J'ai pu m'acheter plusieurs guitares et claviers. La console est celle des Residents. Un de mes amis est leur ingénieur du son. Je suis allé dans la maison de l'un d'eux — je ne peux pas dire qui, il portait un casque ! — et il m'a donné cette console 16 pistes qu'ils n'utilisaient plus."* Les années Sub Pop qu'évoque ici Kelley Stoltz ont eu lieu entre 2006 et 2010, durant lesquelles il a publié trois superbes albums de pop délicate pour le label de Seattle. La rencontre s'est faite par l'entremise de Ben Blackwell, batteur des Dirtbombs (et accessoirement neveu et bras droit de Jack White) : *"Ben est un collectionneur, donc tout truc bizarre l'intéresse. Il avait acheté 'Antique Glow', mon premier bon album dont j'avais peint toutes les pochettes à la main parce que je n'avais pas de label. J'en avais fait 300. Je prenais une vieille pochette de Neil Diamond sur laquelle je lui peignais des oreilles d'extraterrestre… Un jour il m'a contacté par mail en me disant qu'il adorait l'album et qu'il l'avait fait passer à Sub Pop. Une semaine plus tard, j'étais signé."* Son contrat avec Sub Pop terminé, Kelley Stoltz a publié en 2013 "Double Exposure", un autre excellent album sur Third Man (*"A cause de Ben, mais parce que Jack White aimait ma musique aussi"*). La collaboration s'est malheureusement interrompue : "*J'étais prêt à en refaire un avec eux mais ils m'ont dit qu'ils avaient trop de disques prévus et qu'il me faudrait attendre un an. Alors, John Dwyer, à qui j'envoie toujours ma musique — et il le fait aussi — m'a dit : 'Tu sais, si ces gens ne veulent pas le sortir, moi je le ferai.'* C'est ainsi qu'après des années d'amitié et de collaboration, Kelley Stoltz a enfin fini par signer sur Castle Face : "*Je connais John depuis des années. J'ai enregistré 'Sucks Blood' des Oh Sees, il y a 10 ou 12 ans. J'ai beaucoup joué avec eux, ils ont beaucoup ouvert pour moi. J'ai un poster chez moi avec écrit en petit Ty Segall, Thee Oh Sees et mon nom en gros au dessus. C'est fou, que s'est-il passé ?"* Kelley Stoltz, à l'image de ses amis de la Bay Area, est un travailleur infatigable qui passe sa vie à écrire et enregistrer des chansons quand il ne joue pas sur scène. Il a ainsi publié durant la même semaine de 2016, un nouvel album ("In Triangle Time"), un double EP ("4 New Cuts") et son premier disque sous le pseudonyme de Willie Weird ("The Scuzzy Inputs Of…"), un personnage comico-expérimental qui prend de plus en plus de place dans son œuvre et même sur scène. Sur sa dernière tournée, on a ainsi eu droit à un passage où Kelley Stoltz enfile une veste à paillettes dorées ("*Comme Johnny Hallyday*") et interprète les chansons de ce personnage. "*J'aime raconter des blagues, j'aurais aimé être un comique, être à la fois George Carlin et George Harrison. Si j'ai bu assez de vin et que c'est mon propre concert, mes monologues peuvent durer. Je pense que je suis drôle, mais parfois je me tourne vers le groupe qui attend et je vois qu'ils se disent :* 'Putain, mais ce mec ne va jamais la fermer.' *Willie Weird vient de là, l'idée était de faire un truc idiot, de chanter avec une voix de robot, de mettre du saxophone. J'ai fait un album comme ça, puis un autre."* D'où cet album en 2017, "Live At The Whammy Bar" de Strat, faux-groupe mené par Willie Weird, "*parce que la Strat c'est l'archétype de la guitare stupide que possède tout mauvais bluesman*", enregistré avec des faux cris et applaudissements, que Stoltz ajoute sur scène. "*J'ai toujours pensé que ce serait drôle de jouer un concert dans une petite salle, et d'appuyer sur un bouton à la fin de chaque chanson pour avoir une salve d'applaudissements."* Bref, une belle pantalonnade. *"Willie Weird ce n'est que du fun, et une façon d'être quelqu'un d'autre. Ça finit par être ennuyeux de n'écrire que des chansons sensibles tout le temps. Etre un singer-songwriter, c'est chiant, on finit par avoir envie de crier des choses débiles dans un micro. Voilà qui correspond mieux à ma personnalité."* Eternel ado, Kelley Stoltz ? En tous cas, l'adolescent qu'il était serait heureux de le voir aujourd'hui officier sur scène au sein d'Echo & The Bunnymen. *"Un jour de 2001, je me suis dit que ce serait amusant de reprendre une de leurs chansons, juste pour le fun. Il n'y avait pas Google à l'époque, alors je l'ai fait de mémoire. C'était tellement plaisant que j'en ai fait une autre, puis tout l'album 'Crocodiles'. Il est sorti sous le nom de 'Crockodials'. Je l'ai joué sur scène plusieurs fois, avec mon groupe de l'époque, dans lequel il y avait Scott Kannberg de Pavement et Shayde Sartin des Fresh & Onlys. Au concert de New York, les Bunnymen sont venus nous voir ! Sur scène, j'imitais Ian McCulloch entre les morceaux* (il reproduit avec une drôlerie certaine les marmonnements du Liverpudlien), *ce qui n'a pas manqué de les effrayer. Du coup, lors de leurs passages suivants à San Francisco, j'étais toujours sur la guestlist. J'ai fini par me lier d'amitié avec eux, puis Ian m'a demandé d'ouvrir pour eux. J'ai fait trois ou quatre tournées avec eux et puis un jour la mère du guitariste rythmique était malade et il ne pouvait pas faire la tournée américaine, alors ils m'ont proposé le poste et j'ai évidemment accepté. J'ai dû annuler ma propre tournée, j'allais jouer dans mon groupe préféré ! 30 ans après, j'ai réalisé mon rêve d'adolescence."* Depuis, Stoltz est un membre à part entière du groupe (l'autre guitariste, Gordy Goudie, ayant rejoint Simple Minds) et rêve les yeux ouverts.

Noms d'emprunt

Kelley Stoltz n'est pas le premier musicien à user d'un *alias* fictif pour enregistrer des choses différentes. Citons The Boogs (les Eighties Matchbox B-Line Disaster déguisés en insectes) ; The Dukes Of Stratosphear (le projet psychédélique de XTC) ; Foxboro Hot Tubs, The Network (deux autres noms de Green Day) ; Percy Thrillington et Fireman (le nom *jazz* et le nom *electro* de Paul McCartney) ; Naz Nomad And The Nightmares (The Damned) ; Camille, Love Symbol, Christopher, Jamie Starr, etc. (les identités diverses de Prince) ; Electric Banana (The Pretty Things) ; Condo Fuck (Yo La Tengo) ; Les Petits Pois (Them Crooked Vultures) ; The Reflektors (Arcade Fire). Enfin, David Bowie et ses nombreux surnoms semble le maître en la matière : Ziggy Stardust, Halloween Jack, The Thin White Duke, Aladdin Sane…

Comme Ray Davies

De quoi expliquer le récent tournant années 80 de ses formidables derniers albums ? *"J'ai acheté des synthétiseurs ! Le son eigties des deux derniers albums, c'est quelque chose avec lequel j'ai grandi. J'aurais mieux fait d'aller vers ce son en 2002 plutôt que maintenant, j'aurais été précurseur. Mais je crois que je voulais à mes débuts aller vers quelque chose que je connaissais moins, parce que ça c'était déjà dans mon ADN. J'ai voulu apprendre à jouer comme Ray Davies et Brian Wilson, avoir des plus grandes idées, parce que leurs chansons étaient de vraies chansons. Mes chansons aujourd'hui fonctionnent sur deux accords. A l'époque j'ai voulu aller vers quelque chose de plus compliqué et apprendre comment faire ça. Je voulais me mettre à l'épreuve. Faire des choses complexes au début, et être de plus en plus stupide. C'est de la* dé-évolution. *En vieillissant je ne veux pas être meilleur, je veux descendre jusqu'à un accord".* ★

Album *"Natural Causes" (Banana & Louie)*

Photo DR

“Les guitares électriques planantes, c’est ce dont j’ai rêvé toute ma vie”

FRANÇOISE HARDY

La chanteuse a miraculeusement réussi à sortir un nouvel album, son vingt-huitième. Rencontre avec la reine des mélancoliques.

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

C’est dans les quartiers chic, au bar d’un hôtel cossu sis dans l’avenue où Eric Rohmer avait ses bureaux, que Françoise Hardy reçoit. Précaution d’usage : l’interprète de “Mon Monde N’est Pas Vrai” ne serre pas la main à ses interlocuteurs. Salutations distantes mais émues, donc, à celle qui après quelques lourds tracas de santé a miraculeusement repris son métier de chanteuse. Le casting de son vingt-huitième album ? Erick Benzi chapeaute la réalisation, les arrangements, et compose la majorité des titres. Les autres sont signés Yaël Naim, La Grande Sophie ou Thierry Stremler. Les amateurs de pop auraient sans doute rêvé à autre chose, mais, dans ce disque un rien variétoche, quelques moments de grâce et de gravité surnagent. Légère comme une plume et emmitouflée sous un châle, Françoise Hardy contemple derrière ses lunettes fumées les Talking Heads en couverture de Rock&Folk : “*Ah, encore des jeunes gens que je ne connais pas !*”

Des mélodies intemporelles

Rock&Folk : Comment l’énergie nécessaire à la réalisation d’un album est-elle revenue ?

Françoise Hardy : Les *raisons raisonnables* pour lesquelles je ne voulais pas faire un album, ce sont celles-là : je sais que je suis sur un fil. Non seulement à cause de l’âge, mais aussi de ce qui s’est passé, la maladie. Mon état s’est stabilisé, mais ça peut repartir du jour au lendemain. Il faut que je sois très prudente. C’est pour cela que je n’avais pas envie. J’ai eu d’énormes problèmes pulmonaires, entre autres, je ne pouvais plus chanter du tout. Et puis c’est revenu, petit à petit. C’est un concours de circonstances. Un jour, je suis tombée sur une chanson, en cherchant autre chose sur YouTube : “Sleep”, du groupe finlandais Poets Of The Fall, dont je n’avais jamais entendu parler. J’ai tout de suite accroché. Quand quelque chose me touche, je veux tout avoir. J’ai une addiction et je n’écoute que ça — là, en ce moment, c’est Oren Lavie. Toujours est-il que c’est à cette période que ma maison de disques m’a relancée. C’était me mettre en danger que de me replonger dans tout ce cirque. La maison de disques m’envoyait des tas de liens de groupes branchés que je ne connaissais pas. Non seulement cela ne m’intéressait pas, mais je n’étais pas persuadée d’intéresser les artistes en question. Vous savez, au bout d’un moment on est excédé, accablé et, de guerre lasse, j’ai donc envoyé la chanson finlandaise. En disant : *“Voilà ce qui m’intéresse. Et si vous trouvez des mélodies de cette qualité-là je serais quand même tentée d’y retourner.”*

R&F : On retrouve encore dans l’album cette obsession pour une musique intemporelle.

Françoise Hardy : C’est parce que je trouve qu’il n’y a rien de plus difficile à trouver qu’une mélodie intemporelle. Une mélodie dont l’inspiration est telle, qu’on sera susceptible de l’écouter dans un siècle.

R&F : Oui, mais c’est l’ensemble qui est souvent intemporel chez vous, les mots, la production, la voix, tout.

Françoise Hardy : Je suis toujours attirée par les mêmes choses, je tourne toujours autour du même pot. En particulier sur cet album-là. A part le thème de la chanson “Le Large”, tout parle de la même chose, je suis attirée par les mélodies mélancoliques.

R&F : “Le Large”, peut-on dire que ça parle de la mort ?

Françoise Hardy : A l’âge que j’ai, il est très difficile d’avoir des textes crédibles. Je ne peux pas chanter les textes que je chantais même quand j’avais 50 ans, ce n’est pas possible. Fatalement, quand on est septuagénaire, on a beaucoup moins de temps devant soi que derrière. On pense forcément à ça. On voit malheureusement des personnes autour de soi, auxquelles on était très attaché, qui s’en vont. C’est normal qu’on évoque ce thème.

Photo Benoît Peverelli-DR

R&F : Mais c'est La Grande Sophie qui signe la chanson.
Françoise Hardy : Mais je l'ai fait aussi ! Dans "Tant De Belles Choses". Il faut essayer de parler de tout ça de manière positive, surtout quand on est, comme moi, versé dans la spiritualité. Il y a des années, on m'a diagnostiqué un lymphome, j'avais appris la nouvelle début janvier. Je suis née un 17 janvier. Ce jour-là, nous fêtions mon anniversaire avec une amie très proche, née le même jour. Pendant le dîner, mon fils Thomas est parti. Je pensais qu'il était parti aux toilettes. Mon amie m'a dit qu'il est parti parce qu'il ne voulait pas qu'on le voie en train de pleurer. Ça m'a bouleversée. Il fallait que j'exprime ce bouleversement. Il fallait sublimer quelque chose. Il fallait dire que les liens restent, quoi qu'il arrive. La mort, ce n'est que la mort du corps physique. Qu'est-ce que nous sommes ? Nous sommes une âme, un esprit, j'utilise les deux mots. Et le corps, c'est notre véhicule pour accomplir la route qu'on a à faire sur cette planète. Comme le corps est d'essence matérielle, il subit les lois qui régissent le monde physique. Il naît et puis il meurt. La mort du corps, c'est la libération de l'âme, qui retourne on ne sait pas où. L'âme se retrouve lestée de tout ce qu'elle a appris. Je pense qu'il faut être très modeste par rapport à tout ça. Le mot *croire* exprime autant l'incertitude que le doute. Quand je dis que je crois à la réincarnation, j'admets mon doute. Je préfère dire je suis réceptive à la possibilité d'une telle chose. Une vie, c'est tellement court, on n'a pas le temps d'apprendre grand-chose. Le sens de la vie, c'est quand même d'évoluer, d'élever notre niveau de conscience. Les gens qui disent : *"je suis athée"*, je les trouve très arrogants. Qu'est-ce qu'on en sait ? Moi aussi je suis athée, si je reprends la vision chrétienne du bon père qui est là pour protéger ses enfants. Ce n'est pas du tout comme ça que ça se passe. On ne sait pas ce qu'est Dieu. C'est une vision anthropomorphique d'un simplisme atterrant. Quand on s'intéresse à l'astrophysique et à la physique de l'infiniment petit qu'est la physique quantique — je n'ai aucune prétention, mais j'ai lu pas mal de choses — tout ça renvoie à la spiritualité, je vous assure. Trinh Xuan Thuan, un astrophysicien, a écrit des livres de vulgarisation — qui sont tout de même assez complexes. Mais je m'accroche. Il a été élevé dans le bouddhisme. Vous savez que dans le bouddhisme, qui est la vision du monde la plus intelligente qui puisse exister, on réfute l'idée d'un principe créateur. Dieu est la conscience suprême, mais on ne sait pas ce que c'est. Thuan, qui a été élevé dans l'idée qu'il n'y a pas de principe créateur, dit qu'il a constaté qu'en tant qu'astrophysicien, tout l'univers repose sur des constantes physiques, qui sont d'une précision qu'on pourrait qualifier de diabolique. Une précision absolument inimaginable. Il y a plusieurs constantes sur lesquelles repose l'univers et sans lesquelles la vie n'existerait pas. Si on modifie un chiffre, ça ne fonctionne plus. Thuan dit que ce n'est pas possible que cela soit dû au hasard. C'est absolument passionnant. Est-ce que vous savez que malgré tout ce qu'on sait sur notre univers, on n'en connaît que 5%. C'est confondant ! Je fais confiance aux scientifiques. La science suppose qu'il y a des univers parallèles aux nôtres par exemple...

La beauté de certains adagios

R&F : Vous évoquiez votre mélancolie permanente, mais, musicalement, vous n'avez jamais été nostalgique…
Françoise Hardy : Pour les chanteurs de ma génération, nos premières influences ce sont les pop songs des chanteurs anglo-saxons, Elvis Presley, Neil Sedaka, "Oh ! Carol", avec ce texte insignifiant mais une musique magnifique, Brenda Lee, Paul Anka, les Shadows, avec ou sans Cliff Richard. Ces artistes ont été très importants pour nous. J'étais très attachée à leurs disques et c'est pour ça que j'ai été tellement malheureuse d'avoir, à mes débuts, des musiciens qui ne connaissaient pas ça du tout. C'est pour ça que mes enregistrements chez Vogue, ceux de Johnny également, étaient si mauvais. Richard Anthony, dont j'aimais

Quand j'ai eu Thom Yorke en face de moi... il m'a fait le même effet que Michel Houellebecq par la suite. J'ai ressenti quelqu'un qui souffrait. Et quand je ressens ça chez quelqu'un, je fonds...

bien les enregistrements, m'avait dit d'aller en Angleterre. J'ai eu du mal à obtenir des orchestrations qui ne me faisaient pas honte...

R&F : Qu'est-ce que c'est la mélancolie pour vous ?
Françoise Hardy : C'est la beauté. Pour moi, les plus beaux thèmes musicaux sont mélancoliques. Dans les concertos, par exemple, le thème le plus beau est, en général, celui de l'adagio. La beauté de certains adagios touche du doigt ce qu'on pourrait appeler le divin. La véritable inspiration, elle vient d'ailleurs. La dernière mélodie que j'ai composée, c'est "Doigts", sur "La Question". Je me suis dit : *"Comment ai-je pu composer cette chose ravissante ?"* J'avais appris un accord de guitare que je ne connaissais pas, ça a sans doute beaucoup joué. Je ne sais pas si les artistes qui font de très belles mélodies ont l'intuition que ça vient d'ailleurs.

R&F : Ça ne vient pas forcément de la connaissance en tout cas.
Françoise Hardy : Non. Mais il n'empêche que la chanson est un art mineur. C'est Serge Gainsbourg qui m'a appris ça. C'était sa grande querelle avec Guy Béart. Il détestait Guy Béart. Il avait tort, car Guy Béart a fait de très grandes chansons. Il n'empêche que Serge avait raison sur un point : l'art mineur ne requiert aucune initiation. Il peut cependant y avoir des choses lamentables dans un art majeur et des chefs-d'œuvre absolus dans un art mineur. C'est ça qu'il faut préciser. Les chefs-d'œuvre en chanson, c'est inépuisable...

R&F : Vous avez travaillé avec à peu près tous les gens talentueux en France. Mais avec les Anglo-Saxons ? Est-ce qu'il y a des rendez-vous manqués ?
Françoise Hardy : Ah, sans doute, mais ce n'est pas parce que j'écoute leur musique que je peux travailler avec ces personnes. Par exemple, Radiohead. J'avais été les voir quand personne ne les connaissait *(vraisemblablement au Passage du Nord-Ouest, en juin 1993)*. J'avais adoré "Creep", j'étais folle de ce truc-là. Par la suite, j'ai su que c'était pour eux comme "Tous les Garçons Et Les Filles" pour moi, une malédiction, un albatros. Le concert était dans une toute petite salle. A la fin, le chanteur est venu me saluer.

R&F : Thom Yorke vous connaissait ?
Françoise Hardy : Je ne sais pas, en tout cas son bassiste et son guitariste me connaissaient, car leur mère aimait bien ma musique. Quand j'ai eu Thom Yorke en face de moi... il m'a fait le même effet que Michel Houellebecq par la suite. J'ai ressenti quelqu'un qui souffrait. Et quand je ressens ça chez quelqu'un, je fonds...

R&F : Etes-vous consciente de l'influence que vous avez eue ?
Françoise Hardy : Pas vraiment... Quand Benjamin Biolay et Keren Ann sont arrivés, j'ai senti qu'on était à peu près de la même famille. De même que Juliette Armanet, que j'adore par-dessus tout. Pour moi, elle est de la famille Véronique Sanson/ Michel Berger. C'est leur fille ! L'année dernière, il y a deux albums que j'ai écoutés passionnément, celui de Juliette Armanet et celui de Cigarettes After Sex. Je ne vais plus voir personne en concert, à part Thomas, parce que je suis fatiguée et qu'il y a plein d'escaliers — je ne peux plus les monter ni les descendre. Mais je suis allé voir Juliette Armanet à la Cigale, d'ailleurs elle aussi adore Cigarettes After Sex. Je trouve ça extraordinaire quand sort un album et que toutes les chansons sont bonnes. C'est le cas de ces deux albums.

R&F : Il y a des sonorités qui vous obsèdent ?
Françoise Hardy : Quand j'ai entendu Cigarettes After Sex — c'est Etienne Daho qui m'a envoyé ça, souvent les liens qu'il m'envoie ne me plaisent guère, mais là, j'ai adoré — j'ai aimé tout de suite. Au bout de dix secondes, je me suis aperçu que c'est ce que j'avais aimé toute ma vie. Avant ça, il y avait eu un concert de Thomas au Cirque d'Hiver. Il avait invité Raoul Chichin, que je n'avais jamais vu. J'ai entendu quelque chose, un son que j'ai toujours aimé. J'ai demandé à Thomas, je voulais savoir ce que c'était. J'ai fini par découvrir que j'étais obsédée par l'ambiance qu'il y a dans "Sleepwalk", des Shadows. Les guitares électriques planantes, c'est ce dont j'ai rêvé toute ma vie et que je n'ai pas eu souvent. Il y avait une chanson nommée "Elle Est Trop Loin" que chantait Danyel Gérard. Je l'ai enregistrée aussi en Angleterre. Je voulais qu'il y ait des guitares exactement comme celles des Shadows. A la place, j'ai eu une guitare électrique pas du tout planante, un peu mécanique, j'étais très déçue.

Cours de graphologie

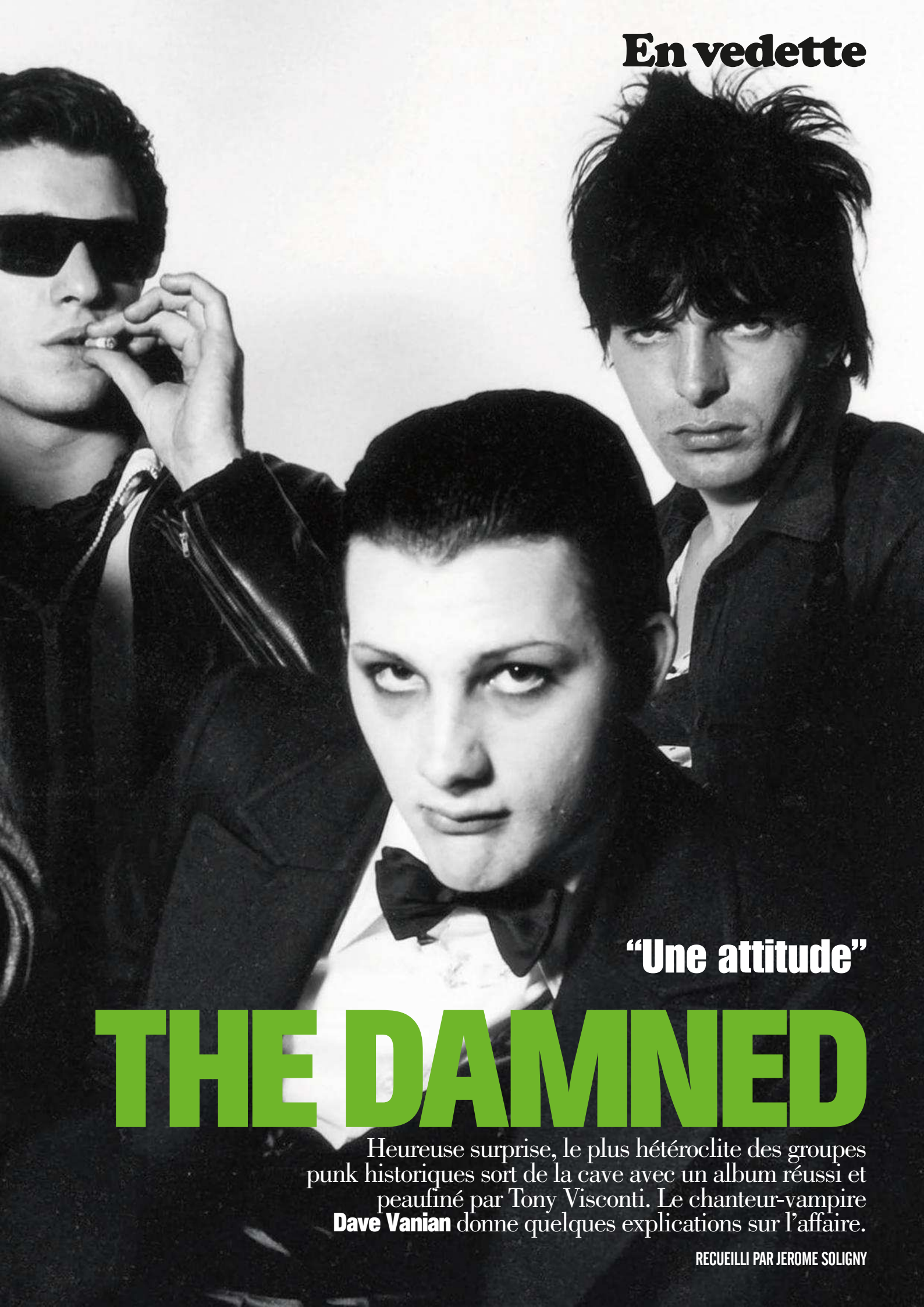
R&F : Vous avez souvent parlé du moment où vous avez arrêté de composer. Si on vous dit qu'on trouve ça dommage ça ne va pas changer grand-chose, mais…
Françoise Hardy : Vous n'êtes pas le seul à me dire ça ! Mon fils me l'a toujours dit. Je ne suis pas musicienne, voilà. En arrêtant de composer, je suis allée vers la facilité, mais aussi vers le réalisme. J'ai compris que, même si j'apprenais des choses, je n'arriverais jamais à faire aussi bien que les vrais mélodistes. C'est pour ça que j'ai pensé qu'il était préférable de faire appel à des musiciens dont le travail me touchait. Je n'allais pas prendre des cours de musique, j'ai pris des cours de plein de choses, de graphologie notamment, mais on ne peut prendre des cours pour tout. ★

Album *"Personne D'Autre" (Parlophone/ Warner)*

Photo Benoît Peverelli-DR

De gauche à droite : Rat Scabies, Captain Sensible, Dave Vanian et Brian James

Photo Chris Gabrin/ Redferns/ Getty Images



“Une attitude”

THE DAMNED

Heureuse surprise, le plus hétéroclite des groupes punk historiques sort de la cave avec un album réussi et peaufiné par Tony Visconti. Le chanteur-vampire **Dave Vanian** donne quelques explications sur l’affaire.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

La dernière fois que c'est arrivé, c'était en 2011. Les Cars, de Boston, refaisaient surface avec un album digne de leurs meilleurs. Pas contre toute attente, mais pas loin. On continue, parfois, à aimer ce qu'on a adoré, uniquement pour cette raison-là. Mais les Cars, avec Ric Ocasek dedans, n'avaient plus fait parler d'eux depuis 1987. A la différence des Damned d'Angleterre qui eux, n'ont jamais réellement baissé la garde. Depuis leur premier single en 1976, et les deux albums qui ont suivi, pilotés par le guitariste singer-songwriter Brian James, le groupe a vécu au moins neuf existences. Et s'il lui est parfois arrivé de mettre une décennie entre deux disques, aucun creux de vague ne lui aura finalement été fatal.

Doux dingue

On parle tout de même d'un combo punk qui a joué en première partie des Sex Pistols au 100 Club et fait regretter, à lui seul, de ne pas avoir été de cette fête-là. Trois gars flanqués d'un chanteur-vampire (Dave Vanian), qui savaient vraiment jouer, se laissaient produire par Nick Lowe (une preuve de goût) et que Marc Bolan avait pris sous son aile. Ça n'est pas rien. Une bande de *damnés* que Luchino Visconti n'aurait pas détestée et qui a dû se réinventer au départ de celui qui écrivait les chansons (Brian James), en mettant le bassiste au poste de guitariste, un doux dingue à béret rouge : Captain Sensible. Cet élément vestimentaire incongru n'a pas empêché les Damned de se la jouer gothiques durant les années 80. Pour un album par-ci, une tournée par-là, James et Sensible sont revenus ou repartis, on ne sait plus. Le groupe n'en a pas (trop) souffert. Un jour de 1995, après un huitième disque ("Not Of This Earth"), Rat Scabies, le batteur s'en est allé pour de bon. Furibond qu'il était. Depuis une quinzaine d'années et l'arrivée du claviériste Monty Oxymoron, la formation s'est stabilisée. Le dénommé Pinch est à la batterie et son bassiste actuel est Paul Gray, auquel le pub rock doit beaucoup puisqu'il a été, entre autres, celui d'Eddie And The Hot Rods. Si on a décidé d'en faire tout un plat, c'est parce que ces types se souviennent d'où ils sont et savent où ils mettent les pieds. Les Damned ne sont pas dupes. Il a beau être excellent, "Evil Spirits" ne les enverra pas briller en haut des classements actuels. Mais, si les cheveux grisonnent (quand il y en a encore...), l'aplomb, lui, peut demeurer. Denrée rare, il est toujours d'une grande et belle modernité. "Standing On The Edge Of Tomorrow" et "Look Left", tubesques à leur manière, "We're So Nice" et "The Daily Liar", à brailler d'un ponton du soir, "Shadow Evocation" et "Sonar Deceit", plus british que l'Union Jack, et "I Don't Care" qui résume parfaitement ce qu'il faut savoir, ne font pas mouche parce qu'elles vont bien au-delà des attentes. Elles sont juste bonnes, très bonnes même. Et, *damned*, si l'esprit punk rime encore à quelque chose, autant que ce soit à ce rock glorieux sous tous rapports.

ROCK&FOLK : Au risque de paraître désobligeant, on doit commencer par une confidence : "Evil Spirits" est une excellente surprise !
Dave Vanian : Vous savez quoi ? Je ne le prends pas mal car c'est exactement ce que je rêvais d'entendre. Enregistrer un disque de plus n'aurait eu aucun intérêt. Hors de question que nos fans soient déçus. Il y a toujours un feu qui brûle en nous et je suis ravi que ça s'entende.

R&F : Tony Visconti à la production, en voilà une surprise !
Dave Vanian : C'est à cause de "Blackstar". J'ai notamment été frappé par la chanson-titre, la façon dont elle évolue d'un rythme à l'autre, les différentes ambiances que David Bowie génère grâce à sa voix... Ça m'a rappelé des choses que nous faisions... Bien sûr, j'ai également été impressionné par le son de l'album, et le fait que Tony marie si bien les anciennes techniques d'enregistrement et les nouvelles. Il y a des producteurs avec qui c'est difficile de travailler, notamment parce qu'ils ne sont pas sensibles à nos références. On ne risquait pas ce problème-là avec lui... Vous savez, nos premiers disques ont marqué les esprits, mais c'était une autre époque. Brian James écrivait les chansons... En vérité, "Evil Spirits" pourrait très bien être notre dernier album, c'est la raison pour laquelle nous tenions à ce qu'il soit bon. Je n'ai absolument pas envie que les gens nous regrettent, mais ça ne me dérangerait pas que certains se disent que les Damned étaient un putain de bon groupe.

"Je n'ai absolument pas envie que les gens nous regrettent, mais ça ne me dérangerait pas que certains se disent que les Damned étaient un putain de bon groupe"

R&F : Vous avez un nombre considérable d'adeptes, mais on a parfois le sentiment que vous êtes resté ce qu'on appelle un groupe de niche.
Dave Vanian : Sincèrement, j'aimerais qu'il en soit autrement.

R&F : Par contre, le côté *do it yourself* que vous incarniez reste d'actualité.
Dave Vanian : C'est un état d'esprit qui a traversé les décennies. La musique techno avait un côté punk, il suffit de voir Moby. Le mouvement punk était avant tout une attitude, c'est ce qui faisait sa force et sa singularité. C'est ce que nous avons représenté et représentons encore.

R&F : Et les Sex Pistols lorsqu'ils se reformaient pour l'argent ?
Dave Vanian : C'était drôle ! D'autant qu'aujourd'hui, si j'ai bien compris, Johnny *(Rotten)* mène grand train à Los Angeles *(rires)*. Il ne me dérange pas, il est sympa. On a croisé les Stranglers l'autre jour, c'était rigolo, ils avaient l'air tout embarrassés.

R&F : Visconti les a produits également…
Dave Vanian : Absolument et "La Folie" est l'autre raison pour laquelle Captain a estimé qu'il était le bon choix de producteur. Il nous fallait quelqu'un avec une histoire, qui soit lié à celle des groupes que nous aimons.

Photo Tony Woolliscroft-DR

R&F : On imagine qu'il vous a mis dans la même pièce et que vous avez joué tous ensemble ?
Dave Vanian : Exactement, et nous avons toujours procédé ainsi en studio.

Diplomatie et modulations

R&F : On parle d'americana depuis des lustres. Pour qualifier "Evil Spirits", on inventerait bien le terme *britannicana*…
Dave Vanian : Oui, je vois ce que vous voulez dire. Avant qu'on commence à travailler sur le disque, un ami m'a demandé à quoi je souhaitais qu'il ressemble. Je lui ai répondu que j'aimerais qu'il soit une sorte de voyage à travers l'histoire du groupe. Au début de l'enregistrement, je n'ai pas eu le sentiment que nous prenions ce chemin-là, mais au bout du compte, je crois que c'est ce qu'il est. Il y a de nombreux fantômes dessus : Joe Meek, Scott Walker, tous ceux qui ont chanté des *torch songs* mélodramatiques… Par contre, pas d'imitation ! Je préfère la sensation d'une influence… A la fois, ce disque est une drôle d'aventure, ne serait-ce que parce qu'au départ, Tony a signé sans écouter la moindre note de musique. Nous n'avions enregistré aucune démo ! Son accord a véritablement été un acte de foi. On s'est donc mis au travail et retrouvés avec une vingtaine de morceaux. A partir de là, on a choisi les meilleurs, ou plus exactement, les meilleurs pour cet album-là. Il y en a que nous avons laissés de côté, mais que je trouve vraiment bons. Ça paraît dingue, mais dix jours avant d'entrer en studio à New York, Tony n'avait encore rien entendu.

R&F : Et en plus, on peut dire que vous êtes de sacrées personnalités.
Dave Vanian : Certes ! Ce qui est extraordinaire, c'est qu'avec lui, tout ressemble à une collaboration. Nous avons fait la plupart des chœurs tous les deux, notamment les parties les plus aiguës et rien qu'à ce moment-là, nous n'avons pas arrêté d'échanger des idées. Ce que Tony nous a également permis d'effectuer, c'est un mixage assez complexe. Il y a énormément de choses sur ce disque. J'aime qu'un album se révèle un peu plus à chaque écoute. Aujourd'hui, lorsqu'on allume la radio, on a l'impression que tout sonne fantastique, que tout est fort et puissant : on en prend plein les oreilles. Il y a beaucoup de gens qui se retrouvent dans ce type de son, mais ce n'est pas mon cas. Personnellement, je préfère quand il y a des modulations, quitte à revenir en arrière parce qu'il y a un truc qu'on n'a pas bien entendu.

R&F : La technologie triche en mettant trop d'informations à la disposition de nos oreilles. Il n'est même pas évident que nous soyons en mesure de les assimiler toutes.
Dave Vanian : Je me souviens d'avoir découvert certains de mes disques préférés des années 50 et 60 grâce à des juke-boxes. Il n'y avait qu'un gros haut-parleur en bas, au milieu, et ça envoyait grave. Plus tard, lorsque j'ai récupéré les CD stéréo de ces mêmes enregistrements, il m'est arrivé d'être très déçu. Pendant longtemps, l'Angleterre a été attachée au son mono car pour nous, c'était ça la puissance. A ce sujet, c'est véritablement une très bonne nouvelle de constater que le vinyle revient.

R&F : Oui, et pas parce que c'est quelque chose qui est censé appartenir au passé, mais parce que tout simplement, le son est meilleur. Peut-être pas sur le plan purement technique, mais au niveau des sensations qu'il procure.
Dave Vanian : Et c'est d'ailleurs valable pour le cinéma. Lorsqu'on a découvert les premiers films d'horreur noir et blanc, l'image n'était pas parfaite. Parfois, elle tremblotait. Quand ils ont commencé à être remasterisés, ils ont d'abord été nettoyés, mis aux normes, et au bout du compte, ils sont devenus moins impressionnants. C'est tout de même un comble *(rires)* ! Bon, je vais être honnête, ce que je dis là n'est pas valable pour tout le cinéma. Il y a de très grands films qui sont superbement restaurés, et c'est fantastique de pouvoir les redécouvrir sur un écran géant, avec une image améliorée. Ce qui est déplorable aujourd'hui, et ça ne vaut pas uniquement pour la musique et le cinéma, c'est l'uniformisation. Dans les années 60 et 70, les disques sonnaient différents parce que les producteurs expérimentaient. Ils essayaient de trouver des choses nouvelles et très souvent, ils y arrivaient. La norme était de ne pas faire comme le voisin.

"On a croisé les Stranglers l'autre jour, c'était rigolo, ils avaient l'air embarrassés"

R&F : Cet album revêt un caractère particulier pour lui. C'est son premier depuis "Blackstar"…
Dave Vanian : Oui et comme il enregistre surtout des artistes solo, il voulait être sûr d'être à la hauteur sur le plan diplomatique. Ça faisait un bail qu'il n'avait pas travaillé avec un groupe…

R&F : On a cru comprendre que "Evil Spirits" avait été enregistré en neuf jours. C'est rapide, non ?
Dave Vanian : Je sais, normalement, on avait du pain sur la planche pour plus d'un mois ! La raison pour laquelle c'est allé ici vite, c'est que Tony a conservé beaucoup des arrangements des démos. Mais sincèrement, nous avons bossé d'arrache-pied.

R&F : En plus, c'est un peu un maître zen aujourd'hui
Dave Vanian : Absolument, il est très calme en studio. Et puis, nous avons appris à le connaître. On sait exactement quand quelque chose ne lui plaît pas. Il se penche légèrement vers la console, et ça signifie qu'il y a un petit souci. C'est super de se retrouver en présence de légendes comme ça. Avec The Darkness, nous allons bientôt tourner avec Alice Cooper, plus exactement les Hollywood Vampires, je suis assez impatient. On ne peut avoir que du respect pour quelqu'un comme Alice qui a rendu un si bel hommage à Glen Campbell lorsqu'il est décédé.

R&F : Vous pourriez jouer au golf avec Alice…
Dave Vanian : Ah oui, je sais, mais ça n'est pas mon truc. Enfant, j'aurais adoré pratiquer le tir à l'arc, mais ça ne s'est pas fait.

R&F : L'accueil réservé à cet album vous oblige à vous replonger dans le grand bain. Vous avez annoncé des concerts, vous allez jouer dans les festivals, il va falloir participer à des émissions, tourner des clips… Est-ce que les Damned sont prêts pour ça ?
Dave Vanian : On n'a pas le choix. Nous avons été très occupés depuis deux ans et avons passé pas mal de temps sur la route.

Photo Tony Woolliscroft-DR

The Damned 2018, de gauche à droite : Monty Oxymoron, Paul Grey, Dave Vanian, Pinch et Captain Sensible

Photo Steve Gullick-DR

"Une sorte de voyage à travers l'histoire du groupe"

Cette fois, c'est une tout autre histoire. On n'a plus dix-huit ans, mais ça devrait le faire. En vérité, le plus pénible c'est de parler à la presse ! Ce n'est pas quelque chose que j'affectionne particulièrement, je me souviens même d'un temps où je refusais de le faire. Cette fois, je joue le jeu car je sens bien que c'est important.

R&F : Et ces groupes qui changent radicalement de direction pour faire jeune…
Dave Vanian : C'est plutôt pathétique. De mon point de vue, notre album précédent n'était pas non plus une très bonne expérience. Je n'avais pratiquement rien écrit dessus et un amoureux des mélodies et des *hooks* comme moi ne s'y est pas retrouvé.

R&F : On a l'impression que vous avez tiré parti de l'urgence.
Dave Vanian : Oui, mais à la fois, un groupe comme The Damned n'a jamais connu le luxe d'avoir du temps. Aucun de nos albums n'a pris plus de trois semaines à enregistrer et mixer. Et comme je l'ai dit, nous avons des morceaux d'avance, au moins six, que nous sommes impatients de finaliser. A une époque où les gens sont moins attachés au concept d'album, c'est bien d'avoir quelques chansons en stock que nous pourrons diffuser plus tard et qu'ils n'auront qu'à télécharger.

D'une autre époque

R&F : Que pensez-vous de la dématérialisation ? Etes-vous attaché à l'objet culturel ?
Dave Vanian : Disons que je considère qu'un livre ou un disque, c'est plus beau que tout. Je n'ai rien contre la technologie, mais je suis ravi de voir ma fille de quatorze ans, sans qu'on se soit battus pour ça, déjà attachée aux vrais livres. Ce qui est véritablement effrayant, c'est la dépendance des jeunes au téléphone portable.

R&F : Avez-vous gardé vos disques ? Ou faites-vous partie de ceux qui, un jour, pour une raison ou pour une autre, ont dû s'en débarrasser ?
Dave Vanian : Non, ma femme et moi les avons conservés. Et nous avons de quoi écouter nos vinyles à la maison. En fait, j'ai été très longtemps sans téléphone mobile et je me rappelle très bien la première fois où j'en ai acheté un : j'ai dit au vendeur que je voulais juste un téléphone et, bien évidemment, il a essayé de m'en fourguer un qui faisait tout un tas de choses en plus. Le plus drôle, ça a été quand j'ai eu besoin de racheter un chargeur car le mien ne marchait plus. Pour tout vous dire, notre chat s'était fait les dents dessus. Lorsque le type a vu mon téléphone, il a cru que je venais d'une autre époque. Finalement, au fond d'un tiroir il m'a trouvé un chargeur et lorsque j'ai voulu le payer, il m'a fait : *"Prenez-le, je vous l'offre. Je ne peux pas garder toutes ces vieilleries."* ★

Album *"Evil Spirits" (Search And Destroy)*

LE CHEMIN DES DAMNED
9 choses à savoir

01 Dave Vanian a opté pour cette coiffure, cheveux noirs gominés et plaqués en arrière, après que Brian James l'a emmené voir au cinéma, à la même affiche : "Flesh For Frankenstein" et "Blood For Dracula" deux films réalisés par Paul Morrissey.

02 La mère du batteur Rat Scabies a envoyé une lettre à l'animateur-programmateur John Peel pour le remercier après qu'il a passé "New Rose", le premier single des Damned, dans son émission de radio.

03 Les Damned sont le premier groupe punk anglais à avoir joué aux Etats-Unis.

04 Comme les Sex Pistols, les Damned ont pensé à requérir les services de Syd Barrett comme producteur. Ils l'ont contacté, en vain, avant d'enregistrer leur deuxième album et ont dû se rabattre sur un autre Pink Floyd, le batteur Nick Mason.

05 C'est parce qu'il avait vu une photo de Captain Sensible avec un T-shirt T Rex que Marc Bolan a pensé à prendre les Damned en première partie de la tournée come-back qu'il a effectuée l'année de sa mort.

06 C'est sa petite amie allemande de l'époque, fan du groupe New Musik, qui a poussé Captain Sensible à faire carrière en solo, et c'est Tony Mansfield (de New Musik) qui a produit ses deux premiers albums, ainsi que son méga-tube, aussi disco que subtil, "Wot!".

07 Les Damned ont décroché le plus gros hit de leur carrière au milieu des années 80, en reprenant la chanson art-pop "Eloise" de Barry Ryan (également un tube pour lui en 1968).

08 Près de trois mille pochettes du premier album des Damned paru chez Stiff ont été imprimées avec une grossière erreur au verso : une photo de Eddie And The Hot Rods à la place de la leur ! Cette édition est la plus collector de toutes.

09 Lors du concert anniversaire pour les quarante ans des Damned au Royal Albert Hall en 2016, l'adolescente qui est montée sur scène pour jouer du violon pendant "Curtain Call" était Emily, la fille de Dave Vanian et Patricia Morrison. Morrison est bassiste, réputée pour avoir notamment joué avec The Gun Club et les Sisters Of Mercy.

SECRET PLACE

2017 2018 MONTPELLIER

Home of Underground Rock

VEN 20 AVR — **LES OLIVENSTEINS**
+ Jeux cruel

SAM 21 AVR — **HAVOK**
+ Darkest Hour
+ Cephalic carnage
+ Harlott

MAR 24 AVR — **SPOIL ENGINE**
+ Lostair

VEN 27 AVR — **THE DARTS** — GRATUIT
+ Les milliardaires

SAM 05 MAI — **EXTREME CATCH TERROR**
+ Shun & his happy family

DIM 06 MAI — **RISK IT**
+ Rats don't sink

MOSHFEST #4 — **11 ET 12 MAI**

PUTRID OFFAL
BORIS VIANDE
HAUT ET COURT
VENER
SICKSIDE
GROSSEL
NAPALM DEATH
LENG TCH'E
LMDA
PESSIMISTS
TERROR SHARK

SAM 21 AVR — **OBSIDIAN IV**
+ Wispread diocase
+ Beneath an obsidian sky

VEN 19 MAI — **DICK RIVERS**

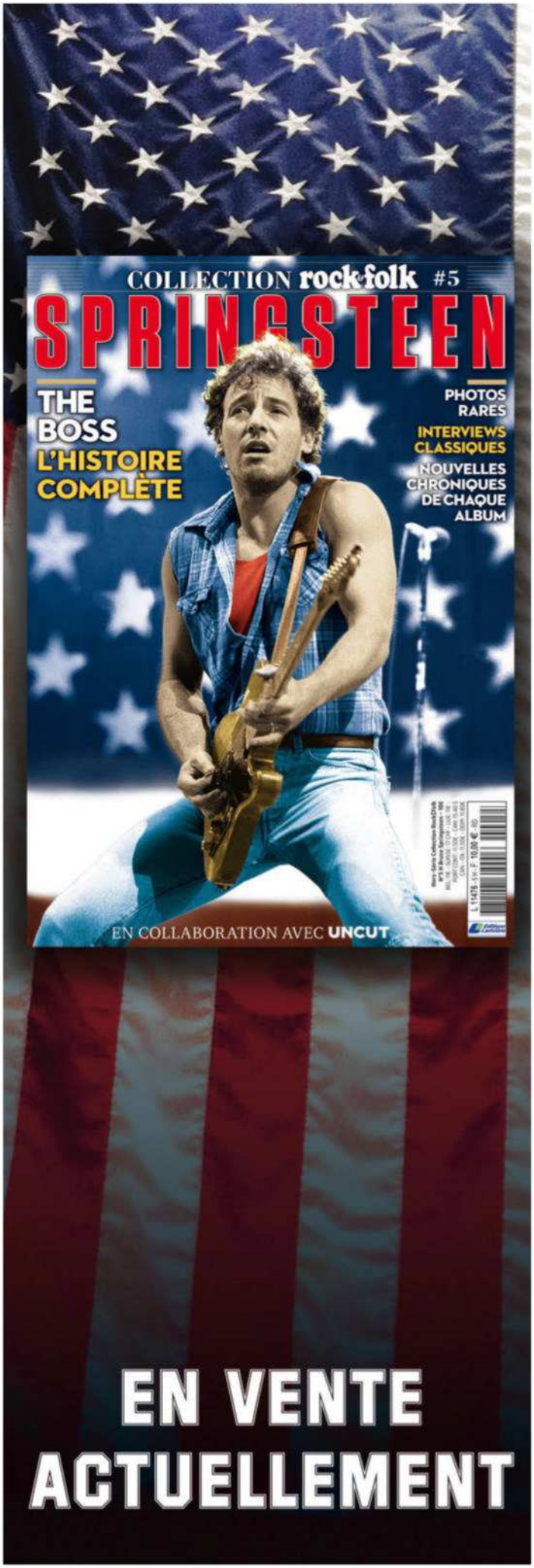
locaux DE RÉPÉTITION
ÉQUIPÉS ET CLIMATISÉS

OUVERTS 7/7
RÉSERVATION AU 09 64 00 87 11

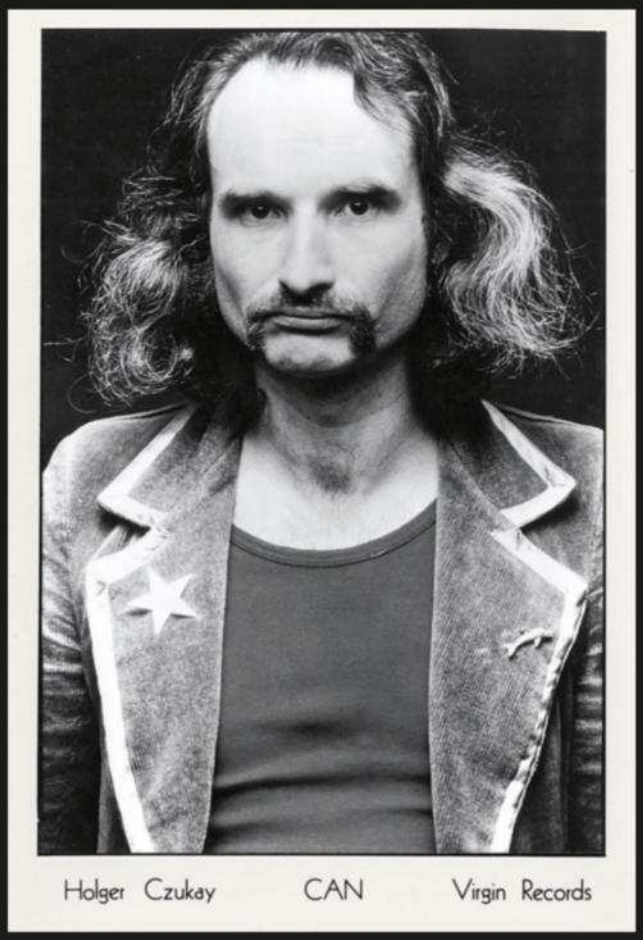
WWW.TOUTAFOND.COM

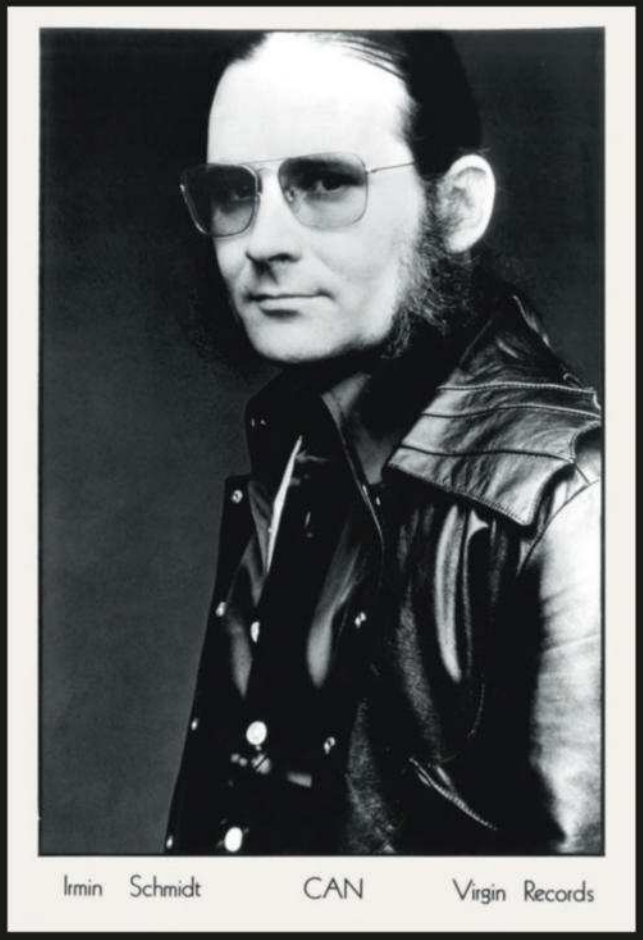
SECRET PLACE - 25 RUE SAINT-EXUPÉRY - 34430 SAINT-JEAN-DE-VÉDAS - 09 64 00 87 11

*POUR ACCEDER AUX CONCERTS DE LA SECRET PLACE ADHESION DE 3€ / 2016



Jouer une note plutôt que vingt, revenir aux sources





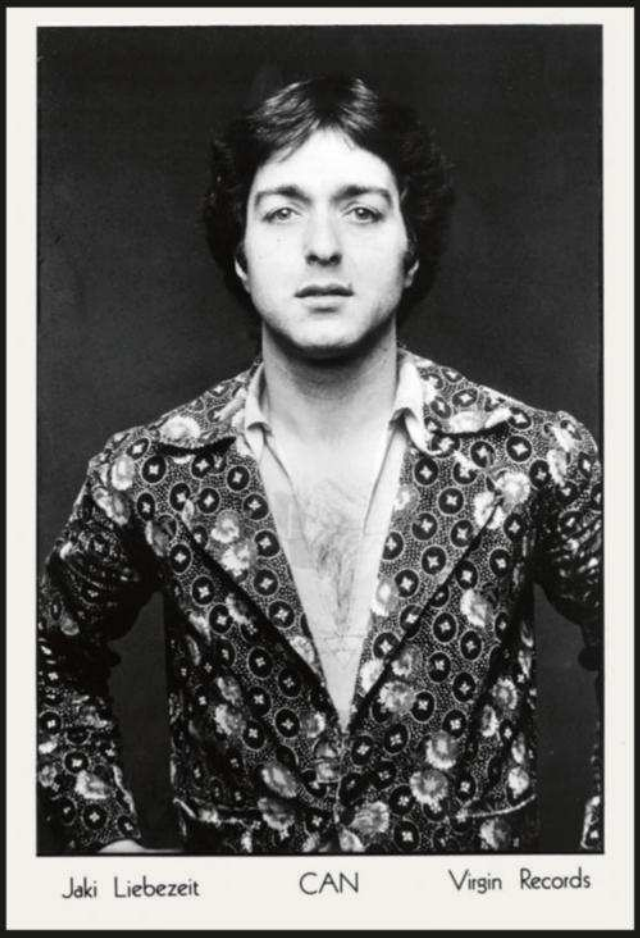
COMMUNISME ANARCHISME NIHILISME

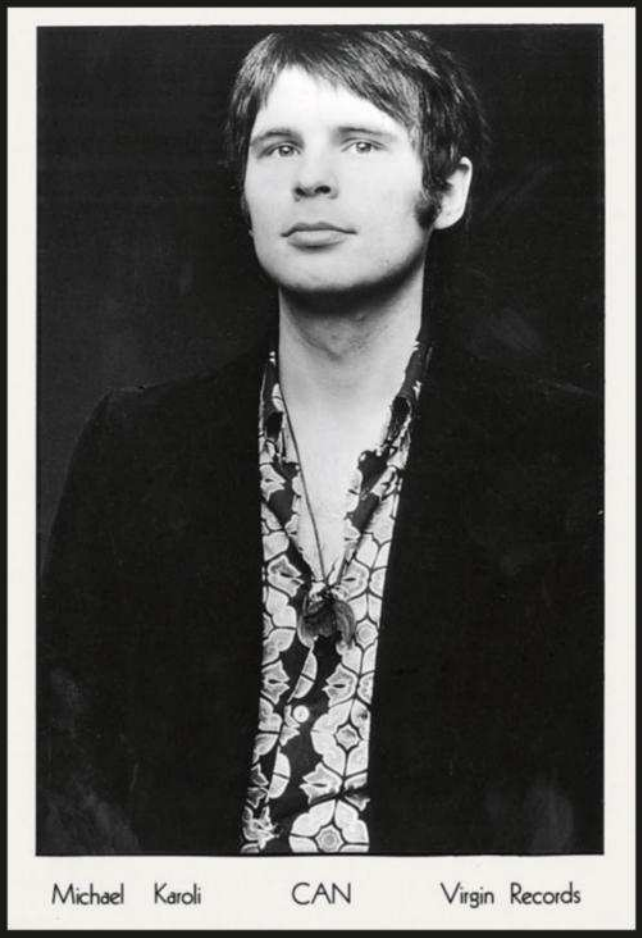
CAN

Il y a 50 ans se formait Can.
Des vieux, des allemands, des savants :
une anomalie, devenue le groupe le plus respecté
et influent — et c'est *wunderbar* justifié.

PAR BENOIT SABATIER

du primitif. Can ne sera ni prog, ni jazz-rock



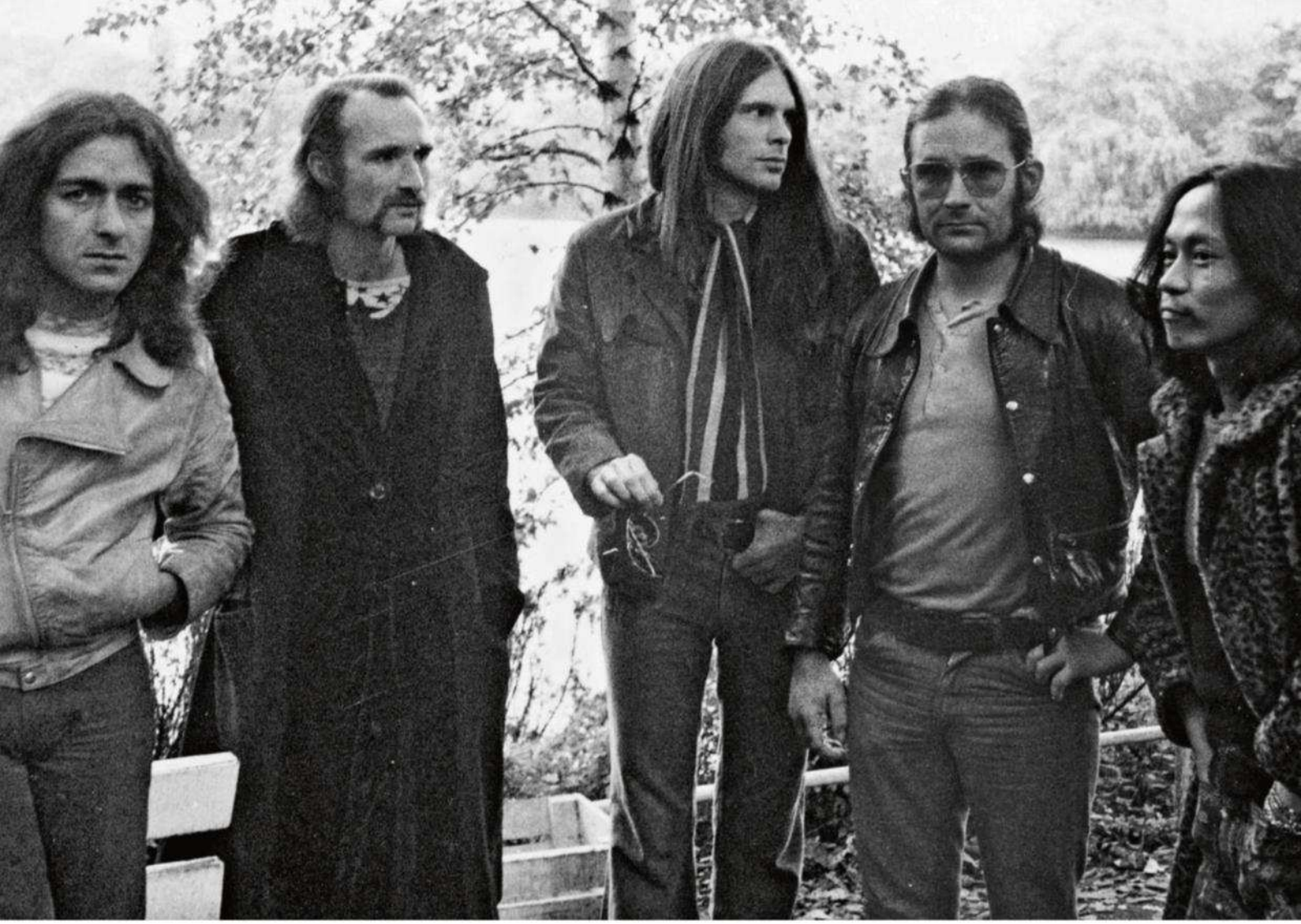


16 juillet 1977 : Johnny Rotten passe à la radio. Pas pour se payer la reine, mais pour diffuser ses disques préférés. Les auditeurs ont droit aux 18 minutes 32 secondes de "Halleluwah". Oui, le chanteur des Sex Pistols vénère Can. Pourtant, les tables de la loi punk semblaient claires : les chevelus, moustachus, poilus, tu rejetteras, les babas tu vomiras, les vieux tu haïras. En 1977, les membres de Can arborent des tignasses qui leur tombent sur les épaules, portent toujours des pattes d'eph', vont tous sur leurs 40 ans. Et pourtant : par-delà l'âge et le look, Can, avec ses membres issus du classique et du jazz, s'est imposé comme référence pour The Fall, Buzzcocks, Wire, Pere Ubu et consorts. Mais, au moment où ce sang neuf les cite à tour de bras, Can est en train d'imploser, après dix ans de bons et hallucinants services.

Chanteur afro-américain déséquilibré

Dès le départ, une anomalie : contrairement à tous les kids des années 60 qui se lancent dans le rock, les musiciens qui forment Can ne sont pas des perdreaux de l'année. En 1968, ils ont déjà derrière eux une autre vie. Holger Czukay, 30 piges, est professeur de musique. Il a étudié avec Stockhausen, copinant alors avec Irmin Schmidt, qui lui est devenu chef d'orchestre. Schmidt, 31 ans, a effectué un voyage aux Etats-Unis, où il a enfin, avec 14 ans de retard, craqué sur du rock — Velvet Underground, Jimi Hendrix, Mothers Of Invention, Sly Stone. Czukay ne prend pas ça au sérieux, jusqu'à ce qu'un de ses étudiants lui fasse écouter "I Am The Walrus". C'est les mêmes qui chantaient "Love Me Do" ? Il débauche son étudiant, Michael Karoli, et l'annonce à Irmin : on monte un groupe. De rock. Emballé, Schmidt contacte un batteur, Jaki Liebezeit, 30 berges également, qui, lui aussi, vient d'un univers totalement différent — le free jazz. Les quatre se mettent à bosser comme des malades, mais un problème apparaît immédiatement : ils sont trop bons musiciens. A la batterie, Jaki invente le beat *motorik*, une rythmique à la métronomie quasi inhumaine ; la guitare de Karoli (le seul jeune) peut être aussi planante qu'incisive ; au clavier, Schmidt customise ses machines, inventant bientôt son synthé personnel, l'Alpha 77 ; Czukay récupère le poste de bassiste, mais surtout les manettes de l'*editing*, effectuant un boulot faramineux sur les bandes enregistrées pour agréger des morceaux aussi tendus que magnétisants. Le groupe adopte cette règle d'or : ne surtout pas s'exhiber comme des virtuoses du rock. Leur première mission sera donc de désapprendre la musique. Les petits jeunes veulent devenir des techniciens impressionnants ? Ces vieux briscards cherchent le contraire : jouer une note plutôt que vingt, revenir aux sources du primitif. Can ne sera ni prog, ni jazz-rock.

Photos Archives Rock&Folk- DR



Johnny Rotten vénère Can

Un jour, Hildegard, la femme de Schmidt, vient les interrompre dans leurs interminables répétitions : elle a rencontré un sculpteur afro-américain à Paris, peut-être pourrait-il devenir leur chanteur ? A-t-il déjà chanté ? Non. Alors super, faisons-le venir. Et voilà Malcolm Mooney débarquant à Cologne avec 80 pfennig en poche et sur un malentendu : il pensait qu'Hildegard lui proposait un studio pour sculpter. Il reste pour chanter, boostant d'un coup ses collègues. Première session, seconde prise : la troupe met en boîte "Father Cannot Yell". Mooney reçoit une lettre de sa petite amie qui lui écrit qu'il a bien fait de décamper des Etats-Unis : il en fait les paroles incantatoires de "You Doo Right". Il leur faut un nom. Malcolm propose The Can, Irmin adhère : c'est l'acronyme de Communisme Anarchisme Nihilisme, et ça tombe bien, puisqu'ils ne forment pas un groupe rock, mais une communauté musicale anarchiste. Celle-ci joue à Norvenich pour un vernissage. Mooney grille un câble, criant inlassablement *"Upstairs, downstairs"*, le groupe le suit, avant de s'apercevoir que leur chanteur a buggé – il s'écroule à terre.

Japonais au langage indéfini

Leur premier album, "Monster Movie", sort en août 1969, il est épuisé en deux semaines, alors United Artists le represse. Qu'est-ce que c'est que cette musique ? C'est comme si le Velvet Underground, après "White Light/ White Heat", s'était enfoncé avec John Cale dans une voie hypnotique, transe, vaudoue. Terrassant. Entre deux musiques de films, le groupe se produit devant un auditoire de plus en plus nombreux et bouillonnant. Certains soirs, Mooney oublie de se pointer. D'autres, il part en plein milieu de la performance. Puis finalement, en décembre 1969, le déséquilibré se tire définitivement. Ne supportant plus son exil, il retourne à New York. Le groupe, sans vocaliste, doit jouer à Munich. Alors qu'il prend un verre en terrasse avec Liebezeit, Czukay entend un chanteur de rue. Il le raconte dans "The Can Book" de Pascal Bussy : *"Il criait, une sorte de déclaration d'amour au soleil. J'ai dit à Jaki :* 'On l'a, notre nouveau chanteur.'" Le soir-même, Damo Suzuki est sur scène avec eux. Les quatre Allemands sont sidérés : ils ont dégoté un chanteur aussi charismatique, inventif et cinglé que Mooney. Ils l'embarquent dans leur studio pour compléter "Soundtracks", disque compilant leurs musiques de films (signé Can, le *The* a disparu), bossant parallèlement sur un nouvel album, "Tago Mago". Le chant de Mooney permettait au groupe de structurer ses jams. Avec le Japonais et ses paroles dans une langue sibylline, au début, tout redevient plus aléatoire. Leurs chaotiques performances attirent de plus en plus de monde, on voit David Niven ressortir d'un de leurs shows en état de choc. Le groupe prend de l'importance, le quintette réquisitionne un vieux cinéma en dehors de Cologne, l'aménage, le nomme Inner Space, y enregistre la musique d'un téléfilm, "Das Messer". Pour profiter de cette audience nationale, Can en tire un 45 tours, "Spoon", premier morceau à combiner vraie batterie et boîte à rythme — avec un batteur plus mécanique que la machine, plaisantait Czukay. Bingo : 300 000 exemplaires s'arrachent, numéro six des charts allemands. Avec son rock primitif et savant, élaboré et spontané, son funk psychédélique et minimal, Can, début 1972, devient un groupe populaire, jouant en février devant 10 000 personnes dans l'immense stade de Cologne. Pink Floyd leur propose les premières parties de sa nouvelle tournée, les Teutons déclinent. C'est en tête d'affiche que la flamboyante communauté livre des concerts dans tout le Royaume-Uni, alors que sort "Ege Bamyasi", et que le Melody Maker déclare : *"Il ne fait aucun doute que Can est le groupe expérimental le plus talentueux et consistant d'Europe — Angleterre incluse."* Les Allemands sont invités à jouer à la BBC, et, en France, pour l'émission télé Pop 2. Rock&Folk est sur le coup, via Paul Alessandrini : *"Une des plus incroyables expériences musicales qu'aucun groupe rock contemporain puisse vous donner."*

Photo archives Rock&Folk-DR

HOLGER CZUKAY

Après Can, le docteur en sorcellerie s'éclate.

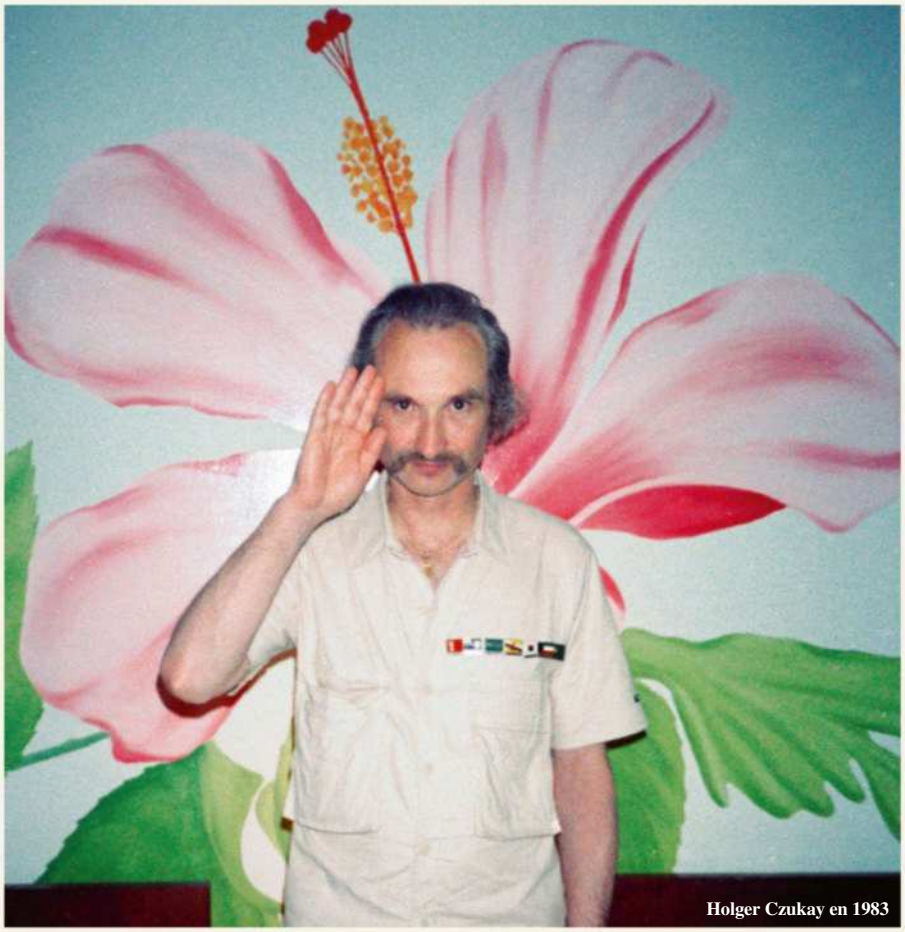


Photo Conny Plank-DR

Holger Czukay en 1983

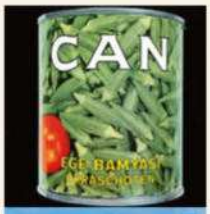
Lors de nos différentes interviews, Irmin Schmidt restait très sérieux, même lorsqu'il racontait : "*On ne peut pas dire qu'en concert on* jouait *des morceaux de nos albums : ça n'avait plus rien à voir. Nos lives étaient incontrôlables, il arrivait que je joue 'Vitamin C' alors que les autres, en même temps, interprétaient 'Spoon'.*" Holger Czukay était beaucoup plus facétieux. Pour nous expliquer les liens entre Can et les Stooges : "*Quand j'écoute notre titre 'I Want More', je pense, contrairement à Iggy Pop :* I don't need more." Ou encore : "*J'ai une Mercedes 420 SE de 1987. Lorsque je l'ai conduite la première fois, je me suis demandé : mérites-tu vraiment cet engin présidentiel ?*" Le bassiste de Can en méritait même plusieurs.

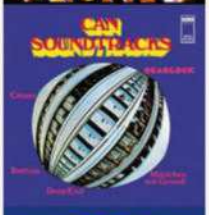
Celui qui a rassemblé, celui qui a séparé

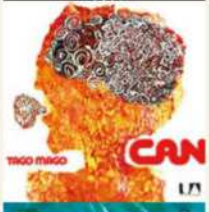
Docteur Frankenstein de la musique

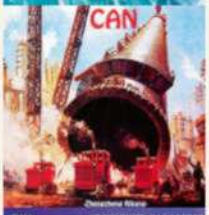
Son côté joueur a réellement jailli quand il s'est lancé en solo. Bassiste de Can ? Son job au sein du groupe ne se limitait surtout pas à ça. Czukay en était l'ingénieur, l'homme qui éditait les bandes, manipulait les ondes, le producteur et leader officieux, le plus flamboyant des quatre Allemands, le plus fantaisiste, mais aussi le plus torturé et énervant. Celui qui a rassemblé, celui qui a séparé. Le groupe fonctionnait en vase clos, passant ses nuits et jours à Inner Space, à jouer, répéter, chercher, enregistrer. Mais quand il mettait le nez dehors, il se liait aux autres acteurs du krautrock — scène inventée par la presse anglaise : toutes les formations se retrouvent alors regroupées sous l'étiquette *rock choucroute* alors qu'elles n'ont pas grand chose à voir. Kraftwerk, Neu!, La Düsseldorf, Harmonia, Faust, Cluster, Tangerine Dream, Amon Düül II, Ash Ra Temple : Czukay a des anecdotes sur chacune d'entre elles. Né en 1938 en Pologne, Holger est, de 1963 à 1966, l'élève de Stockhausen. Auparavant, il a déjà gravé "Konfigurationen", qui lui a fait comprendre que le jazz, ce n'est pas pour lui. Alors qu'il vient de fonder Can, il enregistre en 1969 avec le peintre Rolf Dammers, de nuit, dans le studio de Stockhausen (sans que le maître soit mis au parfum), "Canaxis", album de collages électroniques regroupant une chorale du quinzième siècle et des voix vietnamiennes captées sur les ondes — splendide. Il se consacre ensuite corps et âme à Can, abandonnant en 1977 la basse au profit de son Weltempfanger — une console avec radios, téléphones et magnétophones. S'auto-débarquant du groupe, il s'en va jouer avec Cluster et Eno (le morceau "Ho Renomo", enregistré par son ami Conny Plank). Il publie son premier solo, "Movies", en 1979, disque qui prolonge les expériences de "Saw Delight" — ce sera le cas de tous ses albums. Sa technique : enregistrer des voix qu'il récupère à la radio, y ajouter une guitare et toutes sortes d'instruments, varier la vitesse des bandes — un docteur Frankenstein de la musique, comme il se définissait lui-même. Le sampler n'existe pas ? Czukay fait quand même du sampling. Deux motifs de fierté : les autres membres de Can participent à "Movies" et son maître Stockhausen le félicite pour le morceau "Persian Love". Holger enchaîne les collaborations, avec Conny Plank, Jaki Liebezeit, Phew, SYPH, Jah Wobble et même The Edge (U2). Le terrain musical est son bac à sable, où tous les sales gosses sont conviés. Rene Tinner, ingénieur du son : "*Etre en studio avec ce docteur en sorcellerie, c'etait comme partir à l'aventure : penser autrement, penser librement, ne se laisser influencer par rien. Il riait beaucoup, adorait improviser, créer des situations.*" Czukay sample un chant de la révolution culturelle chinoise, enregistre les musiciens et chanteurs à leur insu — comme les deux gamins sur "Hit Hit Flop Flop". Pour boucler la boucle, c'est la voix de Stockhausen qu'il recycle sur "Breath". Autant Can a su inventer, capter et transcender les années 70, autant dans la décennie suivante, en solo, Holger sonne face à ses héritiers (Big Black ou Psychic TV), assez vieillot — bien que toujours passionné par les innovations technologiques. Mais on l'entend : Holger se marre, s'éclate, expérimente jusqu'à l'épuisement. Il est mort en septembre dernier, à 79 ans, un mois après sa femme. *I don't need more.* BS

Coffret "Cinema" (Grönland/ Pias)









TOP 10

Le sucre de Can

Transe et concision, naïveté et musicalité, étrangeté et beauté

01 "Ege Bamyasi" *(1972)*

Czukay : *"30 millions de téléspectateurs ont pu écouter 'Spoon' dans la série 'Das Messer' : je n'ai pas été surpris que ça devienne un hit".* Le dément "Vitamin C" est lui récupéré par Samuel Fuller pour le film "Mort D'Un Pigeon Dans Beethoven Street". Il y a aussi "Sing Swan Song", "One More Night" et "I'm So Green", où le quintette réussit ce tour de force : allier transe et concision, naïveté et musicalité, étrangeté et beauté.

02 "Monster Movie" *(1969)*

A la bourre, les Allemands investissent le champ rock comme si tout restait à inventer. Des comparaisons restent possibles : un mix de "European Son" (Velvet Underground) et du second Soft Machine, The Monks jouant "Bitches Brew", "Safe As Milk" s'accouple avec "Interstellar Overdrive". Chansons bouleversantes ("Mary, Mary So Contrary") ou ascensions magnétisantes ("Yoo Doo Right"), coup d'essai, coup de maître.

03 "Landed" *(1975)*

Le groupe profite de sa nouvelle console 16 pistes pour enregistrer un album de rock classique... qui sonne encore plus cinglé. Dans l'idée, "Landed" serait une fusion 1975 de "Siren" et "Physical Graffiti". A l'arrivée : une débauche de créativité ("Vernal Equinox"), un son qui fuit tout formatage ("Half Past One"), de l'extase et de la fureur ("Full Moon On The Highway"), du dub et du funk, et une bombe terrassante ("Hunters And Collectors" : du Brian Eno glam-pop et thermonucléaire).

04 "Soundtracks" *(1970)*

Compilation de cinq musiques de films, le lien entre Mooney et Suzuki. C'est paradoxalement pour des BO que Can compose ses morceaux les plus pop et carrés ("Tango Whiskyman", "She Brings The Rain", "Deadlock"). Czukay : *"On ne vivait alors ni de nos ventes de disques, ni de nos concerts : les BO étaient notre gagne-pain."* Où comment l'alimentaire rejoint l'extraordinaire. L'épique "Mother Sky" reste un classique du groupe. Il faut voir le superbe film "Deadlock" et se prendre en pleine face la puissance visuelle de cette musique.

05 "Future Days" *(1973)*

Décrit comme leur album californien, soft-rock, limite Steely Dan — on est en réalité davantage dans une continuation tribale du "Meddle" de Pink Floyd. Si la face A s'avère légèrement mollassonne, la B, avec "Moonshake" et la fabuleuse odyssée "Bel Air" plane très haut.

06 "Saw Delight" *(1977)*

Où Can invente la drum and bass et la jungle avec 15 ans d'avance. Il ne s'agit plus de rock, la rythmique de Liebezeit et des deux ex-Traffic, plus les collages de Czukay, téléportent le groupe vers des territoires inconnus. "Animal Waves" est juste renversant, mais il y a aussi "Call Me", "Fly By Night", "Don't Say No". Eno et Talking Heads feront leurs emplettes ici.

07 "Tago Mago" *(1971)*

Album de transition vers la concision de "Ege Bamyasi". Suzuki vient d'arriver, l'alchimie se cherche dans de longues jams. Parfois ça fonctionne, ça lévite ("Oh Yeah", grandiose), parfois c'est autocomplaisant ("Aumgn"). Liebezeit : *" 'Halleluwah' est juste monotone, dans le mauvais sens du terme."* Czukay : *"Beaucoup de passages ont été enregistrés entre les prises, pendant les pauses."* Du lot, "Mushroom" est le morceau le plus structuré. Dommage que le sautillant "Turtles Have Short Legs" n'ait pas été inclus.

08 "Flow Motion" *(1976)*

Avec "I Want More" et "...And More", Can invente le disco-punk – LCD Soundsystem s'en souviendra. Il y a aussi l'inquiétant et trépidant "Smoke (EFS Nr 59)", le reste s'inscrivant dans le rayon ambient tribal, dub funky.

09 "Unrealised Demos 1968-1969 — Zhengzheng Rikang" *(2015)*

Prises et mixages alternatifs de la période Mooney, meilleur que "Delay 68". Splendides versions de "(My) Connection", "Little Star Of Bethlehem" et "Melting Away". C'est grosso modo le matériel qui devait constituer leur premier album, "Prepared To Meet Thy Pnoom". Czukay : "*Aucune maison de disques n'en a voulu, alors on est retournés bosser.*"

10 "Soon Over Babaluma" *(1974)*

Déboussolé par le départ de Damo Suzuki, Can s'en va piocher dans les musiques du monde, Karoli et Schmidt se chargeant du chant. Le très beau et bancal "Come Sta, La Luna" sonne comme une funèbre comédie musicale. Le reste sera développé dans "Saw Delight" de façon encore plus hallucinante. BS

Irmin Schmidt, Holger Czukay, Damo Suzuki, Jaki Liebezeit et Michael Karoli

D'un côté le groupe super groovy et de l'autre, cet espèce de savant sinoque qui répond sur scène au téléphone

Can joue à l'Olympia, puis retourne à Inner Space enregistrer "Future Days". Le NME siffle alors d'admiration : *"Pure good music"*. Tout le monde est d'accord, sauf Liebezeit, le plus grand batteur de tous les temps : *"On devenait trop techniques, symphoniques."* Suzuki non plus n'est pas ravi. Il vient de se marier à une témoin de Jéhovah, qui l'exhorte à arrêter les conneries — c'est-à-dire le rock.

Un hit disco !

Can se produit sans chanteur le 23 octobre 1973 au Grand Studio RTL de Paris. Au même moment, le groupe reçoit un message de New York : Mooney aimerait revenir. Un billet d'avion lui est envoyé, tous vont l'attendre à l'aéroport. Il n'arrivera qu'en 1986. C'est rageant : alors que Can est en passe de devenir un groupe européen énorme, alors que Pink Floyd explose les records de vente, que le prog est à la mode, que ce groupe krautrock (*rock choucroute*) remplit deux Bataclan et rassemble 20 000 français sur onze dates, voilà les Allemands privés d'un harpon primordial — un mec devant un micro. Nick Kent, du NME, prend de la dope avec eux et écrit : "*Seul Can, assez motivé pour déborder la zone du krautrock, mérite tous les superlatifs*". OK, mais comment avancer sans chanteur ? Le groupe trouve des subterfuges pour l'album "Soon Over Babaluma" : varier les vocalises (Karoli et Schmidt s'y collent), teinter l'affaire de couleurs reggae, mambo, afrobeat ou tango. Longtemps, Can a laissé la concurrence loin derrière, mais là, en 1974, un doute s'immisce, alors que sortent une flopée de chefs-d'œuvre ("Fear", "Rock Bottom", "Here Come The Warm Jets", "Autobahn", "Kimono My House"...) : Can ne compenserait-il pas son absence de chanteur par trop de technique, de fusion ? L'acquisition d'une rutilante console 16-pistes pour leurs prochains enregistrements n'a rien de rassurant. Et pourtant : avec "Landed", une nouvelle fois, Can resserre les boulons. Le son reste inventif, le format excentrique, les instrumentations originales, la rythmique plus délirante et funk que jamais, mais les quatre Germains dingos manifestent une vraie volonté de composer un rock straight, carré. Virgin sort le disque en Angleterre et France, alors que le groupe livre des concerts mythiques — aux arènes d'Arles, où Nico et Kevin Ayers partagent la même affiche, ou au théâtre national de Chaillot. Le groupe continue parallèlement de chercher un chanteur. Un Indonésien, Thaiaga Raj Raja Ratman, occupe le poste un court moment, puis un Anglais, Michael Cousin, hué sur scène — il se prend pour Robert Plant, un style vocal à côté de la plaque. Cousin est viré. Can n'a pas besoin de lui pour cartonner au Royaume-Uni : c'est chacun des membres qui chante sur le fantastique single "I Want More", un hit qui les amène à se produire deux fois de suite à Top Of The Pops. Les fans de la première heure sont déboussolés : "Flow Motion" est-il un album reggae ou, pire, disco ? Et tous de pleurer l'époque Suzuki, ou Mooney, alors que le groupe recrute un nouveau musicien. Même pas un chanteur : Rosko Gee est bassiste — car Czukay veut se concentrer sur ses manipulations sonores, bandes ou ondes radio.

Pendules à zéro

Un second musicien, lui aussi issu de Traffic, Reebop Kwaku Baah, est également recruté pour "Saw Delight", album où il assure les percussions et le chant. Il n'est qu'une pièce rapportée, mais son influence afrobeat saute aux oreilles. L'arrivée de ce sang neuf devrait donner une nouvelle impulsion au groupe, il exacerbe au contraire un problème : tout le monde commence à se demander ce que fout Czukay. Il y a d'un côté le groupe, super groovy avec ses deux nouveaux musiciens, tous ultra performants, et de l'autre, cet espèce de savant sinoque qui répond sur scène au téléphone et balance des sons déroutants. Le 20 mai 1977, à Genève, Holger donne sa dernière performance avec Can. Une rumeur va ensuite courir : John Lydon rallierait Can. Lettre morte. On pourrait trouver excellentes certaines choses sur "Out Of Reach" (1978) et "Can" (1979), mais il faudrait pour cela oublier que le groupe derrière ces deux albums a été auparavant une des rares formations qui a transporté le rock vers des sommets inégalés. Qui a repoussé toutes les limites en se donnant des limites. Qui a été populaire, flamboyant et sauvage en transcendant toutes les règles. Quand la plupart des membres de Can fêtent leurs quarante ans, les punks ont remis les pendules à zéro. Dans les décennies qui suivent une multitude d'héritiers va prendre le relais, des Buzzcocks à Pavement en passant par Deutsch-Amerikanische Freundschaft, Joy Division, PiL, Jesus And Mary Chain ou Portishead. Une reformation inutile en 1989, un disque-hommage inutile en 1997 ("Sacrilege", avec les contributions foireuses de Sonic Youth, Brian Eno et Jah Wobble), de nombreux disques solos et collaborations diverses, et la mort — sur les quatre membres fondateurs, seul Irmin Schmidt est toujours là. Ce qui vit toujours, ce sont aussi ces clichés : que le rock est américain, anglais, moribond, formaté, dompté, zombie, institutionnalisé, mercantile, domestiqué, jeuniste, vieilliste. Si l'on considère que le rock, c'est Can, tout ça est totalement faux. ★

Photo archives Rock&Folk-DR

NICO

L'ŒUVRE AU NOIR

Alors que sort un biopic sur les derniers jours de la chanteuse allemande, retour sur un parcours sans équivalent : une longue chute émaillée de moments sublimes ne ressemblant à rien de connu.

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photo Fiona Adams/ Redferns/ Getty Images

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

“*Many moons have to be found, at certain times you’ll hear them pound, you can hear the hell bells praying* (…) *Focussing on running down the drain, when those tears are carved inside your brain*”. Nico, “*déesse de la Lune*”, “*vamp du Valhalla*”, “*Miss Pop’66*”, “*archange gothique*” ou, selon Warhol, “*un ordinateur IBM avec la voix de Garbo*”… Elle ne fonctionnait pas comme tout le monde. Parlant au ralenti, détachant les syllabes qu’elle accentuait de son lourd accent teutonique, répondant parfois cinq minutes plus tard à la question qu’on lui avait posée, puis riant d’un pachydermique “*Ho ! Ho ! Ho !*”. Sa carrière est un champ de ruines où se croisent stars et minables, une suite d’occasions manquées, un sabordage en bonne et due forme, un seppuku qui aura duré 50 ans. Malgré cela, elle laisse derrière elle trois chansons mythiques avec le Velvet Underground et six albums qui sont pour la plupart sans aucun équivalent. Un testament comme une véritable plongée dans le maelström ; une saison en enfer interminable, mise en musique, désormais classique.

Comme l’explique clairement Richard Witts dans son excellente biographie “Nico Icon”, Nico a menti toute sa vie, et Witts, au terme d’une enquête qu’on imagine titanesque, est parvenu à démêler des fils soigneusement embrouillés depuis des décennies. Refusant de donner son vrai nom comme de révéler son âge, Nico a commencé son entreprise de mythologie personnelle en affirmant que sa mère était russe et son père turc, mort dans un camp de concentration. En réalité, son père, Wilhelm (ou Hermann) Päffgen, était un soldat dans la Wehrmacht (il recevra une balle française dans la tête et sera achevé par les médecins allemands qui n’avaient aucune compassion pour les êtres diminués), et sa mère Margarete Schulz, bien allemande également, mais avec de vieilles origines polonaises. Le couple s’est rapidement marié à Cologne, où Christa (*la fille du Christ*) naît le 16 octobre 1938. Un mariage largement désapprouvé par la famille Päffgen, qui convainc son fils de foutre le camp aussi vite que possible, ce qu’il fait : Christa est désormais une bâtarde. De son père, elle hérite d’une taille impressionnante (près d’un mètre quatre-vingt), et de sa mère, elle reçoit ces pommettes extraordinaires. La mère et la fille, seules, s’installent finalement à Berlin, avant de fuir à la campagne retrouver la

Photo Archives Rock&Folk-DR

Elle s'en va, pour la plus grande joie de Lou Reed

sœur de Margarete lorsque les bombardements des forces alliées deviennent insupportables, avant de retourner vivre dans les décombres de la grande ville. Christa se fait violer par un officier noir américain alors qu'elle a 13 ans (ou 15). Adolescente, avec un physique de rêve aryen, Christa se fait remarquer et pose pour des magazines. Le succès est tel qu'il lui faut aller à Paris, alors l'épicentre des journaux de mode, dont l'incontournable Elle, qui réclame la jeune Teutonne dans ses pages.

Elle arrive à la capitale où elle loge dans un hôtel place de la Contrescarpe (elle y aurait rencontré Hemingway, qui habitait à cinq mètres, mais ce n'est pas prouvé), court les séances de photos et les boîtes de nuit, un exemplaire de "Par Delà Le Bien Et Le Mal" de Nietzche dans sa poche, fréquente les autres mannequins, et découvre le jazz : nous sommes dans les années 50. Un photographe lui fait remarquer que son nom, Christa Päffgen, n'est pas idéal pour une carrière dans le mannequinat. Elle emprunte alors le prénom de son ami Nikos Papatakis, patron du club La Rose Rouge, proche de Genet et de Cassavetes. Nico le fréquente assidûment, ainsi qu'un autre personnage, plus excentrique, Carlos de Maldonado-Bostock... Elle va à Ibiza et y découvre la culture beatnik et le haschisch. En 1959, elle a un petit rôle dans "La Dolce Vita". Son visage figure sur la pochette d'un très bon album de Bill Evans, "Moon Beams". Elle joue affublée d'une perruque dans "Strip-Tease", navet de Poitrenaud.

Les années passent. En 1961, elle prétendra avoir eu une liaison avec Jeanne Moreau alors sur le tournage de "Jules Et Jim", puis elle aurait rencontré Bob Dylan, de passage à Paris, avec qui elle aurait passé quelques jours en Grèce avant qu'il ne lui écrive (ce n'est pas prouvé, il semble qu'il l'ait conçue pour Judy Collins) "I'll Keep It With Mine", dont il existe un acétate. Les séances photo l'ennuient, elle veut devenir *artiste*, comme *"Bauuwb"*, et tant qu'à faire, chanteuse. Son ami Maurice Ronet (peut-on imaginer la classe de Maurice Ronet tenant Nico par la main ?) lui trouve un rôle dans "Plein Soleil", qui sera finalement attribué à Marie Laforêt. Elle y rencontre Delon avec qui elle a une aventure, et qu'elle reverra plus tard à New York où sera conçu leur fils Aaron (Ari), ce que Delon n'a jamais voulu reconnaître. L'enfant naît en 1962, et sera principalement élevé par Edith Boulogne, mère de l'acteur qui n'a plus aucun contact avec son fils. Nico file à Londres, qui devient le centre du monde. Introduite dans tous les clubs chics (Scotch Of St James, Cromwellian, Ad Lib, etc.), elle ne tarde pas à avoir une aventure avec Brian Jones (également à la colle avec Zouzou à l'époque), qui lui présente Andrew Loog Oldham, lequel se prépare à lancer son nouveau label Immediate. Oldham apprécie la connexion avec Dylan ainsi que son apparence aux antipodes de Twiggy, Marianne Faithfull ou Jean Shrimpton. Un 45 tours est enregistré ("I'm Not Sayin' "/ "The Last Mile" avec Brian Jones et Jimmy Page), qui fait un flop mais lui permet de passer par Top Of The Pops. Elle file travailler à New York, où Dylan lui présente Andy Warhol et la clique de la Factory. Warhol et ses ouailles écoutent son single qu'ils trouvent chic, même si Warhol apprécie avant tout le comportement étrange de la blonde : elle est aussi vide et superficielle que lui. Andy et sa troupe viennent de recruter un petit groupe, le Velvet Underground, qui doit imminemment faire un concert patronné par l'équipe de la Factory. On impose Nico au Velvet, ce qui irrite Lou Reed au plus haut point (il parvient à imposer l'intitulé The Velvet Underground & Nico, au lieu de l'inverse qui était prévu).

Le fameux harmonium

On connaît la suite : elle a une aventure avec Reed, puis avec Cale, on lui interdit d'interpréter plus de trois chansons. Sur scène, la *"chanteuse extraordinaire"* n'est rien de plus qu'une potiche blonde sculpturale, réduite à taper sur son tambourin, à contretemps, évidemment. "Femme Fatale", "All Tomorrow's Parties" et "I'll Be Your Mirror" constituent son maigre legs à la légende du Velvet.

L'affaire ne peut évidemment pas durer. Elle s'en va, pour la plus grande joie de Lou Reed, déterminée à entamer une carrière solo *sérieuse*, et après avoir fait quelques sets sous son nom, accompagnée soit de John Cale, soit de Sterling Morrison, soit de Tim Buckley (avec qui elle aurait eu une liaison), soit avec Jackson Browne (avec qui elle a eu une liaison), soit de bandes enregistrées, on lui propose un premier album, chez Verve. "Chelsea Girl" est un album raté mais charmant. Quelques morceaux sont en réalité des chansons du Velvet Underground puisque tout le groupe y a contribué ("Wrap Your Troubles In Dream", "It Was A Pleasure Then" ou "Chelsea Girls" sur lequel Reed utilise pour la première fois le procédé narratif qui fera le succès de "Walk On The Wild Side"), d'autres, et pas des moindres (voir le merveilleux "These Days"), sont écrites par Jackson Browne ou prises dans le catalogue de Tim Hardin ("Eulogy For Lenny Bruce"). Globalement, le songwriting se tient, mais Nico n'a pas encore trouvé sa vraie voix, et les arrangements de cordes ne sont pas au niveau de, au hasard, un Robert Kirby. Enfin, la flûte traversière ajoutée par Tom Wilson, frise l'horreur absolue. Reste l'une des plus belles pochettes au monde, avec ses deux photos superposées. L'album sort en 1967, année, entre autres, de "Sgt. Pepper's", c'est évidemment un four. Après quoi Nico a une assez longue liaison avec Jim Morrison *("My soul brother")*, qu'elle prétend avoir vu des années plus tard dans une voiture, à Paris, quelques jours avant sa mort. Elle pense avoir rencontré un authentique génie, un *"poète"*. Morrison lui conseille d'écrire ses propres chansons en s'inspirant de ses rêves.

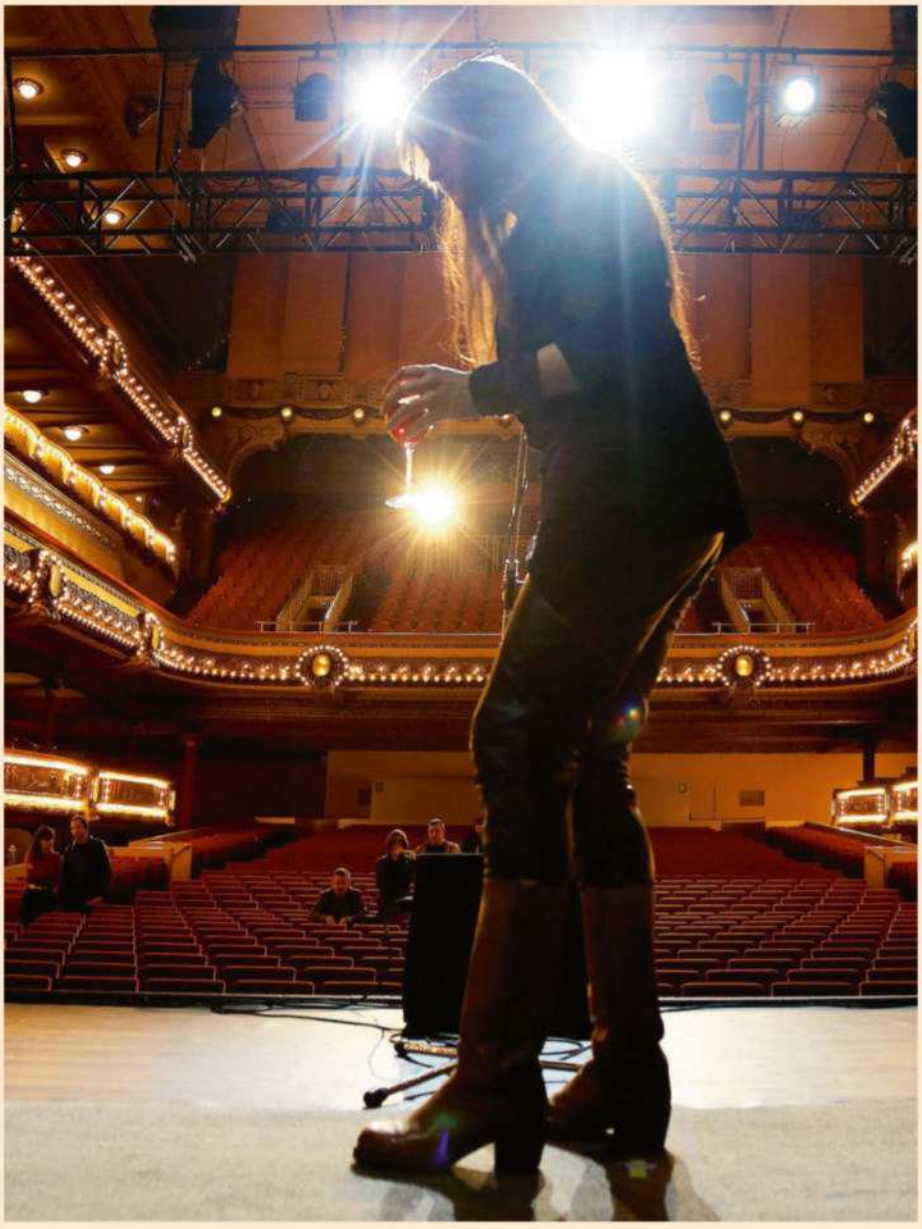
NICO 1988

L'Italienne Susanna Nicchiarelli sort des codes du film biographique pour raconter les dernières années de la chanteuse.

Encore un biopic ? Pas vraiment en fait. Et c'est ce qui fait la qualité de "Nico 1988". Un curieux film qui, donc, s'intéresse aux dernières années de Christa Päffgen. Une période de *lose*, de regrets immenses, de problèmes avec l'héroïne, mais aussi avec son fils Ari Boulogne. La vie de Nico dans les années 80 avait de quoi fournir un scénario hautement plombé. Ce n'est pas le cas. La réalisatrice italienne Susanna Nicchiarelli a préféré filmer une sorte de fable sur l'envers du rock : les tournées au succès mitigé, les trajets en camionnette, les hébergements chez l'habitant, les musiciens pas toujours concernés.

Révolution de Velours

Nico, au début des années 80, emménage dans un Manchester délabré par la crise. Elle subsiste en enchaînant les tournées un peu foireuses. Le Velvet Underground est un groupe culte, un sésame pour initiés, mais l'Allemande n'attire pas les foules dans les villes où elle passe, sinon une poignée de punks et freaks divers. La chanteuse, d'ailleurs, est quelque peu agacée qu'on lui parle sans cesse d'un groupe dans lequel elle n'a chanté que trois morceaux. Ce qui l'intéresse : psalmodier ses chansons bizarres à l'harmonium, enregistrer des bruits de tuyauterie avec son magnétophone portatif et, évidemment, mener à bien sa routine junkie. Le long-métrage égrène d'improbables scènes de la vie d'un groupe de seconde zone qui sillonne l'Europe... Le passage en Tchécoslovaquie, le pays de la révolution de Velours, est un des moments forts. Le séjour en Italie donne lieu à des scènes étrangement comiques. Un film biographique classique aurait bien entendu choisi de montrer tout autre chose : les années fastes, le mannequinat, Warhol



Un film qui parle de beauté éphémère et de mélancolie perpétuelle. Le portrait d'une femme paumée et pleine de contradictions

et le Velvet Underground, "La Dolce Vita", les amants célèbres... Nicchiarelli évite cette évidence et livre à la place un film qui parle d'âge et de résilience, de beauté éphémère et de mélancolie perpétuelle. Le portrait d'une femme paumée et pleine de contradictions, tour à tour désagréable, mythomane, émouvante, drôle, sincère, habitée, blasée. A la sortie de la projection, le parolier Boris Bergman, apparemment connaisseur, soulignait l'absence de mimétisme entre la vraie Nico des eighties et l'actrice du film. C'est vrai, mais sans importance : la Danoise Trine Dyrholm n'est pas du tout ressemblante, mais très compétente, totalement immergée dans la psyché du personnage. Au reste, le film ne prétend pas à la reconstitution historique. Alan Wise, le dévoué manager mancunien, se prénomme par exemple Richard dans le film. C'est toute la différence entre réalisme et justesse. Et la musique au fait ? Trine Dyrholm, chanteuse à ses heures, réinterprète le répertoire de Nico, de "All Tomorrow's Parties" à "My Heart Is Empty", avec l'accent germanique qui convient. Un groupe italien au nom très compliqué (Gatto Ciliegia Contro Il Grande Freddo) reconstitue à merveille la musique de dernier backing-band bohème et gothique de Nico *(actuellement en salles)*.

BASILE FARKAS

Photo Peter Noble/ Redferns/ Getty Images

A partir de là, ce ne sera plus qu'une longue chute sans fin

Ensemble, ils prennent du peyotl et du LSD. Elle retrouve Brian Jones au Monterrey Festival de 67, et prétend avoir eu à la même époque une liaison — une de plus — avec Jimi Hendrix. A San Francisco, elle s'achète un orgue indien, son fameux harmonium. Puis les choses sérieuses commencent : John Cale, au chômage, souhaite devenir producteur et arrangeur chez Elektra, label des Doors, qui accepte de signer Nico grâce aux recommandations du génial Danny Fields (Stooges, MC5, Ramones, etc.). Cale propose de se charger de son nouvel album. Commence alors une collaboration qui va donner des résultats exceptionnels. Nico compose des chansons bizarres, gothiques et médiévales sur son petit harmonium, puis chante. Après quoi, le Gallois ajoute des arrangements dignes de Mahler et de Bruckner, utilisant son violon alto à foison, gérant des crescendos grandioses, envoyant des orages sonores qui partent parfois en authentiques crises de démence. Cloches et trompettes militaires sont de la partie sur "The Marble Index" (une citation de Blake auquel Nico se réfère souvent) et son petit frère "Desert Shore", deux disques d'une telle cohérence qu'on peut presque parler d'un double album parfait. "The Marble Index" sort en 1969, période du rock heavy. Ses instruments acoustiques et son ambiance européenne mortifère ne sont pas au goût du jour. *"On ne peut pas vendre le suicide"*, résumera le Gallois. Nico est virée d'Elektra et Cale lui trouve un contrat chez Reprise pour "Desert Shore", qui sort un an plus tard, et connaît le même sort. Curieusement, grâce à son travail sur "The Marble Index", Cale est désigné par Elektra pour produire le premier album des Stooges. Nico rejoint le groupe dans la banlieue de Ann Arbor, Michigan, et entame une liaison avec Iggy Pop *("Elle m'a fait découvrir le beaujolais et le cunnilingus")*. Iggy écrira "We Will Fall" (très doorsien) pour évoquer cet épisode.

Mais désormais la vie de Nico est en France, à Paris, rue de Richelieu, qui longe le Palais Royal. Elle y vit avec le réalisateur d'avant-garde Philippe Garrel. Ensemble, ils débutent une longue descente aux enfers qui durera neuf ans. Dans l'appartement de la rue de Richelieu, il n'y a pas d'électricité, des carreaux sont cassés, des pigeons morts jonchent le sol. Le couple maudit carbure à l'héroïne. Nico n'a pas de manager, pas de compte en banque, et quasiment aucun concert ni royalties. C'est une décennie opiacée passée à dériver, avec quelques amis pas très en forme non plus, dont Tina Aumont ou Pierre Clémenti. Nico joue avec John Cale et Lou Reed au Bataclan en 1972. En 1974, Cale le bienfaiteur, aidé de Brian Eno, lui trouve un deal chez Island. Avec Eno et Phil Manzanera, il concocte "The End", album aux instruments rock plus conventionnels, mais plus sinistre encore que ses prédécesseurs. Cale appuie un peu fort sur la pédale mélodramatique (bruits de lames qui s'aiguisent, voix d'enfants flippantes, accords bruyants arrivant sans crier gare) et l'affaire tourne parfois au grand-guignol ("The End", des Doors). Mais d'autres morceaux sauvent largement l'entreprise : "Valley Of The Kings", le sublime "You Forgot To Answer" ou sa reprise merveilleuse de l'hymne "Das Lied Der Deutschen" (qui, en concert, scandalisera les foules devant confondre avec le "Horst-Wessel Lied", dans la mesure où celui de Nico fut écrit et officialisé durant la très libérale république de Weimar sur une musique de Haydn). Enfin, Nico y chante avec une profondeur à toute épreuve. La même année, elle apparaît sur le catastrophique projet "June 1, 1974" avec Brian Eno, John Cale et Kevin Ayers. Elle est éjectée de chez Island après avoir déclaré : *"Je n'aime pas les négros. Ce sont des cannibales, non ?"* Pour le label de Bob Marley, ce n'est pas la publicité idéale. A partir de là, ce ne sera plus qu'une longue chute sans fin.

Les punks l'adoubent

Nico devient une grosse junkie semi-clocharde (*"Je suis une bohémienne"*, se plaisait-elle à répéter) perpétuellement à la recherche de son prochain fix. Les choses semblent s'arranger lorsque les punks l'adoubent, mais le public n'est pas du même avis : lors d'une première partie des Banshees, seule avec son petit harmonium, elle se fait insulter et bombarder de canettes de bière, pour le plus grand embarras de Severin et Siouxsie qui la vénèrent.

NICOGRAPHIE

L'éphémère chanteuse du Velvet Underground laisse derrière elle une œuvre inégale mais riche de quelques envolées traumatisantes.
Discographie sélective.

"The Velvet Underground & Nico" *(1967)*

Trois morceaux pour enfanter la légende. D'abord deux bluettes à l'esthétique fifties ("Femme Fatale", "I'll Be Your Mirror") bien anachroniques l'année où sort "Sgt. Pepper's", mais tout de même bousculées par cette diction très bizarre et cet accent germanique hénaurme, *ach so !*, puis, le pandémonium inédit à l'époque, le germe annonçant les folies à venir : avec "All Tomorrow's Parties" naît le tout premier morceau de rock gothique, à mille lieues du "Within You Without You" des Beatles. L'enfer est juste derrière la porte.

"The Frozen Borderline 1969-1970"

Après un premier album à la pochette superbe mais au contenu bancal et ruiné par des arrangements champêtres inadéquats ("Chelsea Girl"), Nico décide d'en finir avec les années glamour. Elle se coupe les cheveux, les teint au henné et s'habille comme une gitane. Toute forme de beauté est désormais malvenue. En 1969 et

1970, elle lâche deux bombes, "The Marble Index" et "Desertshore". Pour ces deux chefs-d'œuvre, le principe est le même : Nico compose des comptines néomédiévales qu'elle psalmodie accompagnée de son harmonium et, ensuite, John Cale empile des strates d'instruments venus du répertoire classique, atteignant la puissance des plus pétaradantes partitions de Mahler et de Bruckner. Ces deux disques s'entendent tellement bien que quelqu'un a eu l'ingénieuse idée de les réunir en une compilation — il s'agit d'ailleurs des deux uniques albums de Nico à avoir bénéficié d'un vrai travail de réédition. A côté de ces deux diamants noirs, même "Rock Bottom" de Robert Wyatt paraît léger. Passée la frontière gelée, c'est à nos risques et périls.

"The End..." *(1974)*

Arrivée chez Island grâce à John Cale et Brian Eno, Nico, désormais junkie et parisienne sort, après quatre ans de silence, un

album à l'instrumentation plus conventionnelle que ses deux prédécesseurs, avec, entre autres, Cale, Eno et Manzanera. C'est une fois de plus une franche réussite (à l'exception peut-être de la reprise éponyme du morceau des Doors, vraiment trop gore), et sa voix a fait un grand bond en avant. Sur "You Forgot To Answer" ou "Das Lied Der Deutschen" ("Deutschland Über Alles", d'après une musique de Haydn), elle ferait pleurer les plus endurcis.

"Drama Of Exile" *(1981)*

Vénérée par les punks et les petits maîtres du gothique, Nico sort un grand album fauché (il faudra l'enregistrer deux fois après qu'un escroc avait volé les bandes de la première version) influencé par le Bowie de "Lodger", voire les Talking Heads. Des guitares façon Robert Fripp salissent le tout à merveille, tandis que la dame chante certains de ses plus beaux titres ("Orly Fight", "One More Chance", "Sixty-Forty"). Indispensable.

"Live In Tokyo" *(1986)*

Parmi les nombreux albums live sortis plus ou moins légalement dans les années 80, celui-ci est indiscutablement le meilleur. A l'époque du vinyle, tout le monde s'était rué sur "Behind The Iron Curtain"

pour sa pochette gatefold splendide, mais en fait, le disque n'avait pas du tout été capté derrière le rideau de fer, mais à Rotterdam, et le son laissait franchement à désirer. "Live In Tokyo", lui, a été réellement enregistré à Tokyo, et sur la console avec ça. La chanteuse bénéficie de la meilleure formation de ses dernières années (claviers, tablas) et y donne de très belles versions de ses grands classiques ("Janitor Of Lunacy", "You Forgot To Answer", "Tananore"), ainsi que le plus grand titre de son dernier album bâclé, le très inquiétant "My Heart Is Empty". La messe est dite. NU

"Elle m'a fait découvrir le beaujolais et le cunnilingus"

IGGY POP

Elle entame une liaison avec un jeune guitariste allemand, puis part s'installer à Manchester *("J'aime les villes en état de putréfaction, elles me rappellent Berlin après la guerre")*. Elle fait découvrir les joies de l'héroïne à son fils, qu'elle n'a pas vu depuis des années. Ses rares vieux amis ont du mal à la reconnaître. L'ancienne *"Déesse de la lune"*, la *"Vamp du Valhalla"*, la *"Garbo gothique"* a encore de beaux restes sur ce visage anormal, mais il faut scruter longuement pour les retrouver. C'est un peu avant d'emménager à Manchester que Nico est contactée par quelques Corses pour fomenter un album plus dans l'air du temps (post-punk). Cela donnera "The Drama Of Exile", mini chef-d'œuvre dont Benoît Sabatier a parfaitement parlé dans sa rubrique Réhab' il y a quelques mois. Pour résumer, la conception de cet album reflétant les influences de l'époque (un peu gothique, naturellement, mais aussi sous perfusion Talking Heads ou Bowie période "Lodger", avec des guitares frippiennes en diable) est une catastrophe absolue : les bandes volées et sorties illégalement, il faut réenregistrer tout l'album pour le sortir officiellement, avec beaucoup de retard sur le planning prévu. Le disque, pourtant excellent ("Orly Flight" ou les grandioses "One More Chance" et "Sixty Forty", probablement deux de ses plus beaux morceaux), est mal distribué, victime de sa concurrence pirate, et voué à l'échec. En Angleterre, au fond du trou, aurait eu une énième liaison, avec le *poète* sous-Dylan John Cooper Clarke, et trouve enfin un manager, le misérable autant que flamboyant Mancunien Alan Wise (qui deviendra un collaborateur de Tony Wilson). Lequel se bat pour qu'elle tourne, puisse ouvrir un compte en banque, composer de nouvelles chansons afin de gagner des royalties, et abandonner l'héroïne pour passer à la méthadone. Dont acte : entre 1980 et 1988, on estime que Nico et ses deux groupes (un rock assez médiocre, un autre plus intéressant avec un clavier et un percussionniste, le tout étant parfaitement raconté dans "Songs They Never Play On The Radio", de James Young, probablement le plus grand livre jamais écrit sur l'envers du rock) aurait donné plus de 1200 concerts, généralement dans des clubs miteux en Europe, et parfois aux Etats-Unis.

La mollesse de la méthadone

Pour pallier la mollesse de la méthadone, Nico s'enfile des litres de bière et, lorsqu'elle parvient à trouver de l'héroïne, la glisse dans un préservatif qu'elle s'enfile dans le fondement pour passer les frontières. C'est dans ces conditions que Peter Murphy, avec lequel elle a chanté sur scène dans le cadre d'un concert de Bauhaus, lui trouve un deal chez Beggar's Banquet. Son dernier album, "Camera Obscura", encore produit par le bon samaritain John Cale, avec un budget minable, est parfaitement bâclé : madame n'a quasiment rien pu composer, trop défoncée. Reste un fatras de bruitages électroniques sinistres comme les aimaient Cale à l'époque ("Artificial Intelligence"). Il vaut néanmoins pour une reprise désespérée de "My Funny Valentine" ainsi que pour une autre chanson, la terrorisante "My Heart Is Empty", qui sonne comme un testament musical : trois ans plus tard, celle qui avait survécu à la plupart de ses amants et amis, s'éteint le 18 juillet 1988. Elle meurt à Ibiza, vieux pays de ses rêves, d'une chute de vélo alors qu'elle était partie s'acheter du shit. Ce qu'on appelle, communément, l'ironie du sort. ★

Photo Gie Knaeps/ Getty Images

Anvers, 14 novembre 1987

Photo Hulton Archive/ Getty Images

Keith Richards torse nu dans la cuisine d'Andy Warhol

GASTRONOMIE DOMINÉ

Pas question de nourriture spirituelle ici, mais de vraie pitance. Que mangent les punks, les mods et les autres ? Mangent-ils ? La réponse dans cet article culinaire, agrémenté de fiches cuisine.

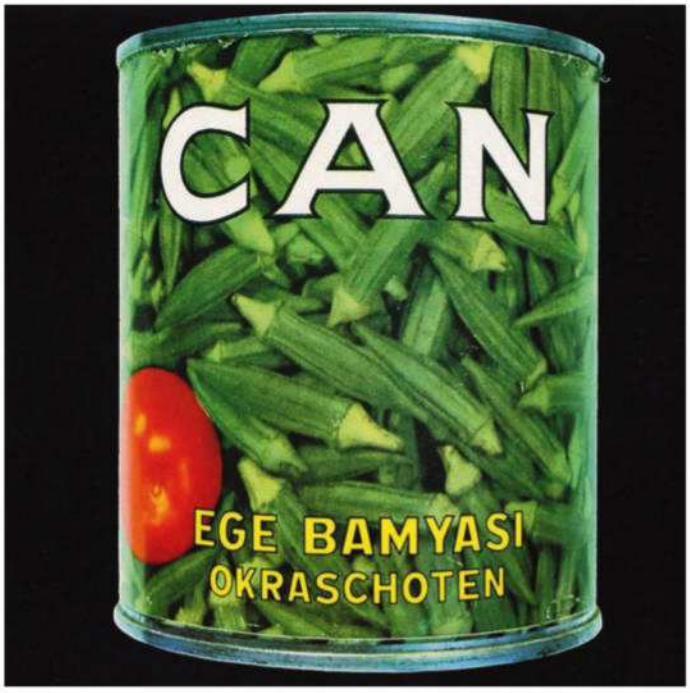
PAR PATRICK EUDELINE

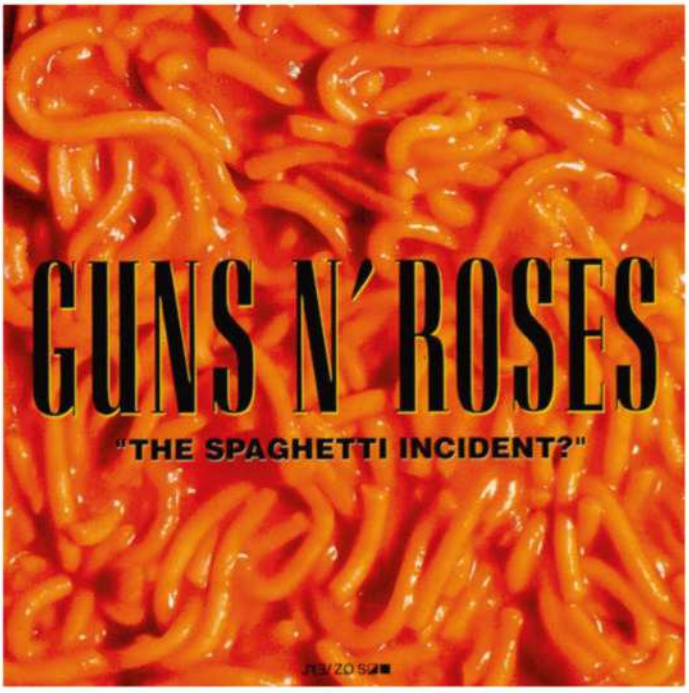
Nous étions en 1977, et j'étais interviewé pour Paris Match par Philippe Labro. Qui me sortit cette question définitive et pour le moins existentielle : "*Mais ça mange quoi un punk ?*" Ça m'avait marqué, faut dire qu'on ne me l'avait jamais faite, celle-là. Oui, qu'est ce que ça mange un punk ? Et un rocker en général ? C'est vrai cela ! On connaît tout des fringues, des drogues et des pratiques sexuelles, même, appliquées au rock'n'roll. Mais la nourriture, on n'en parle jamais. Sauf pour évoquer le célèbre sandwich banane/ beurre de cacahuète/ bacon d'Elvis — dont je vais d'ailleurs donner ici la recette exacte comme transmise par sa cuisinière. Rien de moins.

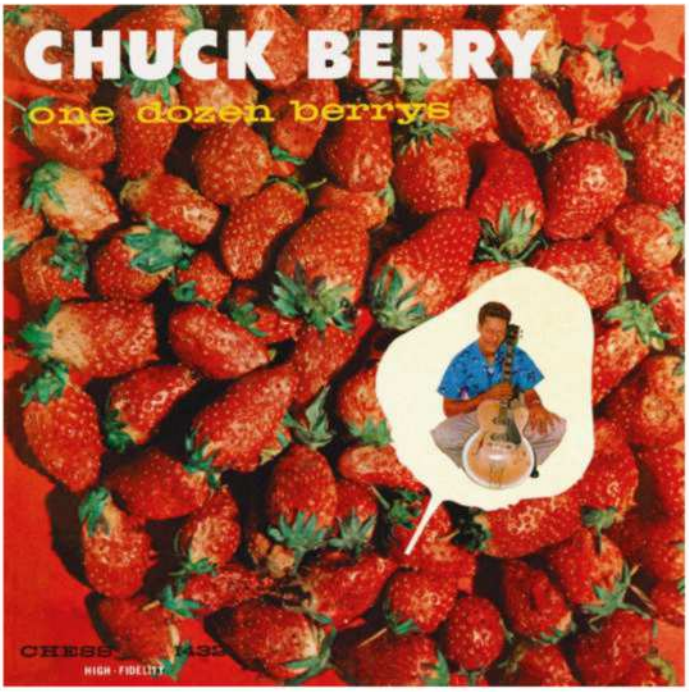
Soul food (écouter le divin "Memphis Soul Stew" de King Curtis !) avec ses travers de porc, écrevisses et haricots rouges. *Ital food* pour les rastas (salé/ sucré et épicé, cœurs de palmier et fruits nains, chayote, poivrons et patates douces. Végétarienne pour Bob Marley et ses amis). Nourriture anglaise de pub avec ses fish and chips et son Daltrey noyé dans les haricots Heinz. *Goat's head soup*... Keith Richards a jadis été photographié en train de cuisiner torse nu dans la cuisine d'Andy Warhol. Et l'homme a livré, dans son "Life", quelques recettes... Le rock, à part ces quelques rares références qui viennent immédiatement à l'esprit, semblait avoir quasiment oublié de manger. Il est vrai que *rock'n'roll is tight* et pour entrer dans un costard Granny — ou même Renoma — mieux vaut éviter les viandes en sauce. Qui peut imaginer un Ziggy Stardust bedonnant ? Rockys et mods avec leurs amphétamines coupe-faim... Longtemps, le credo a été fort simple : c'était s'éclater ou manger.

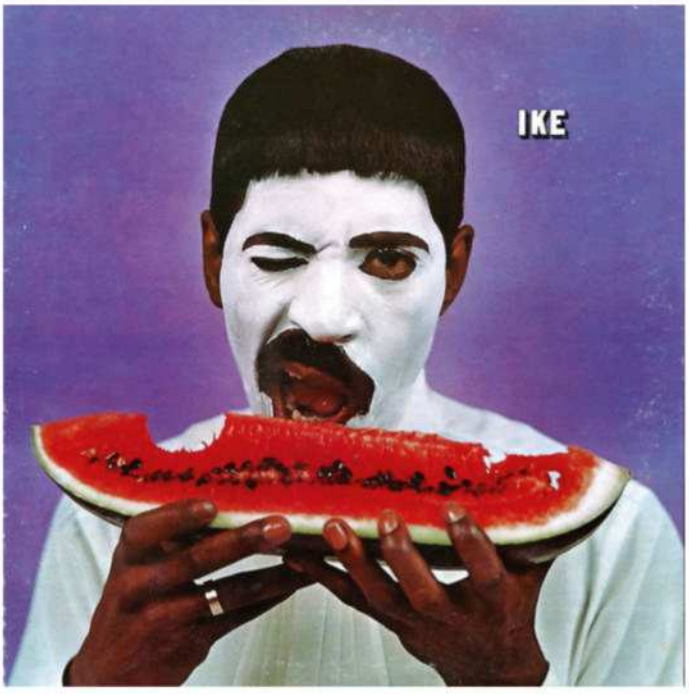
En France, la mode était à la nourriture américaine. Rare et fantasmée. Le Haynes à Pigalle, rue Clauzel, roi du chili con carne, hanté par les fantômes de Miles et de Kenny (ce restaurant historique, le premier ricain de Paname est menacé... Allez-y. Sauvez le !), le Joe Allen aux Halles, quelques Wimpys, les drugstores... En ce début des années 70, c'étaient les seuls endroits où l'on pouvait commander un hamburger, un milk-shake ou un banana split. Et trouver du ketchup. Et les deux drugstores Publicis avaient l'exclusivité du légendaire croque hawaiien cher à mon cœur, dont je livre plus bas la recette... Dutronc, Ronnie Bird et autres drugstoriens blanchis sous le harnais... Ils ont tous le même souvenir : le hamburger était chic et américain. Chic puisqu' américain. Comme les milk-shakes... Un fantasme pour les twisters. Avant que n'ouvrent les fast foods.

Chrissie Hynde ou Strummer, végétariens depuis leurs années hippies









Sinon, comme le recommandait Mick Jagger sur la pochette française du EP "If You Need Me", il y avait toujours les chinois. Alors cheap et excellents (qu'est devenue l'omelette foo yung ?). Avec un unique indien rue Gérando... Le choix était maigre. Consommer une enchilada comme dans un film de Leone restait un fantasme. Comme trouver en épicerie du piment digne de ce nom. Et même du ketchup ou de la moutarde French's, avec ou sans miel. Donc, à de rares exceptions, on mangeait peu. Et puis les hippies flirtèrent avec la nourriture macrobiotique, avec le véganisme, vantaient les mérites du granola (le muesli ! pas le gâteau industriel...). Rien de bien convivial.
Tout cela dura jusqu'aux punks. Qui virent McDonald's ouvrir et les Wimpys fermer. Ces Wimpys, à Saint-Michel et en face du Golf Drouot, étaient nos cantines. Dans la société, il fallut attendre la nouvelle cuisine et la création du guide Gault et Millau à la fin des seventies pour qu'on sorte de l'ineffable Raymond Oliver, pour qu'on parle de cuisine, que cela devienne même un sujet. Il y avait tellement de choses plus intéressantes à faire, d'occasions de dépenser son argent... Une société obsédée par sa nourriture est une société qui ne va pas bien. J'en suis persuadé. Ce n'est pas en restant cloîtré à la maison en essayant de recréer les plats de Top Chef qu'on risque de lancer un mouvement artistique ou politique.
Les gros mangeurs, comme dans le film de Marco Ferreri, comme Demis Roussos, ou cet Elvis devenu impuissant et voyeur étaient des dépressifs.

Les punks, aujourd'hui, ont souvent tourné vegan.

Ou bio. A l'époque, ils étaient rares, pourtant, ceux qui échappaient à la restauration rapide. Je me souviens de Vincent Palmer me parlant de la Vie Claire, de Chrissie Hynde ou de Strummer, végétariens depuis leurs années hippies. Mais ils faisaient figure d'exceptions. Aujourd'hui, l'attitude vegan est devenue fort présente. Et radicale. Le végétarisme courant depuis les années hippies s'est durci. Quant à ceux comme Jamie Oliver qui se targuent de présenter une cuisine *rock'n'roll* ? On se perd en conjectures. Peut-être est-ce ce que mon père appelait, dédaigneux, *"de la nourriture pop"* (en gros, tout ce que j'aimais bien et qu'il jugeait bizarre. Du popcorn au salé-sucré). Et le hamburger en devenant le plat préféré des Français (plus consommé que le jambon-beurre ou le couscous) a perdu fun et prestige. Il s'est banalisé. Comme bientôt les tacos et autres spécialités tex mex. Il n'est pas un centre commercial sans son *diner* désormais.

Un souvenir ? 1972. L'année de Bowie, Iggy, Roxy.

Les paillettes et l'outrage. Le rock en ce qu'il a de plus décadent. Et à Londres.... Biba ! Un grand magasin, généraliste, de la taille des Galeries Lafayette, ouvert depuis 1968, et qui devait fermer en 1975. Une légende. Un endroit Art nouveau, entièrement consacré aux styles rock, au glitter, au noir et aux paillettes. En plein Kensington. Là-bas, la moindre serviette de salle de bain était une œuvre d'art gothique. Et nulle part ailleurs on ne trouvait alors de rouge à lèvre noir ou de vernis à ongles à paillettes. C'était Biba. Au dernier étage, un restaurant/ salle de concert. Avec toit ouvrant... Tout en pâte de verre multicolore — façon Gallé ou Lalique. Et en forme d'arc en ciel. C'est là qu'un soir de septembre, j'ai vu les cultissimes New York Dolls. Outranciers et punk comme on ne le disait pas encore. Un rêve de rock. Et j'ai commandé... un Hawaiian croque-monsieur. Avec mon Bloody Mary. C'était avant que Gainsbourg ne m'en livre la recette idéale. Un croque Biba ! La variante anglaise de ce plat plébiscité jadis par les minets du Drugstore (le seul endroit où on pouvait le commander, donc). De ce met rock par excellence. Bien autre chose qu'un simple croque monsieur avec une tranche d'ananas...
Bien autre chose... ★

DEUX BONS PLATS DE PAT

BIBA CROQUE

Ingrédients
Pour 4 personnes :
— 8 tranches de pain de mie. L'American Sandwich de chez Harry's par exemple. Une marque française — certes, revendue récemment à Barilla, mais un pain inspiré par l'authentique *american bread.* Ou du pain de mie anglais complet : le *bloomer* est idéal (épiceries de luxe). A défaut, le pain de mie *américain* de Leader Price peut faire l'affaire.
— 8 tranches de bacon anglais, ou, à défaut, 4 tranches de jambon cru.
On le sait, ce qu'on appelle, en France, *bacon*... n'est pas du bacon. Le vrai bacon, anglais, est en fait de la poitrine de porc. Et c'est ce qu'il faut acheter : 8 bonnes tranches de poitrine fumée. En vente partout, et même en hypermarché (Monique Ranou, par exemple). Sinon le jambon cru fera l'affaire (Serrano, Parme, par exemple).
— 8 tranches d'ananas bien découpées. A défaut, il est possible de les acheter en conserve, et donc en tranches déjà épluchées, préparées et débarrassées de leur cœur fibreux... mais bien égoutter le jus ! Et fuir, évidemment, l'ananas noyé dans le sirop, proposé par certaines marques.
— 8 tranches de fromage spécial hamburger.
Là, le choix est vôtre. L'*American cheese*. Disponible partout. Ou du Cheddar. Voire du Monterey jack. L'idéal. Un fromage pimenté (marques Nasonville Dairy, Sargento. Disponible chez Rose Bakery ou à l'Epicerie du Bon Marché. Voire chez Monoprix Gourmet. Le comté, l'emmental, le beaufort feront un choix certes moins authentique mais néanmoins possible.
— Beurre.

Recette
— Faire griller les tranches de pain au toaster.
— Les beurrer.
— Déposer sur chacune une tranche de bacon ou une demi-tranche de jambon cru. Le bacon, lui, aura été au préalable passé au four à 200 degrés une dizaine de minutes et posé sur du Sopalin.
— Déposer la tranche d'ananas et — au dessus comme en dessous — les deux tranches de fromage. Passer le tout au four préchauffé à 200, le temps que le fromage forme une bulle au centre, là où la tranche d'ananas est trouée.

SANDWICH ELVIS

Ingrédients
— 2 tranches de pain blanc. Mêmes choix que pour le croque hawaiien. Ou... des *cinnamon rolls* coupés en deux dans l'épaisseur.
— Un pot de beurre de cacahuètes. Marque JIF (à l'American Market) ou Reese's. Avec des morceaux, si possible.
— 2 bananes mûres.
— 2 tranches de bacon (poitrine fumée, donc).
— Du beurre.

Recette
— Faire fondre le beurre dans une poêle.
— Faire revenir le bacon jusqu'à ce qu'il soit croustillant. Réserver.
— Tartiner les tranches de pain de beurre de cacahuète (ne pas lésiner).
— Réduire une banane en purée, couper l'autre en rondelles. Tartiner la purée.
— Mettre les rondelles de banane, puis les tranches de bacon, sur une des deux tranches de pain. Refermer avec l'autre.
— Faire frire dans la même poêle, des deux côtés.
— Servir immédiatement. PE

SOCIÉTÉ RICARD LIVE MUSIC

1988-2018 30 ANS

ISAAC DELUSION

MOODOÏD

MNNQNS

LAURÉAT DU PRIX SOCIÉTÉ RICARD LIVE MUSIC

Crédit illustration : Auraline Mary

CONCERTS GRATUITS

12.04 PARIS GAITÉ LYRIQUE **SPECIAL GUEST : CATHERINE RINGER**
18.04 NANCY L'AUTRE CANAL / **19.04 LILLE** L'AÉRONEF / **20.04 CAEN** LE CARGO
21.04 RENNES L'UBU / **25.04 GRENOBLE** LA BELLE ELECTRIQUE
26.04 LYON LE TRANSBORDEUR / **03.05 POITIERS** CONFORT MODERNE
04.05 TOULOUSE LE BIKINI / **05.05 MONTPELLIER** LE ROCKSTORE

20 minutes GONZAÏ les inrockuptibles tsugi

Réservez vos invitations sur www.societericardlivemusic.com

Suivez-nous sur :

Virgin RADIO POP ROCK ELECTRO

Monarque du bizarre

King Tuff

"THE OTHER"

SUB POP/ PIAS

Il était une fois la geste d'un roi, Kyle Thomas pour l'état civil. Son domaine se niche dans la cité de Brattleboro, Vermont, parmi les montagnes et les forêts. C'est là que se nouent les premières amours musicales : le collectif pastoral Feathers puis le fuligineux quartette stoner Witch avec Jay Mascis (Dinosaur Jr) aux fûts. En parallèle, Kyle s'est sacré sous un nom royal gardant ses initiales : King Tuff, *alter ego* déjanté, dont les attributs sont la classique barbe, une couronne en forme de casquette de baseball et une Stratocaster bleue en guise de sceptre. Il bricole un premier opus devenu culte, "Was Dead", dont les hymnes glam folk attirent l'oreille de Burger Records. C'était il y a une décennie. Depuis, ce monarque du bizarre a été débauché par Sub Pop, et deux autres livrées ont suivi, ciselées par Bobby Harlow (The GO). La plus récente, "Black Moon Spell" gonflait les guitares d'un rock garage tout aussi fougueux qu'accrocheur.

Suite à une interminable et exténuante tournée, le gredin, en perte totale de repères, a décampé vers Los Angeles. Le but ? Se ressourcer. Il s'est donc attelé à aménager un studio de fortune dans son sous-sol, puis s'y est reclus un long moment, n'en ressortant que pour participer aux Muggers, *supergroupe* assemblé par son pote Ty Segall pour défendre l'anguleux "Emotional Mugger". C'est fort de ces fructueux contacts que King Tuff s'est lancé dans une réinvention presque complète de son art, approfondissant le maniement de la basse et des claviers et fignolant minutieusement ce "The Other". Ty Segall et Charlie Moothart sont venus prêter main forte pour les parties de batteries, de même que Mikal Cronin (cuivres) et enfin Shawn Everett (War On Drugs, The Voidz) pour le mixage. Visiblement marqué par le suicide d'un ami proche, King Tuff réalise ici une véritable catharsis, presque un album-concept, équivalent musical du spleen baudelairien. Dix titres où l'on découvre celui qui se cache derrière la façade de l'animal rock'n'roll excentrique et rigolard, friand d'ésotérisme — la photo de pochette y fait allusion. Le ton est donné par la chanson-titre, longue ritournelle mélancolique en forme de voyage initiatique, dans laquelle Kyle avoue qu'il n'a *"plus aucune raison d'être vivant"*. Le contraste est de mise par la suite, puisqu'un funk presque discoïde, qui rappelle le Roxy Music de "Love Is The Drug", accompagne des questionnements écolo-métaphysiques sur notre planète ("Psycho Star"), le fol espoir d'un nouvel amour ("Raindrop Blue"), tout comme l'évocation d'une enfance bénie ("Birds Of Paradise"). Le souvenir du disparu hante l'émouvante ballade country "Through The Cracks", déchirée par une slide plaintive *("Je ne savais pas, quand je t'ai dit au-revoir, que je ne te reverrais plus")*. La perte globale d'humanité du monde est critiquée dans une *protest song* aux accents dylaniens ("Circuits In The Sand"). Puis "Ultraviolet", blues lancinant et enfumé, sert de transition avant un dernier acte explorant les rivages de l'au-delà. "Neverending Sunshine" est une montée au ciel sous forme de trip vaporeux, planant, surréaliste, tandis que la décharnée et autobiographique "No Man's Land" en aborde le versant nihiliste, s'achevant sur une ultime lueur d'espoir *("Je chevauche un nuage, pour aller là où je suis né, où les étoiles papotent et dansent autour du soleil")*. C'est la conclusion poétique d'un opus majeur, qui offre ce sentiment rare d'avoir assisté à l'éclosion d'un magnifique compositeur, souvent poignant et à la profondeur inattendue, lequel semble avoir enfin trouvé cet *autre* qui n'était que lui-même.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES REVES

Disques pop rock

The Damned
"Evil Spirits"
SEARCH AND DESTROY

Exit anarchistes et socialistes. Ne restent plus, en Angleterre, que les je-m'en-foutistes. Mais c'est de flibusterie, davantage que de fumisterie bouffonne, dont il s'agit ici. Et si The Damned ne sort aujourd'hui que son troisième album du vingt-et-unième siècle, on blâmera avant tout les soucis financiers plutôt que les pannes créatives ou les conflits d'ego. S'il ne subsiste plus de la formation initiale que Dave Vanian et Captain Sensible, le gang punk qui, avec "New Rose", a sorti le premier simple du genre n'a, contrairement aux autres, jamais perdu sa sève. Produit par le légendaire Tony Visconti, qui apporte une patine *old school* à cet ensemble psychédélique, "Evil Spirits" constitue le onzième album du groupe. Avec le

remarquable "Standing On The Edge Of Tomorrow" aux sombres mais utopiques paroles, The Damned ouvre le bal en envoyant Love chez Joe Meek, avant de recentrer le débat avec le tapageur "The Devil In Disguise" où Elvis Presley se prendrait pour Sky Saxon. A l'encontre de l'amusement plastique environnant et de la réalité déjà écrite, "Evil Spirits" demeure ouvert sur le monde et en perpétuelle expansion. Tout comme il marque le retour de Paul Gray (ex-Eddie And The Hot Rods et UFO), dont les omniprésentes lignes de Rickenbacker et le jeu créatif donnent le vertige. En place depuis "Grave Disorder" (2001), Pinch, à la batterie et Monty Oxymoron, aux claviers acidulés, se révèlent plus en forme que jamais. Entre harmonies fantastiques, aspirations hippies et visions gothiques, l'approche futuriste du combo demeure fantasmagorique, en phase avec son âge et une époque qu'il devance toujours.
Damné à jamais.

★★★★

VINCENT HANON

The Voidz
"Virtue"
RCA/ SONY MUSIC

Tandis que Albert Hammond Jr, guitariste surdoué des Strokes, sort l'impeccable "Francis Trouble", Julian Casablancas, chanteur du même groupe, livre un nouvel album avec The Voidz, "Virtue". Les deux affaires sont bien différentes l'un étant le premier de la classe, l'autre le surdoué qui n'en fout pas une. "Virtue" condense avec plus ou moins de bonheur vingt ans de carrière, avec une tendance marquée pour toutes les expériences hors-Strokes. Du plutôt soft "Leave It In My Dreams", on dérive ainsi rapidement dans le vicieux avec le bien nommé "QYURRYUS" qui conjugue Prince, Alan Vega et les Flaming Lips dans un trip délicieusement bancal. Et l'album continue ce petit jeu double presque une heure durant. C'est parfois magique, comme sur "One Of The Ones" qui sonne comme si Iggy Pop avait mangé Debbie Harry puis fait un disque avec Fever Ray. D'autres fois plus crispant ("Think Before You Drink" ou l'exemple parfait de tout ce qu'une *protest song* ne devrait pas être). Malheur pourtant à celles et ceux qui se barrent avant la fin car ils manqueront la splendide complainte qu'est "Pointlessness", tout simplement l'une des plus belles

chansons de tout le répertoire de Julian Casablancas. Une vraie pépite qui démontre que, lorsqu'il s'en donne les moyens, il est capable de grandes choses. Encouragements, mais doit plus se concentrer en classe.

★★★

JOE HUME

Dungen & Woods
"Myths 003"
MEXICAN SUMMER

Depuis 2014, le label américain Mexican Summer organise dans la petite ville de Marfa, au cœur du Texas, un festival nommé Marfa Myths en collaboration avec une fondation d'art contemporain locale. Une des originalités de ce festival provient de collaborations que le label propose à des artistes, afin de les publier ensuite. Ainsi, en 2015, Connan Mockasin et Devonté Hynes ont enregistré ensemble ce qui allait être "Myths 001", avant le "Myths 002" avec Ariel Pink et Weyes Blood l'année suivante. Le troisième volume de cette série, enregistré l'an dernier, a ainsi permis à deux membres de Woods (Jeremy Earl et Jarvis Taveniere) et deux de Dungen (Gustav Ejstes et Reine Fiske) de se rencontrer et de partager en studio une

expérience commune. Vieux amis — ils ont tourné ensemble il y a 10 ans — les folkeux éclairés de Brooklyn et les Suédois psychédéliques ont concocté, durant une semaine, sept chansons qui témoignent de leurs atomes crochus. Pink Floyd semble être un terrain d'entente, notamment avec ce "Marfa Sunset" en forme d'hommage à la section intermédiaire de "Echoes" (avec groove entêtant, bruit de vent et guitares suraiguës façon cris de mouette). La personnalité des Suédois prédomine sur ce mini-album essentiellement instrumental, le groupe scandinave éteignant un peu la flamme des Américains avec des rythmes hypnotiques et de longues envolées planantes qui ne décollent pas toujours ("Saint George", "Morning Myth", jams qui tournent en rond). Heureusement, Woods maintient le projet dans une dimension pop et, sans surprise, le grand moment du disque demeure la ballade West Coast "Turn Around", sur laquelle Jeremy Earl fait briller son timbre délicat et son sens de la mélodie.

★★★

ERIC DELSART

Triptides
"Visitors"
REQUIEM POUR UN TWISTER

"Ce groupe suit la course du soleil : leur album précédent se nommait 'Azur', comme le ciel quand l'astre est au zénith. Le prochain se devra d'être nocturne." Tout faux ! Un peu moins d'un an après la sortie de "Afterglow" dont nous avions prévu le successeur noctambule, les Tripdides réussissent cet exploit : sortir exactement le même album, mais en mieux. Et pas *un peu mieux*, non. Toute l'impression d'avoir affaire à un groupe de faiseurs, aux révérences systématiques donnant à leur musique un côté bon élève, semble évanouie dans cet album qui envoie directement sur la Lune. Pourquoi ? D'où vient cette impression qui fait que, comme un jean mieux taillé, on jetterait d'instinct l'ancien pour ne garder que le nouveau ? La première réponse serait due à la solidité des mélodies. De vraies, belles et grandes mélodies, de celles qui font glisser les fins de soirée vers l'éternité. La seconde serait l'originalité des arrangements. Si Triptides s'était déjà montré très futé sur l'agencement des instruments, avec cet album, le groupe désormais californien trouve des sonorités dont on aimerait connaître les formules. Une mue certainement due au fait qu'il s'est confronté à son fantasme :

en emménageant à Los Angeles, ces originaires de l'Indiana qui rêvaient de devenir les Byrds des années 10, ne sont plus d'éternels suiveurs. Alors, avec des chansons comme "The Illusion" — et cette voix passée dans un trémolo, des breaks comme celui de "Strange Love" et des introductions comme celle de "Heavy Cloud" — le nouvel album des Triptides plane très haut.

★★★★

THOMAS E. FLORIN

Mien

"Mien"

ROCKET RECORDINGS/ DIFFER-ANT

Le supergroupe du mois se nomme Mien, assemblage de musiciens plutôt versés dans le psychédélisme car il associe Alex Maas (chanteur des Black Angels) à Tom Furse (claviériste et programmateur des Horrors), Rishi Dhir (sitariste et leader des canadiens Elephant Stone) et John-Mark Lapham des regrettés Earlies. C'est d'ailleurs ce dernier qui a inspiré le mode opératoire de Mien : les Earlies étaient nés de l'échange de cassettes par courrier entre la moitié anglaise et la moitié américaine du groupe. Mien fonctionne de la même façon, sur un plan virtuel, les quatre musiciens n'étant jamais entré en studio ensemble mais s'envoyant idées et pistes via Internet. Dhir, qui avait joué du sitar avec les Earlies et

les Black Angels est le ciment qui lie ce groupe sans passé commun (et qui ne devrait donner son premier concert que fin avril 2018). Sombre et grandiloquent, le projet de rock psychédélique apocalyptique de Mien s'effondre malheureusement sous le poids de ses ambitions. Pour quelques pistes planantes épicées au sitar qui intriguent ("Earth Moon"), le groupe déploie plusieurs morceaux assommants de solennité et de sérieux ("Hocus Pocus"). Alex Maas scande ses textes avec son intensité habituelle, soutenu par des rythmes indus qui soulignent un sentiment claustrophobe ("You Dreamt"), mais un manque criant de mélodies finit par user. La formule fonctionne toutefois sur quelques morceaux ("(I'm Tired Of) Western Shouting"), preuve que le groupe a un avenir, mais à l'issue de ce premier album aride, on a surtout soif de chansons.

✪✪

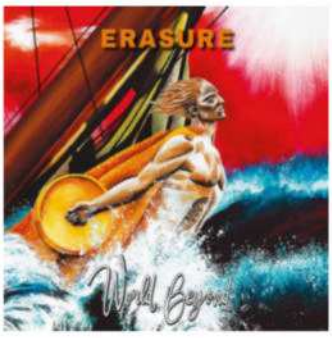
ERIC DELSART

Erasure

"World Beyond"

MUTE/ PIAS

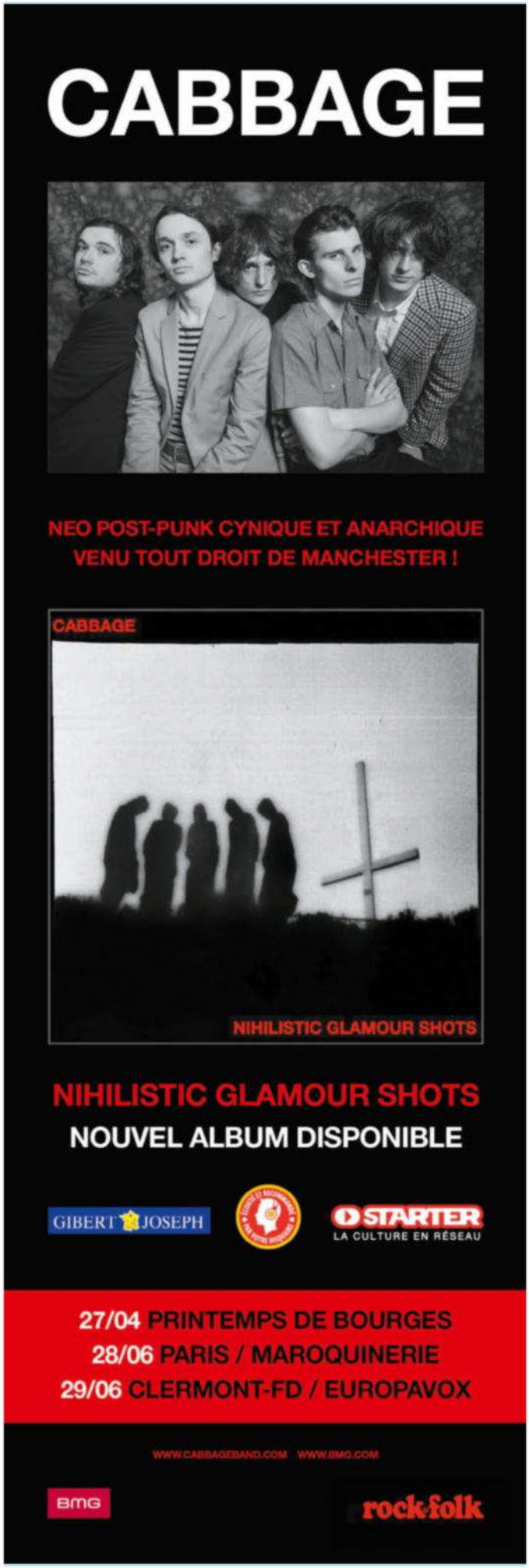
En février 2017, Erasure sortait son dix-septième album studio, "World Be Gone", une collection de dix chansons dans la tonalité pop synthétique à laquelle Vince Clarke et Andy Bell ont habitué depuis leur premier album de 1986, "Wonderland". Et voilà qu'un an plus tard le duo britannique récidive avec un quasi remake, "World Beyond", soit les mêmes dix titres (différemment séquencés) revus et réorchestrés par Echo Collective, un groupe de musiciens classiques bruxellois qui s'apprête, par ailleurs, à sortir un album de reprises de morceaux de Radiohead ("Amnesiac"). C'est sur une inspiration de Vince (crédité de cette *"bright idea"* sur les notes de pochette) que le projet a démarré, et le résultat est à la hauteur de ses ambitions. Ce qui domine à l'écoute de titres tels que "Oh What A World", "Lousy Sum Of Nothing" ou "Still It's Not Over", c'est la dimension nostalgique prise par les compositions originales avec le remplacement des machines par un sextette à cordes. Violons et harpes (joués par Margaret Herman) ajoutent une dimension élégiaque aux chansons et font de ce disque un projet original, loin de la collection de remixes fastidieux que l'on aurait pu craindre. Les prises de voix semblent identiques aux



versions originales, mais les arrangements classiques transfigurent les chansons, l'un des meilleurs exemples étant "Love You To The Sky", dépouillé de sa rythmique guerrière au profit d'une orchestration piano/ violons majestueuse et apaisée. L'occasion de constater qu'avec ces précieux arrangements, la fragilité des compositions ressort tout au long du disque, témoignage de la créativité renouvelée d'un groupe plus que trentenaire.

✪✪✪✪

OLIVIER CACHIN



Disques pop rock

Demob Happy

"Holy Doom"

SO RECORDINGS/ LA BALEINE

Demob Happy est, à l'origine, un quatuor formé à Newcastle qui a dû déménager à Brighton pour profiter d'une scène locale moins anonyme que celle qu'il quittait. Pourtant, la musique jouée par ce groupe indie rock est franchement plus excitante que la grande majorité de celle interprétée par les groupes liés à une mouvance dont l'identité visuelle semble sortir d'une photocopieuse à pièces. Si le départ du guitariste Mathew Renforth en 2016 a pu poser problème au groupe, ses membres ont, depuis, largement retourné la chose en leur faveur car Demob Happy n'a jamais aussi bien sonné qu'en trio, une formule qui ne pardonne aucune faiblesse. Avec ce nouvel album, l'auditeur va découvrir

une série de titres finement écrits qui, pour certains, feront penser aux Buzzcocks des grandes années mais revus aux canons du jour. Si les refrains sont énergiques, on regrettera cette voix lourdement chargée en effets spéciaux, sur "Holy Doom" ou "Runnin' Around" plus particulièrement. Cette surcharge risque bien de ne pas rendre "Be Your Man" ou "Fake Satan" aussi intemporels que ces titres mériteraient. Dommage, car le répertoire de ce groupe a un potentiel certain par rapport aux combos concurrents. Déjà, la volonté affichée de ses membres de sonner différemment est un avantage qui devrait les amener à se sortir des conventions d'un rock indie britannique qui va finir par se mordre la queue tant il tourne en rond. A une époque où l'identité se perd, il s'agit de saluer les groupes qui cherchent à en acquérir une.

✪✪✪

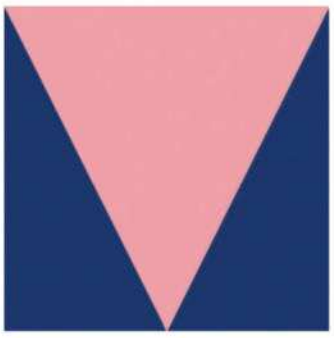
GEANT VERT

Meshell Ndegeocello

"Ventriloquism"

NAIVE/ BELIEVE

Faut-il être respectueux ou iconoclaste lorsqu'on a pour ambition de proposer un album uniquement composé de reprises ? Pour rester fidèle à l'esprit des compositions originales qu'elle a sélectionnées, Meshell a choisi au cas par cas, ses *cover versions* étant, dans leur majorité, issues du R&B des années 80 et 90. Certaines chansons sont métamorphosées, d'autres plus fidèles aux versions originales. Le plus étonnant reste cette adaptation apaisée du frénétique "Atomic Dog" de George Clinton, dont le funk électronique s'accommode ici d'arrangements aériens qui ne lui enlèvent rien de son mordant (normal pour un titre qui évoque le désir sexuel à la mode canine). La tristesse intrinsèque de "Sometimes It Snows In April", une des plus déchirantes balades de Prince, est respectée tandis que "Waterfalls" du trio TLC est presque méconnaissable, dépouillé de son beat à la testostérone façonné en 1995 par Organized Noise. Le "Private Dancer" écrit pour Tina Turner par Mark Knopfler prend une tournure mélancolique et "Smooth Operator", le classique de Sade, est réinventé et magnifié par des subtiles variations. On notera trois compositions du duo Jam & Lewis, qui a jadis travaillé avec



Ralph Tresvant ("Sensitivity" en 1990), Janet Jackson ("Funny How Time Flies (When You're Having Fun)" en 1986) et les Force MD's ("Tender Love" en 1985). Enfin, le plus funky des morceaux est cette étonnante version de "I Wonder If I Take You Home", signé Lisa Lisa & Cult Jam With Full Force au mitan des eighties, qui ouvre ce disque vu par Meshell comme *"une échappatoire à l'orage de trop"*, l'orage étant, en l'occurrence, l'élection de Trump et le désespoir qui en a résulté pour tant d'Américains.

✪✪✪ 1/2

OLIVIER CACHIN

Amen Dunes

"Freedom"

SACRED BONES/ DIFFER-ANT

"DIA", le premier album d'Amen Dunes sorti en 2009, a durablement marqué les esprits de ceux qui l'avaient entendu à l'époque. Disque *malade*, enregistré dans une cabane au milieu de la forêt par un musicien aux portes de la folie, ce disque au croisement de Bon Iver et Syd Barrett est un petit chef-d'œuvre lo-fi qui, s'il était resté sans suite, aurait fait d'Amen Dunes un artiste culte. Heureusement, le destin a voulu que Damon McMahon trouve sa voie dans la musique et Amen Dunes mène depuis une carrière hors norme, faite d'albums à fleur de peau. "Freedom" sort quatre après "Love", son troisième album qui avait été conçu et enregistré avec les musiciens de Godspeed! You Black

Emperor. Un laps de temps plutôt long pour l'artiste qui a mis à la poubelle une première version de l'album après des heures passées en studio. McMahon avait besoin de réinventer Amen Dunes, de le nourrir de ses obsessions électroniques. Sont ainsi entrés dans la danse des musiciens tels que Nick Zinner des Yeah Yeah Yeahs, Gus Seyffert, bassiste de Beck, l'artiste électronique romain Panoram et le producteur Chris Coady (réputé pour son travail avec Beach House). McMahon, qui avait pour habitude de ne s'accompagner sur scène que d'un batteur et de guitares *blanches*, se trouve ainsi doté d'un groove bondissant qui évoque la scène baggy anglaise ("Blue Rose", "Calling Paul The Suffering"). Porté par des textes saisissants (où il multiplie les références bibliques, évoque ses expériences avec la drogue, parle de sa mère mourante...) qui contrastent avec la musique lumineuse ("Believe", "LA"), "Freedom" est un voyage euphorique et passionnant dans la psyché abîmée d'Amen Dunes.

★★★★

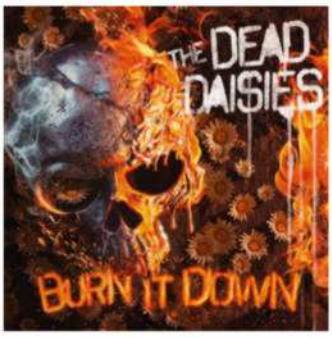
ERIC DELSART

The Dead Daisies

"Burn it down"

SPITFIRE MUSIC/ SPV

La dérive des continents étant ce qu'elle est, ce groupe fondé par David Lowy est le résultat d'une rencontre brutale entre l'Australie et la Californie dans un studio de Los Angeles. Cinq ans plus tard et après avoir usé quelques pointures (Darryl Jones, Dizzy Reed), ainsi que Jon Stevens, l'autre membre fondateur, ce supergroupe au personnel toujours impressionnant (Marco Mendoza de Thin Lizzy, John Corabi de Mötley Crüe en sont désormais membres) vient de passer un cap important avec ce nouvel album qui se démarque des trois précédents par une puissance de frappe qui ne manquera pas d'attirer l'oreille des amateurs de hard rock (et blues) à l'ancienne. Mais, au delà de la production forcément impeccable de Marti Frederiksen, on appréciera des titres intelligemment écrits avec une belle collection de riffs classiques, toujours efficaces quand ils sont bien utilisés. C'est là que se situe toute la différence entre le *bien* et le *mieux*. Quand le groupe fait appel au passé, c'est avec le son de l'époque qu'il sonne vraiment. Pour s'en convaincre, une religieuse écoute de la version de "Bitch", qui figure ici, suffira. C'est presque aussi excitant que la version originale figurant sur le "Sticky Fingers" de la bande à Jagger et



Richards. Les compositions originales sont également au niveau et font autant de bruit qu'un moteur de Chevrolet Corvette. Il serait dommage que le public passe à côté de titres comme "Dead And Gone", "Leave Me Alone", "Judgment Day", "What Goes Around" ou "Resurrected". Solide.

★★★

GEANT VERT

L7
MERCREDI 13 JUIN
LA CIGALE - PARIS
PLACES EN VENTE DÈS MAINTENANT | L7THEBAND.COM
LOC. : POINTS DE VENTE AUTORISÉS | RENS. : RADICAL-PRODUCTION.FR | LIC. 144109
RADICAL

Disques classic rock

Van Morrison & Joey DeFrancesco

"You're Driving Me Crazy"

LEGACY/ SONY MUSIC

Le *shouter* de Belfast chercherait-il à établir une sorte de record, à défier ce satané temps qui file entre les doigts ? Les chroniques de "Roll With The Punches", paru cet automne, étaient à peine publiées qu'arrivait "Versatile", début décembre... qui constituait donc le prédécesseur de ce "You're Driving Me Crazy". Pas précisément un album bouclé à la va-vite puisqu'avec ses 15 généreux morceaux, il aurait été considéré double en d'autres temps. Ce 39ème effort studio (!) de Van Morrison marque l'une de ses plus profondes incursions en territoire jazz, celui des petites formations de rhythm'n'blues du milieu des années

50, telles celles de Ray Charles, salué ici par une version de "Sticks And Stones". Pour ce faire, le forcené Irlandais s'est adjoint les services d'hommes compétents : l'organiste Joey DeFrancesco, sorte de réincarnation de Jimmy Smith et remarquable trompettiste, plus les membres de son quatuor (guitare, saxophone ténor, batterie), experts en swing et caresses de velours. Une moitié de reprises, ballades, rhythn'n'blues, blues, l'autre de compositions qui ne sont pas neuves, mais assez obscures, puisées au fil des quatre dernières décennies et qui s'incrustent parmi les standards sans qu'on n'y voie nulle différence. Seule "The Way Young Lovers Do" remonte aux sixties ("Astral Weeks") et bénéficie d'une orchestration plus légère, de subtils agencements qui confirment la beauté de la charpente. Surtout, on goûtera l'exquise décontraction, la pure expressivité des solistes et le plaisir du maestro, qui se fend d'un scat plein d'allégresse sur "Close Enough For Jazz".

✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Black Stone Cherry

"Family Tree"

MASCOT PROVOGUE

Formé en 2001 à Edmonton (chez les Kentucky Headhunters) par Chris Robertson (chant, guitare), Ben Wells (guitare), Jon Lawhon (basse) et John Fred Young (batterie), Black Stone Cherry est d'abord considéré comme hard rock. Disque après disque, il évolue vers un rock sudiste plus classique, mouvement stylistique souligné par la parution, en 2017, de "Back To Blues" consacré à des emprunts à Howlin' Wolf, Muddy Waters, Freddie King, Albert King. Cette progression ne va pas sans faire grimacer quelques supporters de la première heure, accros à la suramplification et aux riffs véloces ; c'est le prix à payer pour ceux qui refusent de faire du surplace. Qu'on se rassure, le groupe continue de laisser la priorité aux guitares musclées, au son et au volume qui collent au mur. Pour "Family Tree", il est retourné au studio Barrick de Glasgow (Kentucky), à quelques miles de la maison. Le titre général fait référence au fait que le quartette se charge de tout, réalisation, mixage (Chris), pochette (John), etc., sans influence de l'extérieur, si ce n'est la visite amicale de Warren Haynes de Gov't Mule pour "Dancing In The Rain". C'est aussi une histoire de

famille dans la mesure où on y entend un héritage musical, une culture née dans le Sud, revendiquée avec une légitime fierté. Enrichissant sa palette, BSC place des touches d'orgue, de piano, de cuivres, des harmonies chantées. "Bad Habit" met en exergue la complémentarité des guitares comme la solidité du chant. Pour mettre d'emblée tout le monde d'accord, le disque débute de manière spectaculaire par "Burnin' ", rock machiste comme Bad Co ou ZZ Top osaient autrefois en proposer. Jouissif.

✪✪✪

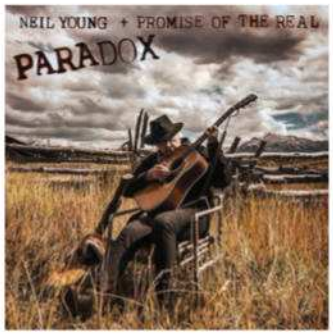
JEAN-WILLIAM THOURY

Neil Young + Promise Of The Real

"Paradox"

REPRISE/ WARNER

Sorti sur Netflix à la fin du mois de mars, "Paradox", le *"western futuriste"* de Daryl Hannah, compagne de Neil Young, s'est attiré des critiques plutôt fraîches. *"Confus"* figurait parmi les adjectifs les plus polis, ce qui ne présage pas forcément de la qualité de la BO du Loner, qui, en la matière, a déjà livré des choses dignes d'intérêt ("Journey Through The past", en 1972, pour un film dont il tenait la caméra), voire assez grandioses ("Dead Man", 1995). Autant de projets pour lesquels il se fendait d'une majeure partie de la musique originale, ce qui n'est guère le cas ici. Neil Young a *composé* quelques vignettes instrumentales a capella, à la guitare électrique ou acoustique,



intitulées "Paradox Passages" et totalement anecdotiques ; il cite ailleurs le thème de "Love And Only Love" (rebaptisé "Hey"), puis refourgue de vieilles chansons : versions live de "Peace Trail", "Pocahontas" (à l'harmonium) et "Cowgirl In The Sand" dans sa partie improvisée, dix minutes de furie live, poignantes comme toujours. Lukas Nelson prend le chant sur "Angel Flying Close To The Ground", fredonne un blues, sifflote "Happy Together" (des Turtles, oui), avant une version au ukulélé de "Tumbleweed", par le maître, pour clore le tout. L'instrumental orageux, avec percussions tribales, "Running To The Silver Eagle", est l'une des rares choses vraiment neuves, avec le country "Diggin' In The Dirt", découpé en plusieurs segments. Tout ça s'écoute, le matériau d'origine est de qualité, et le séquençage assez ingénieux. Pour ce qui est d'une bande *originale*, on repassera. Soyons indulgents (ou naïfs) et gageons que ce parti pris du recyclage, au vu du thème du film, très écolo, relève de la mise en abyme...

✪✪

BERTRAND BOUARD

Johnny Cash

"Forever Words — The Music"

SONY MUSIC

Damné puis sauvé, Johnny Cash (1932-2003) est devenu une icône de l'Amérique. Sa voix grave, réconfortante d'authenticité, sonne comme un exemple de virilité à l'ancienne. En novembre 2016, paraissait "Forever Words — The Unknown Poems", livre qui rappelait de manière opportune une autre facette de son talent, auteur. Dans la foulée, John Carter-Cash confiait seize textes à des artistes proches de son père, parce qu'ils ont vécu la même vie (Willie Nelson, Kris Kristofferson) ; sont de la famille (Rosanne Cash, Carlene Carter) ; ou parce que ce sont des admirateurs. Contrairement à celle de son ami Bob Dylan, l'écriture de Johnny Cash est directe. Il évoque la sphère privée ("To June This Morning", "June's Sundown") ou le monde aux entours avec un soupçon de mysticisme ("Gold On The Ground", "The Walking Wounded"). Que les interprètes viennent d'horizons divers donne des résultats variés. A la grâce d'Allison Krauss ou de Jewel répond la gouaille de John Mellencamp. Dans "Gold Over The Ground", Brad Paisley propose un exemple de pure country avec pedal steel, Telecaster, chœurs à la tierce, etc. Inversement, Elvis Costello opte pour la sophistication urbaine, des arrangements

néoclassiques de cordes ("I'll Still Love You"). Dailey & Vincent servent en bluegrass une ode au Christ ("He Bore It All"). En 1996, Johnny Cash enregistrait une version de "Rusty Cage" de Soundgarden dont le chanteur, Chris Cornell, retourne la politesse en interprétant "You Never Knew My Mind" peu avant sa mort, en mai 2017. Réalisé au studio familial, la Cash Cabin à Hendersonville, "Forever Words" s'avère digne de figurer dans la riche discographie de l'Homme en noir.

✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Monster Magnet

"Mindfucker"

NAPALM

Au-delà de la vérité, un nouvel album de Monster Magnet constitue toujours un événement. Si l'on compare avec Queens Of The Stone Age, il n'est pas interdit de songer que le gang de Dave Wyndorf a raté le coche du succès de peu, mais qu'il n'a en revanche que rarement foiré ses concerts et, avec des albums aussi définitifs que "Dopes To Infinity" ou "Powertrip", encore moins ses disques. Instigateur du rock stoner aux côtés de Kyuss, le groupe hard rock psychédélique originaire de Red Bank, dans le New Jersey, était récemment occupé à réenregistrer, pour mieux les réinventer, "Mastermind" et "Last Patrol", ses deux chapitres précédents. Avec passion, humour et ce sens de la démesure propre au

rock'n'roll, si cruellement absents de 97% de la production contemporaine actuelle, Monster Magnet propose aujourd'hui un nouveau bestiaire lysergique du futur, *heavy,* rapide et sauvage, influencé par le son de Detroit, MC5, The Stooges et Alice Cooper. Agé de 61 ans, le cheveu long et la clope au bec, Wyndorf qui a perdu du poids et gardé le sens de l'argumentation, reste l'un des paroliers les plus politiquement incorrects de la galaxie, affirmant "I'm God" sur l'un des sommets du disque. *"Why you gotta fuck with my head ?"* assène encore de sa voix virile le Space Lord sur la chanson qui donne son titre à cet imparable dixième album, avant de rendre hommage à Robert Calvert et Lemmy de Hawkwind à travers la relecture de "Ejection". En gros, sans jamais faire dans le détail, Monster Magnet ne s'excuse pas de faire du rock, mais continue, avec "Mindfucker", à produire la musique la plus jouissive qui soit.

★★★★

VINCENT HANON

Josh T Pearson

"The Straight Hits !"

MUTE/ PIAS

Le nom de Josh T Pearson était réapparu récemment lors de la réédition de son grand œuvre "The Texas-Jerusalem Crossroads", double album sublime signé avec Lift To Experience en 2001. Depuis, le parcours du gentleman texan a été pour le moins cabossé puisqu'il a vécu tantôt en ermite, tantôt de manière vagabonde, ne publiant qu'un seul album solo, dépouillé, il y a sept ans. Désormais, il semble un nouvel homme : s'il a gardé son Stetson, Josh a rasé son opulente barbe et s'est offert une pause récréative, composant son second effort en seulement trois jours et s'imposant cinq règles d'écriture, le but étant que les chansons soient plus *directes*, plus accrocheuses. Le début de cette livrée confirme cette bonne résolution : la crâneuse (et ironique) "Straight To The Top", la pimpante "Straight At Me" et son orgue baladeur et enfin le country-punk euphorique de "Give It To Me Straight" séduisent dans un registre léger, fédérateur. Puis, le ton se fait plus lyrique et tourmenté, la thématique de la relation amoureuse étant longuement approfondie, de la félicité des débuts à l'inévitable chute, à travers des textes au style riche et référencé. Ce cow-boy au cœur brisé se confesse, seul à la guitare

acoustique ("The Dire Straits Of Love", "Straight Laced Come Undone") ou échafaude des cathédrales sonores à tendance shoegaze, dans une veine proche de Lift To Experience : "Loved Straight To Hell" et surtout le crescendo émotionnel de "Set Me Straight" (nantie de trompettes mélancoliques) pourront émouvoir aux larmes. "The Straight Hits !" est, au final, une belle synthèse dont on espère qu'elle pourra enfin permettre à Josh T Pearson de s'échapper de ce statut d'éternel maudit qui lui colle au chapeau.

★★★★

JONATHAN WITT

Disques français

Trust

"Dans Le Même Sang"

VERYCORDS / WARNER

Près de quarante ans après un deuxième album qui avait assuré sa notoriété ("Répression"), Trust défend un nouvel essai placé sous le signe de la continuité. De la formation originale, le groupe a conservé, au fil de reformations et de disques épisodiques, sa matrice originelle : Bernie Bonvoisin, avec ses talents intacts de harangueur et son goût pour les textes offensifs, et Norbert Krief avec sa guitare heavy rock et ses riffs incisifs. Tout au long de ces treize nouveaux morceaux, on retrouve la même volonté d'en découdre et la même passion d'un rock de combat qui règle ses comptes avec la société et épingle ses travers avec une violence intacte. Mais, en quelques décennies, le contexte a changé

et le groupe n'a plus le monopole du radicalisme : après la flambée du rock alternatif, du rap incendiaire façon NTM, puis de la fusion rock inspirée par Rage Against The Machine, la virulence textuelle et sonore s'est banalisée et l'on s'est habitué aux provocations les plus incisives. Alors, même si les textes témoignent d'une certaine surenchère ("Fils De Pute, Tête De Liste", "Le Gouvernement Comme Il Respire", "F-Haine"), même si l'optique générale est celle d'un mur de son offensif, l'impact événementiel est moindre, d'autant que les morceaux les plus teigneux, tels que "Ni Dieu Ni Maître", "Démocrassie" ou "Christique", ne parviennent pas à retrouver la flamme évidente d'un hymne comme "Antisocial". Et c'est une chanson totalement décalée par rapport aux autres qui créée la surprise : "J'M'En Fous Pas Mal", reprise d'une rengaine d'Edith Piaf, aux antipodes du bruit et de la fureur ambiants.

✪✪✪

H.M.

En Attendant Ana

"Lost & Found"

MONTAGNE SACREE/ BUDDY RECORDS

Qui est cette mystérieuse Ana que l'on attend tel Godot ? La serveuse bravache d'un bar, ouvert toute la nuit, du quartier de Schaerbeek à Bruxelles. Son audace — il lui faut sans cesse rembarrer les clients éméchés — a impressionné cette troupe composée de deux filles et trois garçons, qui l'ont dès lors élue porte-bonheur. Inspiré par la ligne claire C86, indie pop nerveuse et refrains cajoleurs, En Attendant Ana avait déjà livré un intéressant EP ("Songs From The Cave"), au son franchement crapoteux. Pour y remédier sans pour autant perdre en authenticité, la bande a cette fois fait appel à Nicolas Pommée et Guillaume Siracusa, ainsi qu'à Dominique Blanc-Francard, ingénieur émérite du château d'Hérouville, lequel s'était déjà occupé de l'excellent opus de Requin Chagrin (dans un style cousin). Au programme, dix titres où l'on retrouvera d'enivrantes fragrances : le Velvet Underground évidemment, mais aussi les Pastels, Electrelane et les Vaselines. Car ces jeunes gens savent trousser d'entêtants refrains sous une couche compacte d'électricité, guitares saccadées et rythmique qui pulse, enluminés par la voix acidulée de Margaux ainsi que la surprenante

trompette de Camille, qui amène une indéfinissable touche de nostalgie à l'ensemble. On goûtera donc ces quelques joyaux : "Night", "Ré", l'ensorcelant "Tinkle Twinkle" mais aussi "This Could Be", chanson de rupture nimbée d'un orgue, qui évoque une audacieuse rencontre entre Modern Lovers et Kinks. Il y a, enfin, ce tube en devenir à l'imparable mélodie, "The Violence Inside", qui confirme que ces Parisiens pourraient rapidement représenter l'une des plus belles promesses de la pop électrique hexagonale.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Françoise Hardy

"Personne D'Autre"

PARLOPHONE/ WARNER

Difficile de critiquer un nouvel album de Françoise Hardy. Parce qu'on l'a tellement aimée, qu'on a cru la perdre, et perdre avec elle un peu de notre passé. Alors, on est tellement contents d'entendre à nouveau notre *idole* qu'on aime déjà ce disque. Même s'il n'est pas parfait... Pourtant, tout est là, comme autrefois, comme toujours. Avant tout, la voix, sublime et incomparable, sur laquelle le temps ne semble avoir aucune prise. Et les mélodies qui tuent, une spécialité de la chanteuse. Tout comme ses textes, ciselés, impeccables. Jusque là, tout va bien. Restent les arrangements... Françoise Hardy n'a jamais cru en ses compétences de musicienne — à tort, puisque tout ce qu'elle a écrit

elle-même était fabuleux. Elle s'en est donc toujours remise à ses amis, anciens ou nouveaux, à qui elle confie la composition et la réalisation de ses albums. Parfois, c'est la classe, quand les amis s'appellent Tuca, Gainsbourg, Burger ou Albarn. Parfois, c'est la tasse, quand la grosse variété française reprend le dessus. Ici, on flotte entre les deux. Le morceau-titre, par exemple, ressemble à un classique des années soixante, avec une superbe contrebasse jouée dans les aigus par le grand Renaud Garcia-Fons. "Un Seul Geste" ou la reprise de "Seras-Tu Là ?" (Michel Berger) sont tout aussi magnifiques... jusqu'à l'irruption de la batterie. C'est le petit bémol de ce disque : ses aspirations pop-rock, comme on dit chez RTL2, cette musique dont ne veulent plus que les *has-been* désireux de *faire rock*... Mais, dès qu'elle revient à une production sobre et délicate, nous sommes à nouveau transportés, au paradis, comme à l'époque de "Soleil".

✪✪✪

STAN CUESTA

Volage

"Sittin' Sideways"

HOWLIN' BANANA/ MODULOR

Quelques années après l'émergence d'une génération spontanée de groupes français versés dans le garage à la sauce *do it yourself* et très influencés par la scène de San Francisco (de Kaviar Special à Dusty Mush), il est intéressant de constater à quel point chacun s'est construit au fil des albums sa propre personnalité. La discographie de Volage, riche en EP et singles, démontre l'intérêt grandissant du groupe pour les arrangements léchés et des idéaux plus pop que punk. "Sittin' Sideways", son deuxième album, débute pourtant sur un morceau en trompe-l'œil, un titre garage porté par un riff de guitare sorti tout droit du répertoire de Ty Segall ("Permanent Feeling"). De quoi craindre que Volage ne s'enferme dans la bande de suiveurs qui appliquent *ad nauseam* la formule gagnante du blondinet de la Bay Area ? Absolument pas. Très vite, l'album démontre que le groupe a d'autres ambitions, d'autres envies. A l'image du morceau-titre, "Sittin' Sideways", davantage guidé par le piano que par les guitares, le son de Volage est celui d'un groupe aux idées en mouvement perpétuel. Forcément, il y a un peu de déchet. "Spleen", où Nathan Roche du Villejuif Underground vient poser son timbre

grave, est un brin caricatural, et les ballades ne sont pas toujours convaincantes ("Handkerchief Waver"). Le groupe est à son meilleur quand il vagabonde (on pense à "Whispers", qui débute dans des torrents de fuzz et prend des détours inattendus, ou ce "Fever" qui déraille à mi-chemin pour s'achever dans des vocalises façon "The Great Gig In The Sky") ou quand il laisse libre court à ses élans romantiques ("Never Heal", aux violons magnifiques).

✪✪✪

ERIC DELSART

Shaggy Dogs

"All Inclusive"

FIRST OFFENCE/ SOCADISC

Et si le pub rock proliférait, clandestin, dans une fissure du rock'n'roll en ruine, comme une herbe honteuse ? Et si, au-delà du coup de blues d'un samedi soir provincial, il cherchait aussi son éternité, tant bien que mal ? Un album après l'autre, c'est leur septième, les Shaggy Dogs enrichissent le genre, le déploient dans une inflation inédite en cultivant deux de ses levures cardinales : la fête et la tension. Ils finissent par lui donner, oui, un maintien aristocratique. Partis à quatre il y a fort longtemps, aguerris par chaque tour de gomme, déjà fabuleux dans toutes les caves du monde libre, ils reviennent à cinq avec Ben, un joueur de claviers. Auparavant, le piano était ajouté. Cette fois, Red, Jacker, Toma

et Guillermo en ont négocié la place avec le nouveau venu, dès la composition, calculé l'équilibre avec la guitare, aéré les titres et décontracté la crampe du pub avec un peu de rythme latin ("El Dia De Los Muertos"), *louisianoïde* ("Swingin' High And Low"), jump ("Watch Out"), quelques intros glamour ("New York"), tout ça s'enchaînant avec une puissance et une fluidité merveilleuses. Dans ces dispositions légèrement moins *shaggy*, on pourrait croire que c'est le début de la fin pour les Chiens. Mais non, ils n'ont jamais été aussi bons, le chant et les double-stops, aussi juteux. Ils balancent tout dans le même élan, la mélodie, le muscle, le punch, la joie, le désespoir. *All inclusive*, donc. Quand ils décident d'écrire la ballade qui rend fou, ils pondent une beauté comme "Tired Of It All". Avec de tels antécédents, ils devraient être les phénix des hôtes de ces bois, mais quand on prêche dans le désert...

★★★★

CHRISTIAN CASONI

Pogo Car Crash Control

"Déprime Hostile"

PANENKA

Après un EP entre rage et peur du conformisme, Pogo Car Crash Control revient avec ce premier long-format reprenant les mêmes bases, les mêmes thèmes sans pour autant tomber dans la redite. *P3C* (son surnom) évolue et passe au niveau supérieur. Dès "Déprime Hostile", premier morceau éponyme, le ton est donné : une rythmique lourde, un riff estampillé Slayer, voix gueularde et son à faire passer un Airbus en plein décollage pour une voiture électrique. C'est clairement ce qu'on attendait du quintette seine-et-marnais. Mais voilà, il aurait été trop facile de se contenter de faire du bruit. Pogo Car Crash Control réussit, tout en gardant son ADN punk hardcore, à faire un beau dépassement de fonction. Chaque morceau possède ce petit truc en plus qui surprend et permet à l'album de ne pas tomber dans la redondance : "Comment Lui En Vouloir" avec son riff rappelant "The Passenger" et son gros break heavy metal sorti de nulle part, "En Boucle" et sa guitare très pop à la Deportivo ou encore ce rythme de valse qui surgit en plein milieu de "Hypothèse Mort" rendent le tout excitant. A noter également, "Insomnie", ballade tout en délicatesse, la Biafine au milieu de

cet incendie, qui montre un groupe déjà très sûr de lui. C'est peut être, au final, la chanson la plus punk de l'album. Côté texte, "Déprime Hostile" est en fait une étude sociologique, mais livrée sur une musique brutale. P3C se promène entre le refus d'assumer ses erreurs, les rabaissements constants, l'ennui, la remise en question. Le tout avec des refrains qui donnent envie d'hurler et d'extérioriser toute cette frustration accumulée. Une sorte de psychanalyse libératrice de 35 minutes.

★★★★

SACHA ROSENBERG

Réédition du mois

Love
"FOREVER CHANGES — SUPER DELUXE EDITION"

Rhino/ Warner Music

Photo DR

Star de Los Angeles, Love, vers 1967, n'avait que les Byrds pour rivaux. Buffalo Springfield était loin derrière, les Beach Boys étaient considérés comme ringards, et les Doors étaient au début de tout rafler. Love n'était pas comme les autres, c'est-à-dire calibré. Qui, à l'époque, pouvait mettre sur un même disque une beauté à la délicatesse inouïe comme "Orange Skies" et une furie garage comme "7 And 7 Is", sans doute l'un des morceaux les plus violents jamais enregistrés en Californie à cette époque ? "Da Capo", succédant à "Love", aurait pu être parfait, mais le groupe a succombé à une erreur fatale typique de ces années-là : sa face B ne contenait qu'une interminable *jam*, cette abomination des sixties et le disque, sauf en Angleterre où le groupe sera le sujet d'un culte inébranlable à travers les âges (de Robert Plant aux Pale Fountains, on ne compte plus les fanatiques, particulièrement dans le nord), ne permettra pas au groupe d'atteindre un statut au niveau des Byrds. C'est alors que le grand Jac Holzman, patron d'Elektra qui n'a jamais cessé de vanter le génie d'Arthur Lee, propose au chanteur de concevoir un album aux sonorités résolument acoustiques, évitant les sentiers balisés du rock, ou, pire, du rock psychédélique. Holzman s'attendait à un refus immédiat, mais à sa grande surprise, Lee accepta sur le champ. A ce moment-là, l'ambiance n'était pas au beau fixe parmi les membres de Love, et Holzman souhaitait faire produire ce nouvel album par Neil Young, qui commença par accepter avant de refuser au motif qu'il voulait désormais se concentrer sur sa carrière solo. Ce fut donc le génial Bruce Botnick qui s'attabla à la tâche, commençant les séances avec des musiciens de studio principalement venus du Wrecking Crew, estimant que les musiciens de Love s'entendaient trop mal pour atteindre un niveau satisfaisant. Une bonne idée dans la mesure où elle irrita tellement tout le monde que les musiciens de location furent renvoyés à leurs pénates (à l'exception d'un ou deux titres, où l'on peut entendre Hal Blaine à la batterie), et que Love se serra les coudes pour enregistrer "Forever Changes" avec ses propres moyens. Et voici comment débuta l'aventure débouchant finalement sur l'un des plus grands albums de l'histoire du rock, l'un de ces *slow burners* qui ne marchent pas à leur sortie, mais qui gagnent finalement, au cours des décennies, un statut de chef-d'œuvre inégalé.
A la manière, donc, de "The Velvet Underground & Nico", de "The Madcap Laughs", de "Fun House" ou de "Oar". Et comme de ces albums, on peut dire que "Forever Changes" ne ressemblait à rien de connu. *"La variété est ma force"*, affirmait Arthur Lee, qui aimait toutes

on se relève pas. Pour le reste, rien à dire, sinon qu'Arthur Lee était un sacré compositeur doublé d'un parolier extraordinaire *("Sitting on a hillside, watching all the people die"*, annonce-t-il sur "The Red Telephone", même Robert Smith n'y a pas pensé). Tout ici n'est que flottement, féerie. De la magnificence de "Andmoreagain" à "Live And Let Live" en passant par "The Daily Planet", probablement le plus beau pastiche des Who de 1966-67 jamais conçu, ou l'autre grand titre de MacLean, "Old Man". Et "Maybe The People Would Be The Times Or Between Clark And Hilldale" (entre Clark et Hilldale était la portion du Strip où se tenait le Whisky A Go Go) qui sonne comme du Bacharach secoué.

Pop ? rock ? folk ? easy listening ?

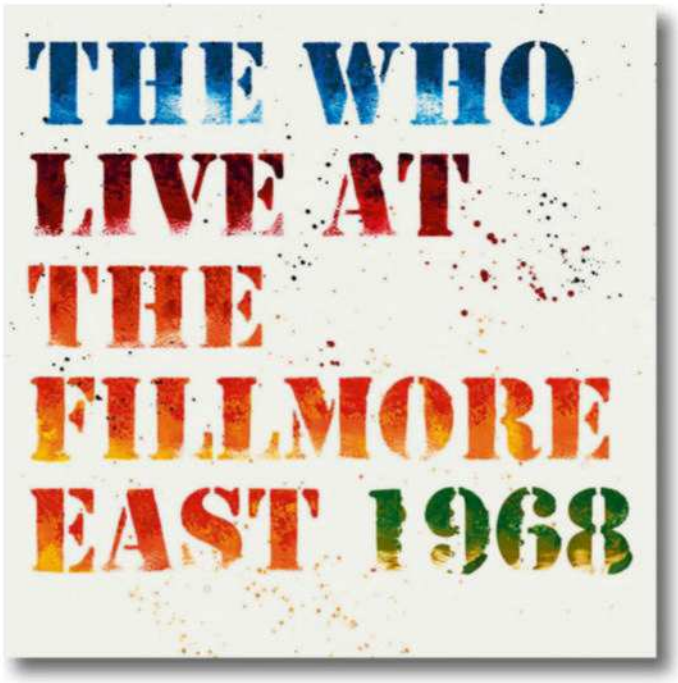
sortes de musiques. Il avait à ses côtés des musiciens compétents, mais aucun virtuose, et un songwriter moins prolixe que lui, mais immensément doué en la personne de Bryan MacLean (demi-frère de Maria McKee, bon sang ne saurait etc.). C'est lui qui ouvre le bal avec l'extraordinaire, on pèse le mot, "Alone Again Or", hommage à sa mère aimant danser le flamenco. Guitare flamenca, donc, et trompettes mariachis au programme et, déjà, ce qui caractérisera l'enchantement permanent de cet album hors-norme : des arrangements de cordes époustouflants signés David Angel. Du début à la fin, ces cordes de rêve immergent "Forever Changes" dans un halo lumineux dont

Il n'y a rien à jeter sur ce disque proprement indescriptible, un cauchemar de journaliste : pop ? rock ? folk ? easy listening ? baroque ? Pas vraiment, "Forever Changes" est encore ailleurs... Cette édition n'est pas grand-chose d'autre qu'une version ultra luxueuse de la réédition de 2001 : l'album en stéréo, en mono (pour la première fois en CD), un CD de mixes alternatifs, l'album en DVD, en vinyle, ainsi qu'un CD de raretés (versions singles) et d'instrumentaux. Ceux qui possèdent la réédition de 2001 peuvent la garder, les autres doivent sauter sur ce coffret : ils l'écouteront toute leur vie.

NICOLAS UNGEMUTH

Parés pour le revival 90 ?

PAR NICOLAS UNGEMUTH



The Who

"LIVE AT THE FILLMORE EAST 1968"

Universal

On ne va pas tourner autour du pot : malgré sa pochette d'une laideur désespérante, ce live inédit est d'une importance historique (pour la musique, on verra plus loin) exceptionnelle : il s'agit en effet de l'un des rares témoignages bien enregistrés du groupe en concert avant que son répertoire ne soit pollué par les machins ventrus de "Tommy", "Who's Next", etc. Keith Lambert avait gardé ces bandes pendant des lustres, et tout cela ressort avec un son de malade. Ce qui est à souligner, pour les puristes, c'est que le groupe était encore en pleine promotion de "The Who Sell Out", pour beaucoup, le dernier grand album des gonzes de Sheperd's Bush. Mais c'est encore plus compliqué que cela : ce live cristallise le moment où tout bascule dans le rock des sixties... En quelques mois, tout a changé. Les Who, un ou deux ans auparavant, écrivaient sous la dictée de Townshend des miniatures d'une rare délicatesse comme "Tattoo", "Happy Jack", "I'm A Boy" ou encore "Substitute" ou "Pictures Of Lily". En ce mois d'avril 1968, évidemment, tout cela était caduque. Nous assistons donc, en direct, au moment où tout mue : retour au rock'n'roll censé être l'ennemi des mods pour lesquels ils avaient été sciemment fabriqués par leurs managers Lambert et Meaden ("Summertime Blues", "C'mon Everybody", "Shakin'All Over"), avec grosse saturation et le tout boosté sur 11, mais aussi, leurs petites merveilles passées, jouées avec splendeur : "I Can't Explain", "Tattoo", "A Quick One (While He's Away)", "I'm A Boy", "Boris The Spider", "Relax"... Daltrey navigue entre sa voix fragile et la fibre macho qui fera son succès lors des années à venir. Tout le monde joue à la perfection dans cet équilibre fragile que suppose un groupe très puissant avec une seule guitare. Moonie est en feu, Entwistle hyper inspiré et Pete, dans l'aquarelle. Un coup de pinceau ici, un autre là, laissant ses deux confrères musiciens poser l'assise rythmique presque en solistes. Townshend hésite entre arpèges délicats et *power chords* gras. "I Can See For Miles" et "Pinball Wizard" ne sont pas encore au programme (il est toujours fascinant d'observer les performances de songwriters de légende alors que leurs grands tubes n'avaient pas encore été imaginés : comme voir McCartney en 65 et se dire qu'il avait "Penny Lane" quelque part en lui mais que cela n'avait pas encore germé), et les Who, au moment précis où ils ont le cul entre deux chaises, cherchent leur voie, alors que le trip mod et le psychédélisme sont déjà *has been*. Ils la trouveront bientôt, quand les SG et les Marshall supplanteront les Rickenbacker et les Vox et que les Monkey Boots et les Dr Marten's remplaceront les *loafers*, et les combinaisons les costumes trois boutons. A peu près au moment où nous lâchons l'affaire, qui coïncide avec la fin de ce concert inédit : une version de 33 minutes de "My Generation" ; tout ce qu'il ne fallait pas faire... L'avenir s'annonçait franchement pourri.

The Gun Club

"IN MY ROOM"

Bang (Import Gibert Joseph)

Il y a 22 ans disparaissait Jeffrey Lee Pierce. Il avait 37 ans mais son corps en avait 200. Sa discographie est tellement brève que fatalement, les moindres raretés remuent les fans. Et voici que, au hasard d'un rayon chez Gibert, on tombe sur cette compilation dont le contenu aurait, parait-il, déjà été proposé en bonus sur une réédition de "Pastoral, Hide & Seek". Quatorze titres au son excellent, enregistrés entre 1991 et 1993. Au menu, des reprises étonnantes de "Land Of 1000 Dances" et de "I Can't Explain", une autre de Willie Nelson ("Not Supposed To Be That Way"), des choses superbes ("Be My Kid Blues", "LA Is Always Real") et des paroles assez poignantes quand on connaît la suite... Sur "In My Room", Jeffrey annonce la couleur de manière incroyablement prohétique : *"I don't wanna know about the age of information, I don't wanna know about your video vacation, I don't wanna hear about humanitarian chic, I don't wanna mess around with your environmental clique, I can't take this new world anymore..."* On l'a compris, il ne s'agît pas d'un assemblage hâtif de fonds de tiroirs médiocres. Indispensable pour les fans.

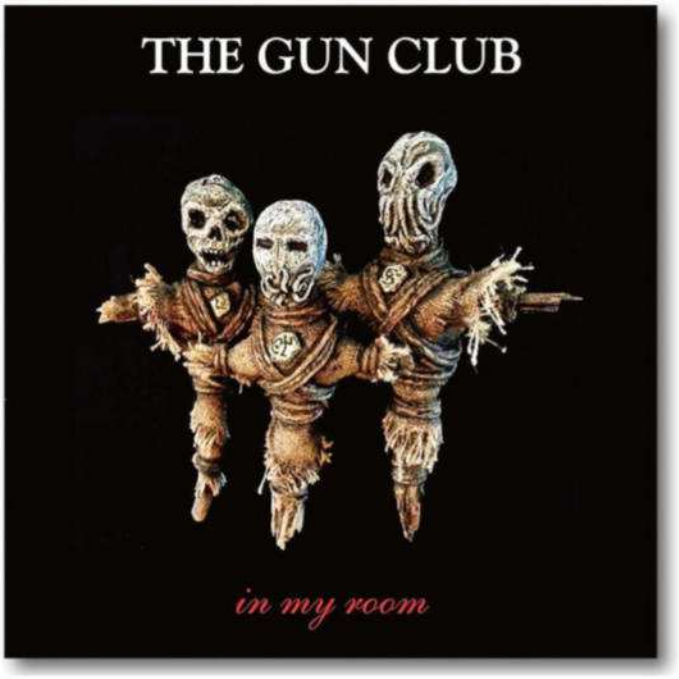
Fatboy Slim

"YOU'VE COME A LONG WAY, BABY"

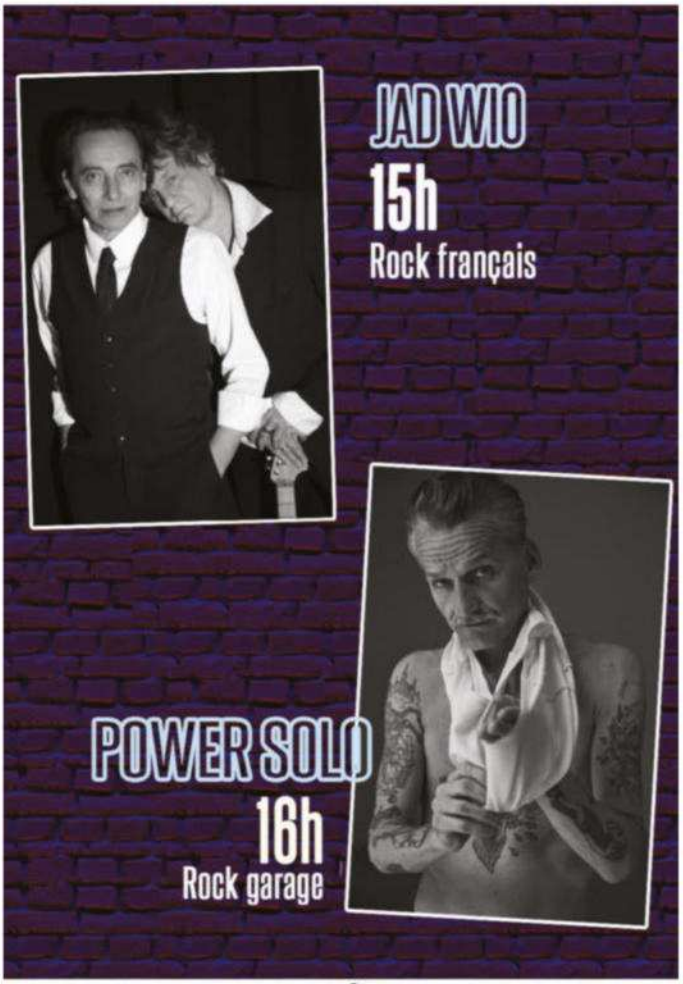
BMG

Vingt ans plus tard que reste-t-il du, *heu*, big beat ? Version pop et légèrement psychédélique de l'electro, avec les Chemical Brothers et Fatboy Slim pour hérauts, le big beat était comme une déclinaison électronique réjouissante de la britpop : il y avait de l'énergie, des chansons, et un vague parfum rétro. Question pop, Norman

Cook en connaissait un rayon, pour être passé par les Housemartins, mais on ne lui connaissait pas auparavant ces qualités de sorcier du son : dès le début de "Right Here, Right Now", c'est une orgie qui enchaîne sur l'imparable "The Rockafeller Skank", et ce morceau culte fut le moment phare de bien des fêtes ; une sorte d'hymne de la seconde partie des années 90. L'album n'a rien perdu de son charme et pourrait d'ailleurs bien prendre assez vite une agréable patine. Parés pour le revival 90 ?



Gibert Joseph vous propose une sélection de vinyles en éditions limitées et des showcases exceptionnels au **34, bd Saint-Michel 75006 PARIS**



GIBERT JOSEPH

Paris Saint-Michel - Paris Barbès - Saint-Germain - Lyon - Versailles - Aubergenville - Chalon-sur-Saône - Toulouse - Vaulx-en-Velin - Montpellier

Pet Shop Boys

"PLEASE", "ACTUALLY", "INTROSPECTIVE"

Parlophone/ Warner

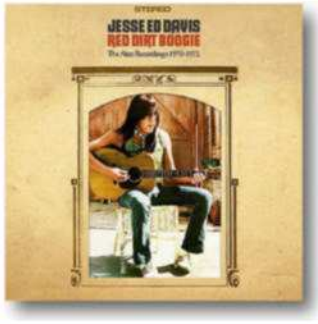
Les fans des Pet Shop Boys peuvent bien raconter ce qu'ils veulent (quels compositeurs ! quels paroliers !), rien n'y fait : alors que ressortent leurs trois premiers albums parus respectivement en 1986, 1987 et 1988 (probablement la pire période pour la pop, pour le rock, tout allait mieux), toujours dans des rééditions conçues comme des fantasmes pour leurs fans, le verdict tombe, une fois de plus, comme un couperet vraiment toxique : ce truc, aussi bien conçu soit-il (ce sont les années des tubes internationaux comme le fameux "West End Girls"), est tellement lisse, tellement propre, sans la moindre aspérité et sans âme, qu'on a l'impression que la musique s'évapore littéralement au moment même où elle sort des enceintes, en supposant que certains utilisent encore des enceintes.

Jesse Ed Davis

"RED DIRT BOOGIE — THE ATCO RECORDINGS 1970-1972"

Rhino/ Real Gone (Import Gibert Joseph)

Les amateurs de classic rock plein de guitares peuvent se ruer sur cette anthologie réunissant les enregistrements du grand guitariste d'origine indienne pour Atco au tout début des seventies. Davis, à l'origine connu pour son travail avec Taj Mahal, comptait plus d'un fan, et la liste des musiciens participant à ces séances parle d'elle-même : Eric Clapton, Dr John, Merry Clayton, Clydie King, Gloria Jones, Jim Keltner, Donald *Duck* Dunn, Gram Parsons, Leon Russell, etc. Le tout au service d'un joyeux rock à l'américaine, sans grande originalité mais beaucoup de bonnes intentions.



Nina Simone

"THE COLPIX SINGLES"

Stateside

Nina Simone a ses fans — une femme noire qui souffre, boit beaucoup, défend le féminisme et les droits civiques — mais certains se permettent d'estimer que dans nombreux de ses enregistrements, madame avait tendance à en faire un peu trop. D'où

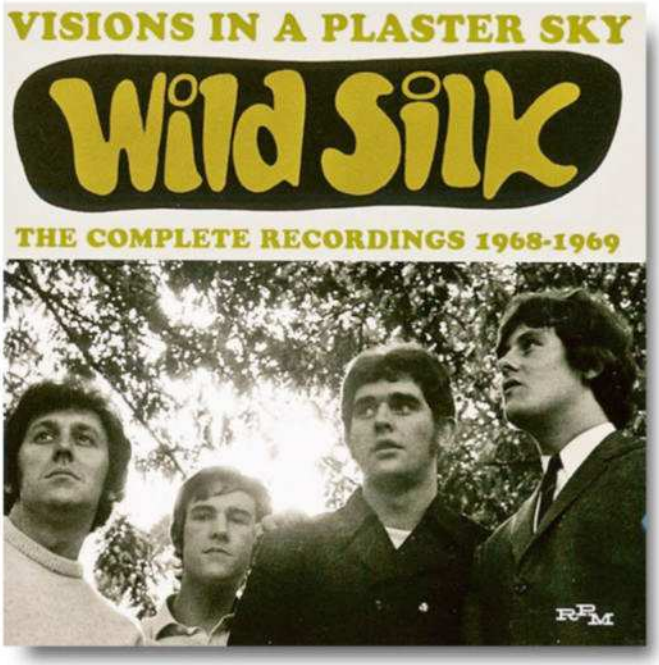
l'intérêt des singles Colpix, gravés entre 1954 et 1964, réunis ici sur deux CD. La chanteuse y est plus fine, plus subtile, plus naturelle. Ce n'est ni du jazz, ni de la soul, mais quelque chose entre les deux, et c'est souvent merveilleux.

Wild Silk

"VISIONS IN A PLASTER SKY — THE COMPLETE RECORDINGS 1968-1969"

RPM (Import Gibert Joseph)

Une curiosité comme on en voit peu : des Anglais qui copient le rock américain de la côte Ouest. Les gars de Wild Silk, produits par Shel Talmy étaient de toute évidence fascinés par ce qui se fabriquait de l'autre côté de l'Atlantique. Assez baroques et



acoustiques, ces gens piochaient carrément dans le répertoire de Sagittarius, Harper's Bizarre et Randy Newman, avec des chœurs dignes des Hollies. Soyeux, en effet.

The Nightcrawlers

"THE BIOPHONIC BOOMBOX RECORDINGS"

Arc

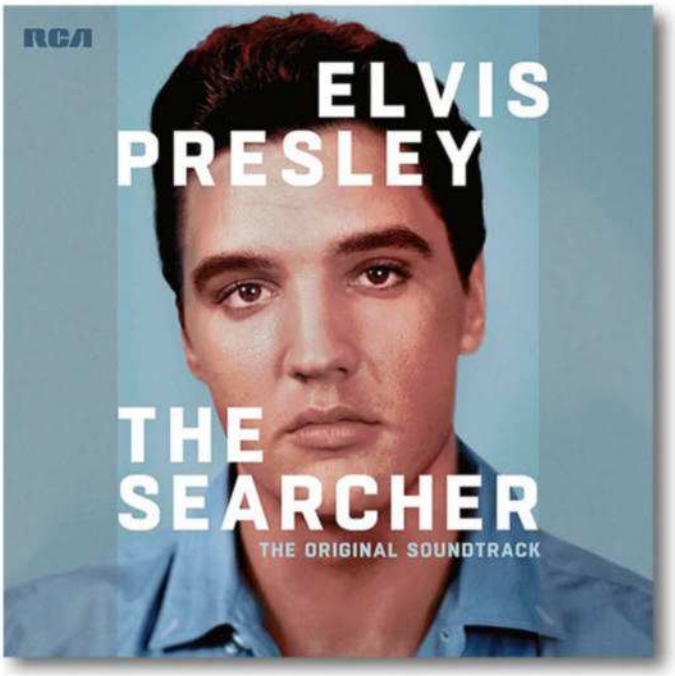
A Philadelphie, on mange aussi de la saucisse et de la choucroute ! Pour preuve, ces Nightcrawlers, un trio de fous furieux américains obsédés par la musique électronique allemande des seventies, qui ont enregistré, généralement sur cassette, des choses très curieuses dans les années 80 dont le *meilleur* ressort aujourd'hui via un très beau double CD. A côté, Throbbing Gristle sonne comme les Poppys.

Elvis Presley

"THE SEARCHER - THE ORIGINAL SOUNDTRACK"

RCA/ Legacy/ Sony Music

On aimerait bien expliquer le concept de ce coffret de trois CD, mais on n'est pas sûr de l'avoir bien compris. Manifestement, il s'agit de la bande-son d'un documentaire ("The Searcher") que nous n'avons pas vu. Deux CD compilent des morceaux classiques ou méconnus, des versions alternatives, un troisième aligne des artistes qui l'auraient influencé (parmi lesquels on est surpris de trouver Tom Petty). Bref, c'est un peu le bordel... ❐



eagle vision
LES LÉGENDES DU ROCK EN LIVE

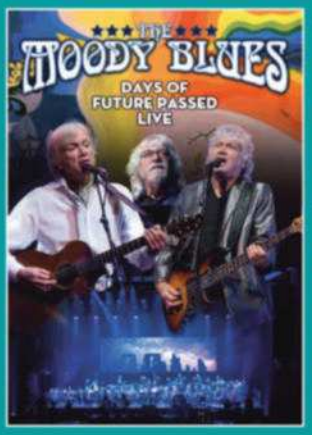
IGGY POP & JOSH HOMME
American Valhalla

La collaboration fascinante entre **2 légendes du rock !** L'enregistrement dans un **studio isolé** du désert de Californie avec **Dean Fertita** et **Matt Helders**, et une **tournée** mondiale mémorable…

Avec des extraits de : *Lust For Life, Nightclubbing, Break Into Your Heart, China Girl, Gardenia…*

Déjà disponible en DVD & vidéo digitale.

ouï FM
rock&folk



THE MOODY BLUES
Days Of Future Passed Live

Pierre angulaire du rock progressif, les **Moody Blues** rejouent l'intégralité de l'album concept ***"Days of Future Passed"*** avec un orchestre symphonique.

Inclus : *Nights In White Satin, Tuesday Afternoon (Forever Afternoon), I'm Just A Singer…*

Déjà disponible en Blu-ray, DVD, double CD et digital (audio et vidéo).

JOHN MELLENCAMP
Plain Spoken From The Chicago Theater

Filmé au **Chicago Theatre** en 2016 non loin de son Indiana natal, ce concert nous offre le meilleur de **John Mellencamp**, avec **Carlene Carter** en special guest.

Inclus : *Small Town, Minutes to Memories, Pop Singer, Longest Days…*

Disponible dès le 11 mai en versions CD+Blu-ray et CD+DVD

DVD VIDEO · Blu-ray Disc · COMPACT DISC DIGITAL AUDIO · eagle rock entertainment · UNIVERSAL MUSIC GROUP

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Disque de chevet pour les freaks

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

Led Zeppelin
"How The West Was Won"
Atlantic/ Swan Song

Après avoir bichonné les rééditions des albums studio de Led Zeppelin, Jimmy Page poursuit son entreprise de remasterisation avec "How The West Was Won", album live qui présente le groupe à son zénith artistique durant sa tournée américaine de l'été 1972 (qui succédait à son quatrième album). Sorti à l'origine en 2003, il réparaît alors une aberration : aucun album live décent du groupe n'était alors disponible officiellement. Les fans se nourrissaient de bootlegs, les plus célèbres tels que "Burn Like A Candle" étant issus de cette même tournée. Pour combler ce manque, Page avait alors compilé les meilleures prestations des 25 et 27 juin pour assembler le concert idéal. Le résultat est fascinant de maîtrise. Les tubes sont là ("Stairway To Heaven", "Immigrant Song") et certaines versions tournent à l'invraisemblable. Devenu chair à medley, "Dazed & Confused" s'étire sur 25 minutes, "Whola Lotta Love" sur 21, tandis que John Bonham fait ses gammes sur les 19 minutes de "Moby Dick". Paru à l'origine en triple CD, l'album voit le jour en vinyle sous forme d'un superbe coffret quadruple (ce qui permet de facilement passer outre la face F que "Moby Dick" occupe).

Morgen
"Morgen"
Replica

Attention, disque culte. Fondé par Steven Morgen en 1968, Morgen a publié son unique album l'année suivante. Mélange de rock psychédélique louche et de hard rock naissant, le son de Morgen est l'incarnation même du *heavy psych* avec sa batterie martelée et ses guitares acides qui serpentent. De sa pochette fameuse qui reprend le célèbre cri d'Edward Munch au tubesque "Welcolme To The Void", c'est un disque de chevet pour les freaks en tous genre depuis près de 50 ans, et sans doute pour les 50 prochains.

Stephen Malkmus
"Stephen Malkmus"
Domino

Inédit en vinyle depuis sa sortie originale en 2001, le premier album solo de Stephen Malkmus voyait, à l'époque, l'ancien leader de Pavement retrouver de sa verve après la grisaille de "Terror Twilight" (ultime album de Pavement dont il avait déjà signé tous les morceaux). Album léger, empli de mélodies douces ("Jenny And The Ess-Dog", "Pink India") et de pochades excentriques ("Phantasies"), il ouvrait un nouveau chapitre passionnant dans la carrière du chanteur.

Serge Gainsbourg & Jean-Claude Vannier
"Les Chemins De Katmandou"
Finders Keepers

Pour sa centième publication, l'excellent label de rééditions Finders Keepers a frappé fort avec un disque longtemps considéré comme perdu. On croyait que les bandes de "Les Chemins De Katmandou", bande originale du film du même nom sorti en 1969 (un navet d'exploitation hippie avec Jane Birkin au générique), avaient été perdues dans un incendie. Récemment retrouvée dans une valise par un proche de Jean-Claude Vannier, cette première collaboration entre Gainsbourg et celui qui allait offrir à "Histoire De Melody Nelson" ses arrangements singuliers. On retrouve déjà ici ces violons arabisants, ornés de sitar et de tablas pour coller au thème du film.

The Deviants
"Disposable"
Tiger Bay

Deuxième album des Deviants de Mick Farren — figure tutélaire de la contre-culture et de l'underground londonien des années 60 — "Disposable" fête ses 50 ans cette année et revoit — enfin ! — le jour en vinyle grâce au jeune label Tiger Bay. Moins coté que son prédécesseur "Ptooff!", c'est un album foutraque où se mêlent instrumentaux louches ("Normality Jam") et reprises déglinguées ("Surfin' Bird" sous le nom "Pappa-Oo-Mao-Mao"), mais dans lequel on retrouve le tube psychédélique "You've Got To Hold On".

La Revanche Des Mortes Vivantes
Specific Bis

Après "Le Lac Des Morts Vivants", Specific Bis continue de publier les bandes originales de grands nanars d'horreur à la française des années 70 et 80. L'obscur "La Revanche Des Mortes Vivantes" a ainsi droit à sa galette rouge sang. Nanar incommensurable mettant en scène d'improbables zombies en robe de nuit dans la campagne sarthoise, ce film possède une BO (composée par un certain Christian Bonneau) étonnante, emplie de synthétiseurs à la Carpenter et d'ambiances sombres qui lorgnent vers le kitsch.

The Devil's Anvil
"Hard Rock From The Middle East"
Music On Vinyl

Formé à New York au milieu des années 60, The Devil's Anvil est un des premiers groupes à avoir tenté la fusion entre rock et musique orientale. Né de la rencontre entre un groupe de musiciens du Moyen-Orient et de l'Américain Felix Pappalardi (producteur de Cream et plus tard membre de Mountain, ici à la basse), The Devil's Anvil jouait essentiellement des morceaux traditionnels turcs, grecs et arabes auxquels il donnait une couleur hard rock. Il en résulte plusieurs titres psychédéliques étonnants (tel ce "Basaha" gorgé de fuzz ou ce "Misirlou" très éloigné de Dick Dale) pour un disque singulier.

Nouveautés

Duck Duck Grey Duck
"Traffic Jam"
Casbah/ A Tree In A Field

Pour leur deuxième album, les Suisses de Duck Duck Grey Duck ont fait dans le concept : leur album est double, et chaque face vinyle possède une thématique forte. C'est ainsi à quatre mini-albums auxquels on a affaire : "Acid & Sweat", "Back Beat", "Pop & Fast" et "French Collision". Des mondes variés à explorer mais homogènes sur un sujet : la qualité. A la fois funk, glam et rock'n'roll, ce projet fou réussit son pari sur toute la ligne.

The Green Flamingos
"The Southern Oracle"
Ave The Sound/ Le Pop Club

On reste en suisse avec les *flamants verts* de Genève, déjà repérés en 2015 avec un excellent premier EP. Le line-up a changé mais les intentions restent les mêmes : offrir un mélange détonnant de soul et pop cosmique. Portés par une basse tourbillonnante et des claviers rétrofuturistes, les Green Flamingos séduisent avec leurs morceaux hybrides ("Beware", "Detonate").

The Vogs
"A Change Is Coming"
Q Sounds/ Specific

Groupe soul venu de Montreuil, les Vogs sont un assemblage de musiciens du label Q Sounds, composé notamment de la section rythmique des Adelians et de la chanteuse maison du label Elodie Monthe. Un projet Northern Soul qui propose une douzaine de titres étonnants sur ce premier album. De l'énergique "Tired" aux cuivres sexy à cette reprise en français de "Wicked Games" de Chris Isaak, les Vogs font preuve d'une classe folle.

45 tours

TWLVE
"Sun Bats"
Bucket Of Blood/ Baguette

Le quatuor garage parisien TWLVE frappe fort avec son deuxième EP qui propose, en six morceaux, un condensé des talents du groupe : rock psychédélique tendance surf ("Sun Bats", "Deadrats"), *murder ballad* sombre ("Murder In The Pool"), glam garage déglingué ("Me & Arrow"). Voilà un groupe à suivre de près.

Les Kitschenette's
"C'est Pas D'La Physique Quantique…"
Soundflat

Pour leur troisième EP, les Kitschenette's poursuivent leur tradition de publier leurs hymnes yéyé sur vinyle 25 cm à la pochette délicieusement rétro (avec bel hommage à Jacques Dutronc au passage). Comme toujours, la musique des Kitschenette's est un remède années 60 idéal contre la morosité ambiante. Conseil en cas de coup de blues : mettre "Jusqu'En 66" (adaptation française de "Route 66") à plein volume. ❑

ROCK & FOLK ET LA FNAC
PRÉSENTENT LEUR SÉLECTION
CLUB VINYL
fnac
rock&folk
EXCLUSIVITÉ FNAC
FLAMIN GROOVIES
Grease
Grease retrace la collection complète des singles du groupe parus sur Skydog Records entre 1973 et 1981. Leur proto-punk novateur est alors d'une énergie et d'une efficacité retoutables ! Entre reprises de haute volée (River Deep Moutain High) et compositions cataclysmiques (Sweet Little Rock & Roller), les Flamin Groovies annoncent le punk-rock, le grunge et le garage-rock des années à venir.
JOHN HIATT
Bring The Family
Accompagné par Ry Cooder à la guitare, Nick Lowe à la basse, et Jim Keltner à la batterie, John Hiatt accompli ici le chef-d'œuvre de sa carrière. Enregistré en seulement 4 jours, Bring The Family est l'album de la maturation. Louvoyant entre rock & roll, soul et R&B, le chanteur écrit et se confesse avec une richesse incroyable (Tip Of My Tongue) et une sensibilité exacerbée (Learning How to Love You).
TOY DOLLS
A Far Out Disc
En 1985, les Toy Dolls surfent sur le succès de leur premier album. Les clowns de la scène punk européenne, avec A Far Out Disc, frappent encore plus fort ! L'humour est plus fin, les compositions plus abouties et Olga, en leader guitar-hero bouffonesque, mène le groupe avec une énergie démente. Mention spéciale à l'hymne We're Mad, qui passera 13 semaines dans l'indie Top 20 !
THE ZOMBIES
Still Got That Hunger
Le groupe mythique guidé par Rod Argent et Colin Blunstone accouche en 2015 de Still Got That Hunger après quatre ans de silence. Privilégiant cette fois-ci un blues-rock-jazz teinté de pop anglaise, les compositions oscillent entre douceur (Edge Of The Rainbow) et rythmiques soutenues (Moving On). Après un demi-siècle de carrière, The Zombies n'ont pas l'air prêts de rendre l'âme !
Textes :
Charlie Chofflet
Un label Fnac
fnac

Photo Bruno Berbessou

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

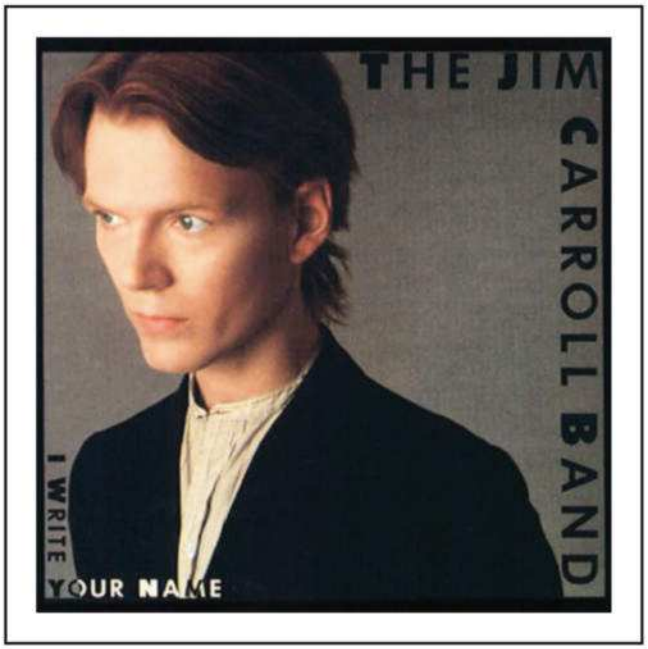
Au lieu de crever à 27 ans

The Jim Carroll Band

"I WRITE YOUR NAME"

Atlantic

Ce qu'on retient de Jim Carroll ? Des épisodes extramusicaux. Le basketteur toxico incarné par Leonardo DiCaprio dans "The Basketball Diaries". Le poète junkie lié à Andy Warhol et Allen Ginsberg, Robert Mapplethorpe et William Burroughs, ouvreur dans un cinéma porno, sportif déchu, héroïnomane assidu, prosateur à cheval entre beat et punk. Carroll raconte magnifiquement, dans ses livres "The Basketball Diaries" et surtout "The Downtown Diaries", ses années 60 et 70 dans un New York underground où tout se réinvente. *"A treize ans, Jim Carroll écrit une bien meilleure prose que 89% des romanciers en activité"*, a dit Kerouac de son premier recueil de poésie, "Organic Trains". A vingt ans, Carroll gribouille ses carnets tout en vivant de petits boulots, il réécrit des dialogues pour des films de Warhol, traîne avec les *superstars* de la Factory. Le 23 août 1970, c'est lui qui tient le micro du magnéto de Brigid Polk, quand cette dernière enregistre le "Live At Max's Kansas City" du Velvet Underground — on l'entend entre les morceaux réclamer du Pernod et des substances. En 1973, à 22 ans, entre deux piquouzes et un tapin, il est nominé au prix Pulitzer pour son livre "Living At The Movies". Sa génération a choisi un autre moyen d'expression : le rock. Carroll fait partie des piliers du CBGB. Comme spectateur. Compagnon de shoot. Le seul avenir du prodige des lettres, c'est rejoindre le club des 27 : mourir jeune d'une OD. Alors il se casse en Californie du Nord, à côté de Bolinas, et décroche de l'héro. Son ex, Patti Smith, effectue une tournée dans la région. Carroll l'accompagne. Si cette arriviste qui cite Rimbaud à tout bout de champ connaît un tel succès, pourquoi pas lui ? Il recrute des musiciens, compose. Keith Richards lui-même lui trouve un deal : le Carroll Band signe sur une filiale d'Atlantic. "Catholic Boy", produit par Earl McGrath (président de Rolling Stones Records) sort en 1980. C'est la suite de "Blank Generation" que Richard Hell aurait rêvé de composer. Newsweek : *"Depuis 'Walk On The Wild Side', aucun chanteur n'avait si vivement évoqué la brutalité désinvolte de New York City."* L'album contient "People Who Died", son hommage à tous ses amis violemment disparus — un des hymnes punk rock les plus tétanisants. Et le morceau se retrouve sur la bande originale de "ET" ! Carroll fait une entrée fracassante dans le monde du rock. Et puis ? *Pschitt.* Il est revenu à New York pour enregistrer son second album, "Dry Dreams" (1982, avec le sublime "Still Life"), mais il n'intéresse plus personne. Pareil pour "I Write Your Name" en 1983. Reproche : moins de rage et de spontanéité que dans "Catholic Boy" — Carroll, niveau drogue, est clean, l'album aussi. Enregistré aux prestigieux Atlantic Studios, là où on été réalisés "Goats Head Soup", "Marquee Moon" et "Fear Of Music", mixé au Record Plant, bénéficiant des coups de main de Lenny Kaye et Allen Lanier (Blue Öyster Cult), à la fois plus satiné et mélancolique tout en restant musclé, cet album atteint pourtant le niveau de "Catholic Boy" — la preuve, le seul morceau faible est la reprise de "Sweet Jane". Pour situer le son du moment, à cette époque sortent "Learning To Crawl" des Pretenders, "Cover" de Tom Verlaine, "Everywhere At Once" des Plimsouls, "Beatitude" de Ric Ocasek, "Long After Dark" de Tom Petty, "Punch The Clock" d'Elvis Costello : "I Write Your Name" se situe dans l'esprit de ces disques — du rock tendance new wave, carré, nerveux. Ce qui hisse ce disque au dessus du lot ? Il y a la voix de Carroll, ses intonations à la Bob Dylan, Randy Newman, Tom Verlaine, mais pourtant complètement personnelles. Il y a bien sûr les textes, et puis le sens de l'accroche instrumentale, des mélodies ravageuses. "Voices", "Hold Back The Dream", "Love Crimes", "Dance The Night Away", l'ex-basketteur score à trois points plus souvent qu'à son tour. Tout ça pour, à l'arrivée, dribbler dans le vide. Carroll retourne aux livres, apparaissant aux côtés de James Spader et Robert Downey Jr dans le film "Tuff Turf" — où, looké façon Bowie berlinois, il joue trois morceaux. Il écrit désormais des chansons pour les autres (comme Boz Scaggs), passe chantonner sur le "Video Violence" de Lou Reed, compile ses *spoken words*... Suite au succès du film "The Basketball Diaries" (1995), une flopée d'artistes reprend "People Who Died" (Pearl Jam, John Cale, Marilyn Manson, Gwar, Kevin Morby, l'hymne se retrouvant plus tard également utilisé dans "Dawn Of The Dead" et "Mr Robot"), Lee Ranaldo et Rancid lui proposent des collaborations, et lui-même enregistre une reprise de "Runaway" sur le label Kill Rock Stars, ainsi qu'un dernier album, le ténébreux "Pools Of Mercury" (1998), où il met en musique son poème "8 Fragments For Kurt Cobain". Cobain est mort à 27 ans.
Le cœur de Carroll lâche à 60, en 2009. ★



Première parution 1983

Photo Archives Rock&Folk-DR

BILL GRAHAM PRESENTS

Discographisme_07

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Sticky Fingers"
The Rolling Stones

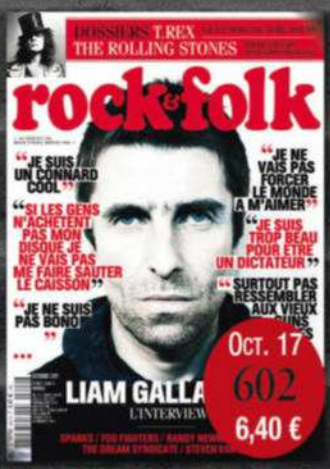
Première parution : 23 avril 1971

Les Rolling Stones sont désormais seuls au monde. Ou presque. En tout cas les Beatles, l'autre grand groupe anglais qui a dominé la planète, a explosé en avril 1970. De fait, les Stones n'ont plus à se préoccuper si leurs pochettes rappellent peu ou prou celles des Fab Four. C'est déjà ça.
Avec "Sticky Fingers", les Londoniens inaugurent plusieurs changements importants : ils ont créé leur propre label — Rolling Stones Records — comme l'avaient fait les Beatles dès 1968 ; ils ont commandé un logo à un étudiant du Royal College of Art de Londres, John Pasche — la célèbre langue tirée entre deux grosses lèvres — qui deviendra leur sceau ; ils ont intégré un nouveau guitariste, Mick Taylor, remplaçant Brian Jones retrouvé mort dans sa piscine et ils ont demandé à un artiste contemporain, Andy Warhol, de réaliser la pochette de leur album comme l'avaient fait les Beatles avec Peter Blake pour "Sgt. Pepper" en 1967 ou Richard Hamilton pour le *double blanc* en 1968.
C'est certain, ils ont à cœur, en entrant dans la décennie 70, de faire acte de modernité et de recréer du désir après l'épisode désastreux du concert d'Altamont. Quelques mois plus tôt, en avril 1969, Jagger missionne par courrier Warhol, alors que les Rolling Stones sont en train d'achever l'enregistrement de "Let It Bleed", mais "Sticky Fingers" est déjà en gestation.

Le maître de la Factory ne reçoit aucune consigne esthétique, Jagger se remettant à ses mains expertes, lui souffle juste un conseil : imaginer une pochette facile à produire et à commercialiser (ce qui ne sera pas franchement le cas). Andy Warhol est en mode pause depuis qu'il fut la cible d'une tentative d'assassinat perpétrée par la militante féministe radicale Valerie Solanas (le 3 juin 1968). Reclus, il exploite sa célébrité et rentabilise la mondanité dans son magazine Interview. Même s'il a composé de nombreuses pochettes pour des disques de jazz dans les années 50, son fait d'arme le plus prestigieux reste la pochette du premier disque du Velvet Underground, la banane qui se pèle, parue en mars 1967.
Depuis "Beggars Banquet", les Rolling Stones poétisent plus violemment leur désillusion du monde et de l'âme humaine. La drogue — fascination, addiction, destruction... — est l'une des thématiques qui parcourt "Sticky Fingers" (la moitié des chansons s'y réfèrent) avec celle du sexe, évidemment. C'est cette dernière que choisit Warhol pour illustrer l'album sans pour autant en connaître le contenu. Peut-être fut-il influencé par son nom de code évoquant les séquelles d'un doigté — *doigts collants* — qui deviendra finalement le nom définitif ?
On pourrait penser que Warhol poursuit sa lecture sexuée, voire misogyne, du rock : après la banane pénis, le bassin libidinal. Mais ce serait oublier que l'histoire du rock est aussi une affaire de hanches. On le sait, lors de ses premières apparitions télévisuelles, Elvis Presley fut cadré à hauteur de poitrine pour éviter aux prudes téléspectateurs et jeunes adolescents de voir le déhanchement de bassin du chanteur, jugé indécent. *Elvis the Pelvis*, le King, auquel Warhol a consacré la fameuse série "Eight Elvises" en 1963, incarne l'érotisation de la musique ; un crédo que les Stones développeront et amplifieront plus naturellement que les Beatles.
Ce bassin renvoie également au sujet majeur des années 60 qui a alimenté la plupart des œuvres de cette décennie à savoir la libération sexuelle qui est en train d'atteindre toutes les strates de la société occidentale et à laquelle les Stones ont participé d'une manière provocatrice. On se souvient de "Let's Spend The Night Together" et de l'argument publicitaire *"Laisseriez-vous votre fille épouser un Rolling Stone ?"*, sournoisement soufflé à la presse par Andrew Loog Oldham.
Du reste, les chansons "Brown Sugar" (titrée dans un premier temps "Black Pussy") et "Bitch" font explicitement référence à des relations sexuelles décomplexées. Quant au pantalon, un jeans, il appartient aux mythologies consacrées par la reproduction warholienne. Le jeans est un objet de la société consumériste, comme la Campbell's Soup, les paquets de lessive Brillo ou encore le visage de Marilyn Monroe. Mais il symbolise également la contre-culture, l'uniforme de la rébellion, et ce même si Mick Jagger a rarement posé en jeans. Si la langue qui lèche et les lèvres épaisses du logo renvoient indiscutablement à celles de Jagger — entérinant qu'il est bien désormais l'unique et seul leader du groupe — le propriétaire de l'organe sexuel, qu'il est impossible de ne pas deviner tant sa proéminence bossèle l'entrejambe du modèle photographié par Warhol, suscita de nombreuses interrogations. Car Warhol, en bon professionnel (ou voyeur), a shooté de nombreux bassins avant de choisir celui qui conviendrait le mieux. Jagger et les autres Stones furent écartés de ce jeu de devinettes pour cause d'enregistrement, mais à ce jour Corey Tippin et Joe Dallesandro — deux modèles de Warhol — s'en sont toujours disputés la paternité.
A ce stade, on pourrait affirmer que la puissance de cette pochette réside dans le fait qu'elle consacre à la fois la sexualité et le produit de masse. Mais en regardant bien, quelque chose de plus insidieux est à l'œuvre. En effet, Warhol choisit de reproduire l'image grandeur nature sur un fond blanc afin d'en dissiper les bords. Ainsi, seul le bassin apparait permettant une confusion avec la réalité. Les Stones se joueront de cela en posant pour le 45 tours "Brown Sugar" avec la pochette de "Sticky Fingers", devenant ainsi les inventeurs du *sleeve face*.
Mais bien sûr, l'idée maîtresse de Warhol fut d'intégrer une braguette réelle arrachant la sérigraphie à une représentation idéalisée pour l'ancrer dans une réalité trouble. En effet, en tirant la braguette, chacun devient soit un voyeur, soit un prétendant à la pratique d'une fellation virtuelle. Ainsi, toute curiosité ne peut manquer d'interpeller notre désir dans son affirmation comme dans son refoulement.
Cette subversion — plus subtile que la banane du Velvet — est imparable et offre aux Rolling Stones la pochette leur permettant d'entrer brillamment dans leur âge d'or. ■

rock&folk

Depuis 50 ans au service du Rock'n'Roll


DOSSIERS T.REX THE ROLLING STONES
rock&folk
"JE SUIS UN CONNARD COOL"
"JE NE VAIS PAS FORCER LE MONDE À M'AIMER"
"SI LES GENS N'ACHETENT PAS MON DISQUE JE NE VAIS PAS ME FAIRE SAUTER LE CAISSON"
"JE SUIS TROP BEAU POUR ÊTRE UN DICTATEUR"
"SURTOUT PAS RESSEMBLER AUX VIEUX
"JE NE SUIS PAS BONO"
LIAM GALLA
L'INTERVIEW
OCT. 17
602
6,40 €

BON DE COMMANDE : Rock&Folk - Service Abonnements - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour commander par téléphone : 03 44 62 43 79 - Sur Internet : boutiquelariviere.fr

Email : @

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Tél.

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP17	*Frais de port	
	TOTAL	

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse email. Nous contacter : 03 44 62 43 79

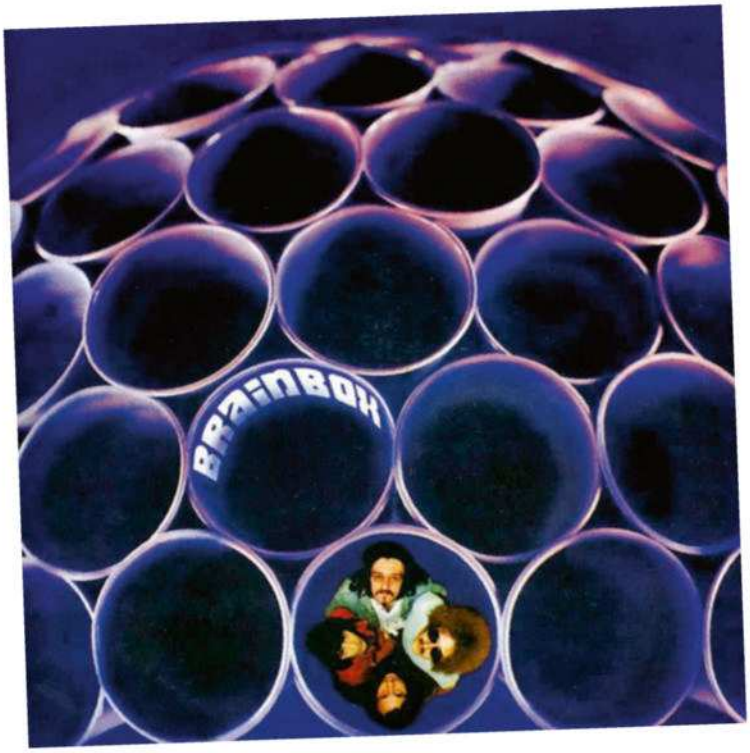
ou : abo.lariviere@ediis.fr Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

***Frais de port et d'emballage :**
2,50 € par revue -
6,80 € par écrin
Dom-Tom, Etranger, nous contacter au + 33 3 44 62 43 79

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



En première partie de Janis Joplin

BRAINBOX

La scène néerlandaise peut aujourd'hui se targuer de plusieurs fleurons tels Jacco Gardner, Birth Of Joy ou DeWolff. Mais chacun sait que la contrée de Johan Cruyff fut également très fertile par le passé, avec les mythiques Outsiders et Q65. Brainbox, plus souterrain, a cependant abrité les débuts de l'un des *guitar heroes* les plus talentueux du pays, Jan Akkerman.

Planons jusqu'aux canaux enfumés d'Amsterdam. Nous sommes en décembre 1968 au moment où Jan Akkerman claque la porte de The Hunters, qui a obtenu un petit tube deux ans auparavant avec "The Russian Spy And I", morceau beat où son phrasé frétillant aux fragrances cosaques fait merveille. Jan décide alors de seconder son paternel dans son affaire de commerce de métaux. En parallèle, il court le cachet pour les studios de la branche néerlandaise d'EMI. Via cette lucrative occupation, il croise la route d'un ami d'enfance, le batteur Pierre van der Linden. L'homme avait aussi côtoyé la gloire en compagnie de ZZ And The Maskers, dès 1964, avec le simple "Dracula", puis intégré After Tea.

En 1968, le producteur Tim Griek (ex-batteur d'Ekseption) propose à nos chevelus de graver une démo avec Kazimierz Lux, chanteur dont il apprécie la voix ample et granuleuse, entre Paul Rodgers et Ian Gillan. Ce gaillard moustachu, né d'un père polonais et d'une mère néerlandaise, a grandi dans le sud du pays, à Oosterhout. La rencontre de Lux, Van der Linden et Akkerman fait des étincelles, il faut donc un bassiste : André Reijnen embarque alors dans le projet, désormais managé par John van Setten, qui s'occupait auparavant des légendaires Outsiders. Tous ont des personnalités bien distinctes : Lux est un passionné de Dostoïevski, Jan est obsédé par Frank Zappa, tandis que Pierre se pique de musique latine. Le nom de code choisi est Brainbox, le nom d'un bar de Schiphol. Nos rockers séduisent d'emblée avec la plombée "Down Man", en janvier 1969, avant de mettre en chantier un premier album qui paraît dans le courant de l'année. Entre psychédélisme nerveux et hard rock naissant, Brainbox y dévale de nombreuses reprises, partagées entre folk et blues. Dans la première catégorie, on dénombre la pastorale "Reason To Believe" de Tim Hardin ainsi que l'élégiaque "Scarborough Fair" de Simon & Garfunkel, au mystère enluminé par une flûte baladeuse. Dans la seconde, "Sinner's Prayer" de Lowell Fulson et la débonnaire "Baby, What You Want Me To Do" de Jimmy Reed. Les sommets du disque sont une formidable version de "Summertime", qui dévoile la tessiture extraordinaire de Lux, et les dix-sept minutes de "Sea Of Delight", teintées de musique orientale, qui montrent toute la virtuosité d'Akkerman, au style net, rapide et scintillant, ainsi que celle de Van der Linden, qui se fend d'un solo de batterie polyrythmique : un grand rave-up psychédélique.

Le 11 avril 1969, c'est la consécration : Brainbox joue en première partie de Janis Joplin au Concertgebouw d'Amsterdam. S'ensuit une tournée aux Pays-Bas et même une virée à Londres, avec quelques dates au Speakeasy Club. Mais en septembre, coup d'arrêt, Jan Akkerman est saqué. Raison avancée par l'impulsif van Setten : l'imprudent jeune homme a été surpris en train d'improviser avec d'autres musiciens, qui formeront bientôt Focus. Il ne faut pas moins de deux guitaristes pour compenser la perte : Rudy de Queljoe, métis indonésien à l'imposante coupe afro, et Herman Meijer, plutôt versé dans le jazz. Ce dernier compose le sympathique boogie "So Helpless" mais aussi l'excellente "Doomsday Train", au riff sec et rauque. Mais son comportement erratique le pousse au repos forcé : perpétuellement défoncé à l'opium et paranoïaque, il perd pied lors d'une tournée européenne en ouverture de Creedence Clearwater Revival. John Schuursma, d'origine tchéco-autrichienne, complète cette formation cosmopolite. C'est malheureusement le moment que choisit Van der Linden pour rejoindre son comparse Akkerman dans le très progressif Focus, bientôt auteur de la fameuse "Hocus Pocus". Un ancien membre de Cargo, Frans Smit, prend alors place aux fûts pour la douce "The Smile" puis la plus enlevée "Virgin". Harassé par les incessants déplacements, Schuursma demande à John van Setten d'alléger leur planning, ce que ce dernier refuse. L'irascible guitariste claque la porte, suivi par De Queljoe et Lux. En 1972, Brainbox publiera un second effort agréable ("Parts"), mélodieux, teinté de jazz (mais sans aucune velléité hard rock), avec un nouveau chanteur nommé Michel van Dijk et le frère de Rudy de Queljoe à la six-cordes. Puis ce sera le départ de Reijnen, qui fera fortune dans le domaine de l'électronique. La séparation, inévitable, a lieu juste après. De nombreuses reformations suivront : dès 1974, pour un concert unique, puis une tournée en 1982. La dernière aura lieu en 2003, avec Lux, Van der Linden, Schuursma et De Queljoe, et mènera même à un nouvel album studio : le correct "The 3rd Floor". ❑

BOL D'OR

GRAND FESTIVAL MOTO

Vendredi 14 | Samedi 15 | Dimanche 16

Septembre 2018

CIRCUIT PAUL RICARD

TRUST

EN CONCERT EXCEPTIONNEL SAMEDI SOIR

boldor.com

BILLETS À PARTIR DE 56€

BOL D'OR Classic

club14 | MOTUL | FRANCE EQUIPEMENT | Région Provence Alpes Côte d'Azur | Sud Sainte Baume | LS2 HELMETS

Tourtel Twist | La Provence | EUROSPORT EVENTS | Moto Revue | Classic | MOTO STATION | FFM | Latitude Optimale | France Bleu

FRANCOFOLIES
LA ROCHELLE
11-15 JUILLET 2018
5 JOURS, 10 LIEUX
PLUS DE 100 CONCERTS !
ORELSAN • JAIN • NTM
CALOGERO • SHAKA PONK
BIGFLO & OLI • MC SOLAAR
VÉRONIQUE SANSON
NOLWENN LEROY • BRIGITTE
ALDEBERT • JULIEN CLERC
DAMSO • RAPHAEL
ARTHUR H • ROMÉO ELVIS
FATOUMATA DIAWARA
THERAPIE TAXI • JEANNE ADDED
JANE BIRKIN • JULIETTE ARMANET
EDDY DE PRETO • ANGÈLE..
ET PLUS DE 80 ARTISTES !
RENDEZ-VOUS SUR
FRANCOFOLIES.FR ET FNAC.COM
Sur l'application LA BILLETTERIE Fnac Spectacles
et dans tous les points de vente habituels.
FRANCOFOLIES
2 3 nouvelle aquitaine
inter
DEEZER
rock&folk
TV5MONDE
l'express
En collaboration avec LA COURSIVE, LA SIRENE, LA BELLE DU GABUT, LE CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX et avec le soutien du CNV, de LA SACEM et de LA SPEDIDAM.

Qualité France

PAR H.M.

Parti pris textuel

Des groupes montés par des chanteurs américains ou anglais installés en France, un duo qui fait le grand écart entre Nantes et la Corée. A l'heure de la mondialisation, les échanges s'intensifient

Depuis 2013, au sein de **The Shazzams**, le chanteur-guitariste new-yorkais Justin Houser écume les bars parisiens en compagnie de ses trois acolytes français et leur premier album permet de prendre la mesure de ce qu'ils qualifient de *"garage-acousticana-bluesabilly"* : un mélange très roots de rockabilly, de country et de blues, concrétisé par des compositions originales défendues avec une détermination convaincante par ce quatuor soudé qui met à l'honneur la guitare acoustique *et* électrique, la contrebasse et un chant anglophone habité *("Fighting Trousers", facebook.com/the shazzams).*

Le chanteur lillois **Tony Melvil** a attendu six ans avant de sortir un premier album étonnant qui a du mal à rentrer dans des cases bien définies. S'il s'apparente à la tradition chanson par son parti pris textuel et vocal, il cultive une tension qui le tire du côté du rock ("Wagon A Bestiaux") ou de la pop quand il cultive un certain lyrisme ("Les Miroirs A L'Envers"). Ses textes (tous francophones) ont une dimension poétique évidente qu'il électrocute d'éclats bruitistes et il faut attendre la fin du disque ("La Relève") pour atteindre une forme d'apaisement *("La Relève", Illimitée / At(h)home, tonymelvil.com).*

Troisième album en dix ans pour **DPU**, le quatuor rennais dont la signification des initiales est explicite : Daniel Paboeuf Unity, soit le projet conçu par le saxophoniste phare des années new wave (Marquis de Sade, Ubik, Sax Pustuls). Avec les trois complices qu'il a réunis depuis une décennie, il synthétise sur ce troisième album les influences les plus diverses (jazz, pop, rock, indus, électro) dans une perspective expérimentale qui sait rester plaisante et dont l'atmosphère générale est marquée par les années 80 *("Golden Years", Il Monstro, dpudanielpaboeufunity.bandcamp.com distribution L'Autre Dsitribution).*

Le titre du second album anglophone de **Red Money** constitue une perspective alléchante : "Shake Burn And Love", tout un programme... Ce duo tourangeau mixte (passé auparavant par la case groupe) a adopté dès 2013 une formule qui rappelle des souvenirs (chant-guitare et batterie) et correspond bien à ses influences (White Stripes, Kills). Le résultat est au diapason : quelques pauses bluesy mais surtout un rock garage trépidant et frénétique *("Shake Burn And Love", 4 Play Music, redmoneymusic.com, distribution Differ-Ant).*

entre pays et cultures et jouent à saute-mouton par dessus les frontières, comme en témoigne la sélection de ce mois parmi les trente-neuf disques parvenus à la rédaction.

Fondé en 2013 à l'initiative d'un programmateur nantais, **Moon Gogo** crée la surprise avec un second album anglophone qui sort de l'ordinaire. Une mélopée éthérée pour débuter, puis une chanson sautillante et pop avant une tournerie obsessionnelle, mais d'emblée un point commun : un côté instrumental dépouillé et insolite qui correspond à la formation même de ce duo iconoclaste et intercontinental qui réunit une virtuose du geomungo (instrument coréen) et un musicien-chanteur qui officia naguère au sein des regrettés Little Rabbits *("Joy", Havilna Records, musazik.fr/moon-gogo, distribution Differ-Ant).*

Anglais installé en France depuis dix ans, **Michael Wookey** a multiplié les expériences d'arrangeur et de directeur artistique qui l'ont conduit aux quatre coins de la planète, ce qui ne l'a pas empêché de donner des concerts avec des instruments-jouets et de peaufiner ce second album. Il excelle dans la mélancolie distinguée qui relève autant de la pop que de la chanson cabaret, et joue la carte de l'esthétisme tant au niveau de sa voix que de ses arrangements raffinés à base de Mellotron, de cuivres et de cordes *("Hollywood Hex", We Are Unique Records / Microcultures Records, michaelwookey.com).*

Déjà repéré par cette rubrique, le power trio lillois **Paranoid** remonte au front avec son second disque depuis 2006, sous forme d'un EP six-titres. S'il revendique toujours son attachement au grunge et au hard rock à travers l'importance donnée aux guitares et aux rythmes qui pilonnent, il n'hésite pas à s'aventurer sur des voies quasiment expérimentales avec "Barbed Wire" et ses déferlements soniques tout en cultivant une assise mélodique qui lui permet de varier son propos, comme sur "Playground" et ses envolées pop *("Playground", Secret Squirrel, facebook.com/paranoidrock).*

Dès le premier titre du nouvel essai des **Naufragés**, on se retrouve en terrain connu : un folk-rock tonique porté par la voix si particulière de Spi et la cohésion des quatre musiciens chevronnés qui sont à ses côtés. Ce neuvième album studio repose sur une continuité et une fougue intacte : en trente-deux ans, le quintette de Montpellier (né sur les ruines d'OTH) est devenu une véritable institution indé mais entretient ce qui constitue sa raison d'être : le mélange entre rock, tradition populaire (folklore de marins, accordéon) et chanson française à travers des textes toujours pertinents *("Vent D'Ouest", L'Estudio, lesnaufrages.fr, distribution Pias).* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

SNOOKS EAGLIN

FIRD EAGLIN JR

1936 (Louisiane) - 2009 (Louisiane)

Snooks est un musicien extraordinaire. Question style, il est assez difficile à suivre, comme tous ceux qui ont vécu dans le grand bazar néo-orléanais, transgresseur des orthodoxies musicales. Snooks a chanté du folk, du blues campagnard, urbain, du rhythm'n'blues, rock'n'roll, soul, funk, élégances latines, il a saupoudré tout ça d'un petit sucre créole qui signe sa géographie, avec cette patte vraiment singulière exercée à l'aveuglette (car Snooks perdait la vue à un an et demi). Rien n'est standard chez lui, et surtout pas son jeu. Longs doigts noueux, poignet sec, main frôlante, Wilko Johnson à la sauce espagnole. L'index en ergot, il file des lignes de solo vives et fluides entre des uppercuts d'accords. Cette assise curieuse le met à l'aise dans tous les styles, jazz, surf, zydeco... Snooks a le chant galbé d'un Ray Charles, souple, dense et luisant, qui rend du corps aux classiques les plus rebattus, "Trouble In Mind" ou "St James Infirmary". Guitare sèche, électrique, six, douze cordes, ses enregistrements sont, la plupart du temps, formidables, dès sa période folk à la fin des années 50 ("A Thousand Miles Away", "Locomotive Train", "High Society"), période Imperial au début des années 60 ("Don't Slam That Door", "Truly Yours", "Guess Who"), période Black Top à partir de 1987 ("Drop The Bomb", "Kiss Of Fire", "Josephine")... A quinze ans, Snooks est déjà connu pour la richesse de son jeu étrange. Il roule pour les Flamingos, un orchestre de R&B à sept têtes dont l'une appartient à Allen Toussaint, encore plus jeune que Snooks. En 1952, les Flamingos disputent les clubs de la Nouvelle-Orléans à la bande rivale des Hawketts, le groupe d'Art Neville, un jeune homme de leur âge. Les Flamingos se séparent, et Snooks se retrouve parmi les Cane Cutters sur un single de Sugar Ray Crawford, le fameux "Jock-A-Mo". Il enregistre un single de gospel chez Wonder sous le nom de Blind Guitar Ferd. Jusqu'en 1987, Snooks s'évertue à creuser une ornière dans laquelle il se débat plutôt mollement. Avant de démarrer comme chanteur folk, son principal exploit fut d'avoir ramené les Flamingos, trop cuits pour conduire, de Donaldsonville à la Nouvelle-Orléans (66 miles), se guidant au bruit des roues sur le bas côté pour remettre la Studebaker sur la chaussée ! 1958. Harry Oster, revivaliste et universitaire de Baton Rouge, entend Snooks dans une rue du quartier français et l'enregistre à sept reprises (1958-1960). L'homme prend une voix de vieux et incarne un épouvantail de plantation plus vrai que nature. Il ne peut pas deviner à ce moment-là que cet emploi le grillera sur le front du R&B où il aimerait voir briller sa vocation... Cette somme de titres circule hélas trop bien dans le village du folk, et d'innombrables rééditions lui colleront au train pendant de très longues années. Le clou en 1997, quand la télé anglaise prend sa version de "St James Infirmary" pour faire le tapis d'une pub Budweiser... Croyant tenir le Ray Charles du Croissant, Dave Bartholomew le consigne chez Imperial avec la fleur du R&B local : Earl King, Roy Brown et Fats Domino, pour 26 faces un peu funky par moments, irisées de doo-wop et de variété pop. Snooks est porté par des pianistes comme James Booker, et des groupes qu'on a présentés comme des all-star bands. Quand Liberty mange Imperial, il ne se passe presque plus rien pour Snooks du côté des studios, jusqu'à Black Top en 1987, sinon une participation au premier microsillon des Wild Magnolias (1973) et un album Sonet : "Down Yonder" (1978) avec Ellis Marsalis au piano. Des jazzmen de la trempe d'Archie Shepp, d'Horace Parlan ou des frères Marsalis, commencent à réhabiliter le blues comme une racine à sauver et cultiver d'urgence. *"Interrogez-vous sur l'amnésie qui frappe les musiciens afro-américains vis-à-vis de leur propre tradition musicale"*, déclare le musicologue Félix Sportis, évoquant cette *"civilisation qui entretient l'amnésie par la volonté d'être différent de ses prédécesseurs, le mythe du génie qui invente de façon permanente. No past, no future."* Snooks, il ne faut pas le lui dire deux fois pour qu'il se mette en retraite. Il n'a jamais semé les kilomètres pour aller bosser. D'abord, il n'y voit goutte. Ensuite, c'est un adventiste du Septième Jour, il n'a pas le droit de travailler dans le créneau stratégique du vendredi au samedi soir. Il se réserve pour le New Orleans Jazz & Heritage Festival. Dès la première édition (1970), les programmateurs les remettent en selle, Snooks et son copain le Professor Longhair. L'un et l'autre sont vraiment devenus les deux divinités poliades de la métropole, les deux arcs de triomphe du Croissant. En 1987, Black Top casse enfin le carcan néo-orléanais, et lâche l'aveugle à la Studebaker sur le monde. Cinq albums sont gravés par ce guitariste à nul autre pareil, dont un live à Tokyo, tous percutants, surtout le premier : "Baby You Can Get Your Gun", avec "Drop The Bomb" pour ouvrir les hostilités.

Photo JP Jazz Archive/ Redfems/ Getty Images

Snooks Eaglin en 1960

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Les Followill sont frères. Matthew est leur cousin

Cher Erudit, j'aimerais connaître un peu mieux les KINGS OF LEON que j'ai découverts sur scène il y a quelques années.
DYLAN (courriel)

Les racines des **Kings Of Leon** sont à chercher du côté du blues rock et du rock sudiste. Le groupe du Tennessee s'est fait connaître avec un rock reposant sur des riffs de guitares et la voix immédiatement reconnaissable de Caleb Followill. En 1999, à Nashville, les musiciens de Kings Of Leon n'ont pas eu de mal à se rencontrer. En effet, les Followill, Anthony Caleb, chant et guitare, né le 14 janvier 1982 à Memphis, Ivan Nathan, batterie, né le 26 juin 1979 à Oklahoma City et Michael Jared, basse, né le 20 novembre 1986 à Memphis, sont frères. Quant à Cameron Matthew, lead guitare, né le 10 septembre 1984 à Oklahoma City, c'est leur cousin. Pour le nom de la formation, ils n'ont pas cherché bien loin non plus, Leon étant le prénom de leur père, un prêcheur itinérant, et de leur grand-père. Les Kings Of Leon sortent, en février 2003 sur RCA, un premier EP de 5 titres, "Holy Roller Novocaine", incluant "Molly's Chambers". L'album "Youth & Young Manhood" (2003), paru en juillet, est très bien accueilli par la presse et le public, surtout en Angleterre et en Australie, moins aux USA. Coproducteur avec Ethan Jones, Angelo Petraglia, ancien membre de Face To Face, a co-écrit les compositions avec Caleb et Nathan Followill. "Aha Shake Heartbreak" (2004) est encore mieux accueilli et commence à faire connaître le groupe dans son pays. "Because Of The Times" (2007) atteint d'emblée la première place des charts britanniques, porté par le single "On Call". "Because Of The Times" est souvent considéré comme leur meilleur album, le plus homogène, même si, commercialement, "Only By The Night" (2008), avec les singles "Sex On Fire" et "Use Somebody", le surpasse largement avec des chiffres de vente astronomiques, plus de six millions d'exemplaires. L'accueil est nettement moins chaleureux pour "Come Around Sundown" (2010). Parfois trop grandiloquent avec des sonorités diluées par un apport superflu de synthétiseurs, l'album contient malgré tout plusieurs bonnes chansons telles que "Pyro" et "Beach Side". Après des prestations chaotiques de Caleb en 2011, les Followill mettent les Kings Of Leon en repos une année avant de se retrouver pour enregistrer "Mechanical Bull" (2013), moins rock, plus pop, plus acoustique, mettant en valeur la voix de Caleb. Encore une fois, plusieurs très bon titres, "Supersoaker", "Rock City", "Beautiful War". "Walls" sort en octobre 2016, réalisé avec un nouveau producteur, celui de Coldplay et Arcade Fire, Markus Dravs, oscillant de nouveau entre un registre pop et rock, sans diminuer leur succès.

J'ai vu que les FUZZTONES existaient encore. Ils ont même effectué une tournée européenne en 2017, passant longuement par l'Espagne. Est-il possible de connaître un peu mieux leur carrière ?
FRANCOIS, Gaillac (81)

Les **Fuzztones** sont des adeptes inconditionnels et irréductibles d'un garage rock fortement psychédélique sans aucune concession à une mode quelconque, une ligne directrice dont ils n'ont jamais dévié. Les Fuzztones, dont

le nom vient d'un modèle de pédale fuzz, ont connu de très nombreux changements de musiciens et des périodes de mise en sommeil. Seul leur créateur, Rudi Protrudi, a maintenu la flamme vivace depuis leurs débuts. Né le 15 décembre 1952 à Washington DC, Rudi a grandi en Pennsylvanie où il forme son premier combo en 1966, King Arthur's Quart, dans lequel il est lead guitariste. Cette formation se constitue un répertoire à base de reprises des succès du moment, "Hang On Sloopy", "Gloria", "Hey Joe", "Psychotic Reaction". Les deux derniers figureront sur un EP de 1999, "Live At Allen Jr High School". Après King Arthur's Quart, Protudi poursuit l'aventure avec Rigor Mortis de 1967

à 1970 dans un style rappelant celui des Stooges, puis, dans un registre plus hard rock, avec Springhead Motorshark, un single en 1973, "Rapa's School Girl"/ "Rock On 18" avant la création de Tina Peel en 1976. Un an plus tard, Tina Peel arrive à New York où il se produit dans les clubs new-yorkais comme le CBGB. Se définissant comme du bubblegum punk, avec Deb O'Nair, aux claviers Vox, Tina Peel sort un EP et un single que l'on retrouvera sur la compilation "Pajama Party !" (2002) incluant "Penis Between Us" avec les Oralettes aux chœurs, "Punk Rock Janitor", "Blow Me A Kiss". En 1980, avec Randy Pratt, basse, et Michael Phillips, batterie, Deb O'Nair et Rudy Protrudi forment les Fabulous Fuzztones, adoptant un look entre Music Machine et Steppenwolf. En 1983, un premier titre, "Ward 81", figure sur la compilation "The Rebel Kind", sur Lolita en France, avec Michael Jay à la place de Pratt et l'ajout du guitariste, Elan Portnoy, à la Rickenbacker. En 1984, avec Ira Elliot à la place de Phillips, les parties vocales sont assurées par O'Nair, Jay et Elliot, les Fuzztones sortent leur premier single, "Bad News Travels Fast" sur Midnight Records, le label du français Jean-Denis Martignon. Il est suivi par un mini album live, "Leave Your Mind At Home" (1984) et par un maxi EP avec Screamin' Jay Hawkins, "Live", en 1985 ; "Lysergic Emanations" (1985) sur ABC, l'album référence des Fuzztones avec, en ouverture un morceau de Haunted, "1-2-5", et sur l'autre face, "Cinderella" des Sonics. Le groupe se sépare après une tournée européenne dont sera extrait "Live In Europe !" (1987). Portnoy fonde The Headless Horsemen, "Can't Help But Shake" (1987) et Protrudi, en hommage à Link Wray, Link Protrudi & The Jaymen dont la carrière se prolongera en parallèle à celle des Fuzztones. Reformation du groupe à Los Angeles en 1987 avec Jason Savall, claviers, John Carlucci, basse, Mad Mike Czekaj, batterie, Jordan Tarlow, guitare, et bien sûr Protrudi : "Nine Months Later" (1988) un EP ; "In Heat" (1989) sur Situation Two, produit par Shel Talmy connu pour son travail avec les Kinks et les Who. Chris Harlock à la basse, Phil Arriagada, guitare et Jake Cavaliere, aux claviers, venu des Morlocks et futur Lords Of Altamont : "Braindrops" (1991) incluant "7 And 7 Is" de Love ; "Monster A-Go-Go" (1992) ; "Lysergic Ejaculations Live In Europe 1991" (1994). Après une coupure de cinq ans, Protrudi relance les Fuzztones par une série de concerts entre 1997 et 1999 avec les formations de 1987 et de 1984. En 2001, nouvel album studio, "Salt For Zombies", en compagnie de Deb O'Nair, Jordan Tarlow et Gabriel Hammond, basse. Lana Loveland, orgue, Lenny Svilar, guitare, Rob Louwers, batterie, Screamin' Bo, basse : "Horny As Hell" (2008) ; "Preaching To The Perverted" (2011) ; "Alive And Deadly" (2016), un live donné avec l'autobiographie de Rudi Protrudi, "Rainsin' A Ruckus". Protrudi a également collaboré, pour un titre ou un album, avec de nombreux artistes, Lydia Lunch, Arthur Lee, Craig Moore, Marky Ramone, Mars Bonfire, Sky Saxon, ou groupes, Dead Boys, Pretty Things, Dammed...

Compilations : "Creatures That Time Forgot" (1989), démos et raretés ; "Flashbacks" (1997) avec des inédits ; "LSD 25-25 Years Of Fuzz And Fury" (2005) avec un DVD ; "Boom" (2006), un mini album qui reprend des titres et la pochette du disque des Sonics de 1966 avec la présence de Mark Lindsay de Paul Revere & The Raiders sur "Caught You Red-Handed" enregistré pour l'occasion. ❐

Photos Archives Rock&Folk- DR

Jacques Higelin

1940-2018

Après le décès du chanteur, beaucoup ont salué le saltimbanque inspiré et le poète chantant héritier de Charles Trenet. A cette vision consensuelle, on peut préférer le souvenir de ses errements de jeunesse, entre comptines de la contre-culture et flambées rock radicales.

La première fois qu'on l'entendit, ce fut un peu avant Mai 68, à l'occasion d'un duo émouvant et complètement azimuté avec Brigitte Fontaine ("Cet Enfant Que Tu M'Avais Fait"). Après quelques apparitions au cinéma, il a rejoint cette dernière au sein d'une petite bande iconoclaste qui évolue entre théâtre d'avant-garde, happening et chanson dans une perspective résolument arty et qui rencontre le succès avec la pièce "Maman J'ai Peur". Mais il n'acquiert un début de popularité sur son nom qu'avec les retombées de Mai 68.

Avec son complice Areski, il concocte pour le label Saravah un album assez expérimental en 1969, puis deux ans plus tard un disque totalement en phase avec cette contre-culture émergente qui en fait l'un de ses hérauts ("Jacques Crabouif Higelin") : ses chansons font la part belle à des textes impertinents qui évitent soigneusement le terrain strictement politique pour accompagner la révolution des mœurs et des mentalités ("Je Suis Mort Qui, Qui Dit Mieux"). Apprécié autant des néo-hippies que des gauchistes, il se produit dans de nombreuses fêtes politiques, est adoubé par Actuel et révèle son aisance scénique en écumant les MJC de province. On le découvre en 1972 en banlieue bordelaise. Catherine Ribeiro et Alpes ont électrisé le public avec leur rock obsessionnel et lyrique, il arrive en retard, se présente seul sur scène avec sa guitare, raconte plaisamment son voyage en stop depuis Paris et triomphe en alternant chansons et monologues. Il sait tout faire : jouer la comédie, raconter des histoires et chanter avec sa voix chaude qu'il force parfois pour ressembler à Bob Dylan. Il a surtout cette extraordinaire faculté, héritée de ses expériences théâtrales, de jouer avec le public pour mieux l'embarquer dans ses délires, avec un art consommé de la répartie et de l'improvisation. Hors de tout média, il s'installe dans la marge, mais beaucoup le perdent de vue au profit de musiques plus radicales et violentes. Jusqu'à ce soir de 1974 où il est l'invité d'une émission télévisée nocturne. C'est le choc : entouré de musiciens, cheveux courts, visage glabre et sapé de cuir, il interprète un folk-rock sous tension, "Paris-New York, New York-Paris" et en hurlant comme un forcené et se roulant par terre, tel un croisement improbable entre Johnny Hallyday et Iggy Pop. Pour la petite histoire, il s'est fait siffler quelques mois plus tôt à l'Olympia en première partie de Sly And The Family Stone et a balancé à la poubelle tout son attirail et ses chansons baba cool pour s'immerger dans le rock urbain. Le disque qui en résulte, "BBH 75", est une bombe et devient rapidement culte grâce au bouche-à-oreille. Très électrique, il ouvre des perspectives nouvelles : un rock en français pur et dur avec des textes qui sonnent et collent à l'air du temps : "Est-Ce Que Ma Guitare Est Un Fusil ?", "Œsophage Boogie, Cardiac Blues", "Mona Lisa Klaxon"... sans oublier "Paris-New York..." qui deviendra l'hymne de ses concerts. Il offre une alternative inespérée à tous ceux qui rêvent d'un rock en français adulte et révolté. Cet album essentiel influencera tous les groupes de la décennie suivante, irradiant la scène punk française autant que le mouvement alternatif des années 80. Mais à l'époque, il divise fortement son public et les tournées suivantes ne font que creuser le fossé. D'autant qu'Higelin ne fait rien pour arranger les choses : punk avant l'heure, les prestations de cet écorché vif sont brèves, inégales, parfois destroy et totalement imprévisibles. A la fac de Tours, en 1975, il apparait totalement défoncé (sous acide), interpelle le public, se casse au bout d'un quart d'heure et ne consent à revenir qu'après deux heures de psychodrame et de débats. A l'Elysée Montmartre, l'année suivante, il effectue tant bien que mal une première partie chaotique puis, après l'entracte, se concentre sur son piano électrique qu'il malmène et renverse avant de quitter la scène dans une ambiance d'émeute. Son deuxième album rock ("Irradié"), enregistré avec un dénommé Louis Bertignac, poursuit dans la même lignée... mais en nettement moins bien. Dans Rock&Folk, Philippe Manœuvre l'incendie en écrivant que l'on est passé *"de Iggygelin à Pipigelin"*. Mais l'obstination commence à payer, tout comme le fait que la bête de scène se montre de moins en moins erratique et de plus en plus pro. Considéré comme le parrain de nouveaux groupes, il tourne en tête d'affiche en compagnie de Starshooter ou Téléphone. En 1977, il triomphe à Bourges en rendant hommage à Trenet et en initiant ces concerts interminables qui vont devenir sa spécialité. Au diapason, son nouvel album, "Alertez Les Bébés", ratisse beaucoup plus large que les précédents. Il navigue alors entre chanson française et rock tout terrain avec une habileté qui séduit un public de plus en plus large mais éloigne les rockers, déçus par cette évolution.

Il poursuivra jusqu'au bout dans cette voie. Dans les années 80, il devient une véritable star, bien que les médias le boudent et que peu de ses titres passent en radio. Il se forge une légende grâce à des shows marathoniens basés sur sa verve, son répertoire éclectique et sa complicité étonnante avec un public fidèle dont une partie le suivra jusqu'au bout, même quand la mode sera retombée. Sa flambée rock n'a donc été qu'une période de sa longue carrière, mais elle a durablement marqué l'histoire du rock français et fait depuis bien des émules.
H.M.

Photo Hamon/ Dalle

Jacques Higelin en 1981

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Introspection érotico-bordélique

Marion DE HPG

Depuis le tout début des années 90 — plus exactement depuis l'indispensable (c'est une blague, hein !) "Une Brésilienne Au Trocadéro", son premier film, Hervé-Pierre Gustave, *alias* HPG, a cumulé comme hardeur des centaines de vidéos X. Du gonzo anodin ("Offertes A Tout 6") à des performances olé-olé aux titres joyeusement obscènes ("Plein Les Bouches, Plein Les Trous", "Belle Salope De 30 ans"...).
Mais HPG est apparu aussi dans une flopée de pornos nettement plus élégants comme ceux signés John B Root ("Une Nuit Au Bordel", "Le Principe De Plaisir", "24 Heures D'Amour") ou d'autres, initiés par la société Blue One. Parmi lequel l'ultra cinéphilique "Le Plaisir A 20 ans", suite d'hommages à de grandes scènes de films populaires ("Le Projet Blair Witch", "Basic Instinct") revisitées en version hard. Bref, le train-train d'un comédien porno, serait-on tenté de dire...
Seulement voilà, HPG n'est pas un hardeur comme les autres. HPG est un personnage ! A la fois auteur-zazou, concepteur de son propre monde, provocateur inné en réaction probable à une timidité maladive, et plus à l'aise avec les circonvolutions de son sexe qu'avec les soubresauts de son âme...
Un état d'être qu'il a décortiqué, non seulement dans certains pornos déjantés de sa fabrication ("HPG, Son Vit, Son Œuvre"), mais aussi à travers des films mainstream (en gros : sans *zizis tendus à l'écran*) projetés, entre autres, dans les festivals de Cannes et Locarno ("On Ne Devrait Pas Exister", "Fils De..."). HPG est donc un personnage complexe qui, sur son parcours de pornocrate professionnel, se confiait ainsi dans un livre d'entretiens que Karine Durance et Stéphane Bout lui ont consacré il y a quinze ans ("Autobiographie D'Un Hardeur" chez Hachette) : *"Il me semble que l'univers du porno reste joyeux. Ce n'est pas un monde entièrement noir, il a aussi ses couleurs. Les situations douloureuses ne sont pas la généralité. La plupart du temps, tout le monde souhaite tourner une seconde fois avec moi parce qu'on n'arrête pas de se marrer."* Se marrer justement ! Cela semble un des points forts de HPG qui, contrairement à ses collègues membrés (Rocco Siffredi en premier) manie très bien l'autodérision. Car HPG est carrément drôle ! Ne serait-ce que par ce mélange de visage lymphatique et de crâne glabre qui peut le faire ressembler à un personnage déglingué sortant d'une bande dessinée surréalisto-cul d'Edika. Un humour totalement à l'ouest qu'il manie avec une ironie étrange, peut-être difficilement cernable pour les fans hardcore de Dany Boon. Il n'est qu'à voir son dernier film, "Marion", où l'on retrouve la fameuse patte HPG. Un film où HPG, en totale roue libre, tente une nouvelle introspection érotico-bordélique de ses sens. Principalement ceux de son sexe et de son âme. Voilà comment on pourrait tenter de résumer ce nouvel essai expérimental d'à peine 1 h 10 qui — et c'est son intérêt — va bien au-delà d'une quelconque tentative critique. Nanar assumé parsemé d'éclairs lubriques ? Véritable film d'auteur sur le sens de la vie ?
Crotte de nez potache lancée au visage de la ménagère de moins de 50 ans pour qui le comble de la punkitude vicelarde serait de mater en boucle les adaptations filmées de "Cinquante Nuances De Grey" ? Métaphore sentie sur les vicissitudes du couple et les aléas du sexe ? "Marion" est, a priori, un mélange de tout ça.
Et également une comédie burlesque quand, clou du film, HPG se masturbe frénétiquement en essayant de balancer un jet de sperme au milieu d'une cible dessinée sur un mur. Robin des bois ! Le genre de gags qui ferait se retourner Ernst Lubitsch dans sa tombe, mais qui peut aussi être ressenti comme une allégorie moqueuse d'un certain machisme ambiant (*en salles le 25 avril*). ❑

Fumeux ou carrément génial ?

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

My Wonder Women

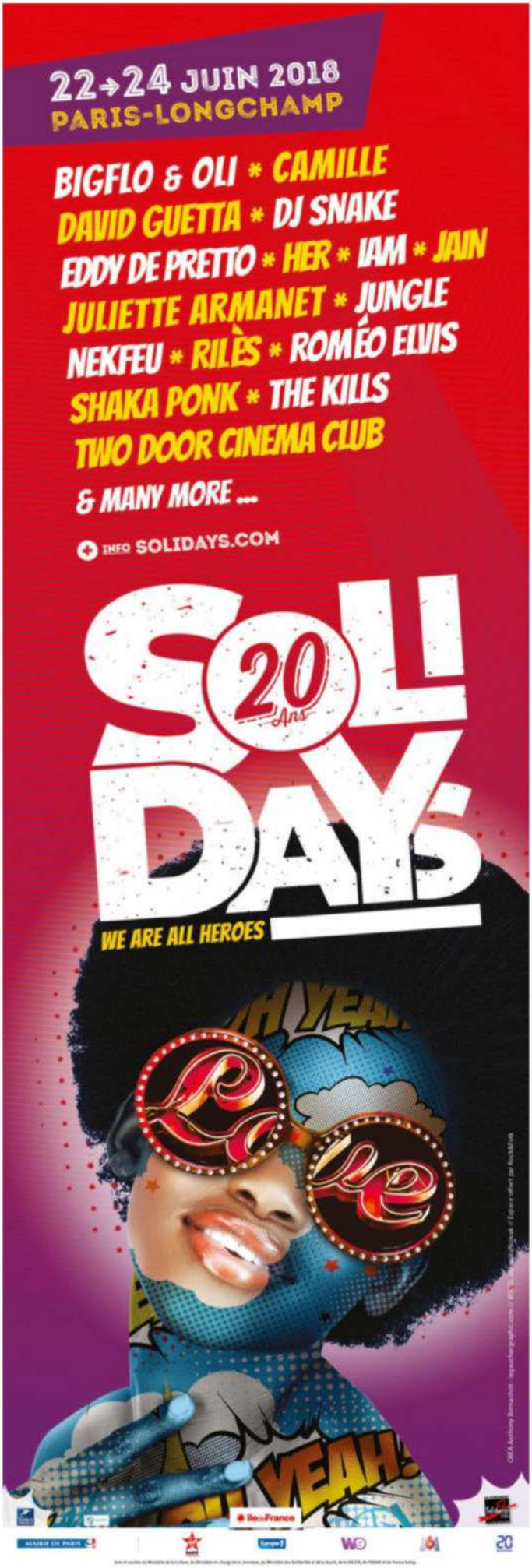
My Wonder Women

En 1941, William Marston — psychologue, inventeur du détecteur de mensonge et dessinateur — crée le personnage de Wonder Woman qui, comme le précise Wikipédia, est une *"alternative à toute la violence masculine."* On connaît la suite... Bandes dessinées à profusion, adaptation télé (la série des années 70 avec Lynda Carter qui fit fantasmer tous les ados du monde) et un blockbuster en 2017... "My Wonder Women" d'Angela Robinson détaille la genèse de cette version vaginale de Superman. Comment et pourquoi Marston eu l'idée de la créer. Suite, en fait, à ses études intensives sur le comportement humain dont, principalement, celui des femmes. On suit la longue relation qu'il mena dans la société conservatrice de l'époque avec deux femmes. Leurs nombreuses discussions philosophiques et leurs jeux érotiques gentiment SM participant à la caractérisation (et à l'accoutrement bondage !) de Wonder Woman. La complicité entre les formidables acteurs (Luke Evans, Rebecca Hall et Bella Heathcote) apporte toute la sensibilité et la subtilité nécessaires pour narrer la naissance de ce personnage de fiction, devenu un symbole musclé du féminisme contemporain (*en salles le 18 avril).*

Otages A Entebbe

En juillet 1976, le vol d'Air France Tel Aviv-Paris est détourné sur Entebbe, en Ouganda. Les pirates de l'air, palestiniens et allemands, prennent en otages 329 passagers (dont une centaine d'Israéliens) afin de faire libérer des prisonniers palestiniens. Un fait divers historique, déjà retracé dans trois films réalisés il y a plus de quarante ans dans la foulée du détournement : "Victoire A Entebbe", "Raid Sur Entebbe" (avec Charles Bronson !) et "Opération Thunderbolt". Trois pellicules qui misaient plus sur l'action que sur la réflexion, contrairement à cette nouvelle version. Le brésilien José Padhilla (repéré il y a dix ans avec "Troupe D'Elite", descente sauvage dans les bidonvilles de Rio par une milice armée) s'intéresse surtout à l'état d'esprit des principaux terroristes qui ne sont jamais présentés comme de vils sanguinaires, mais comme des hommes (et une femme) ayant le rêve utopique de changer le monde. Loin de la jouer moraliste ou manichéen "Otages A Entebbe" explique également les implications géopolitiques du conflit israélo-palestinien et remet quelques points sur quelques *i* au sujet de certains faits historiques. Notamment lors de la scène de l'assaut final, magnifiquement montée en parallèle avec un ballet métaphorique reconstituant les faits et qui coûtera la vie à 55 personnes (*en salles le 25 avril).*

Otages A Entebbe



Death Wish

Death Wish

En 1974 sortait *le* classique du film de vengeance et d'autodéfense : "Un Justicier Dans La Ville" dans lequel Charles Bronson partait en virée dans les rues mal famées de New York pour dessouder de la racaille. Film culte qui donna lieu à plusieurs suites aberrantes (mais *fun*). Et aujourd'hui, ce remake signé Eli Roth, qui, avec sa cinéphilie *tarantinesque*, s'évertue à faire revivre le cinéma d'exploitation des années 70 en salles (voir son formidable "Green Inferno" semi-remake de "Cannibal Holocaust"). Sauf que Roth se contente ici du minimum syndical. Pourquoi, par exemple, avoir pris ce *has been* de Bruce Willis qui avoue lui même être lassé de flinguer à l'écran (ce qui se voit sur son visage torve) ? Pourquoi avoir remplacé la sublime BO de Herbie Hancock (qui servait magnifiquement la tension ressentie par le personnage de Bronson) par du rock appuyé (AC/DC à fond dans les tympans) ? Pourquoi avoir adouci la séquence d'agression de la famille au début, qui, filmée en focale courte et hystérie ambiante, justifiait le trauma de Bronson dans le film de Winner ? Pourquoi, une séquence gore gratuite (un *bad guy* écrasé par sa voiture dans un garage) qui ne sert absolument pas le film ? Reste une bonne séquence d'action dans les toilettes d'une boîte de nuit qui justifie un brin la vision de ce polar B au look d'un direct to dvd (*en salles le 9 mai).*

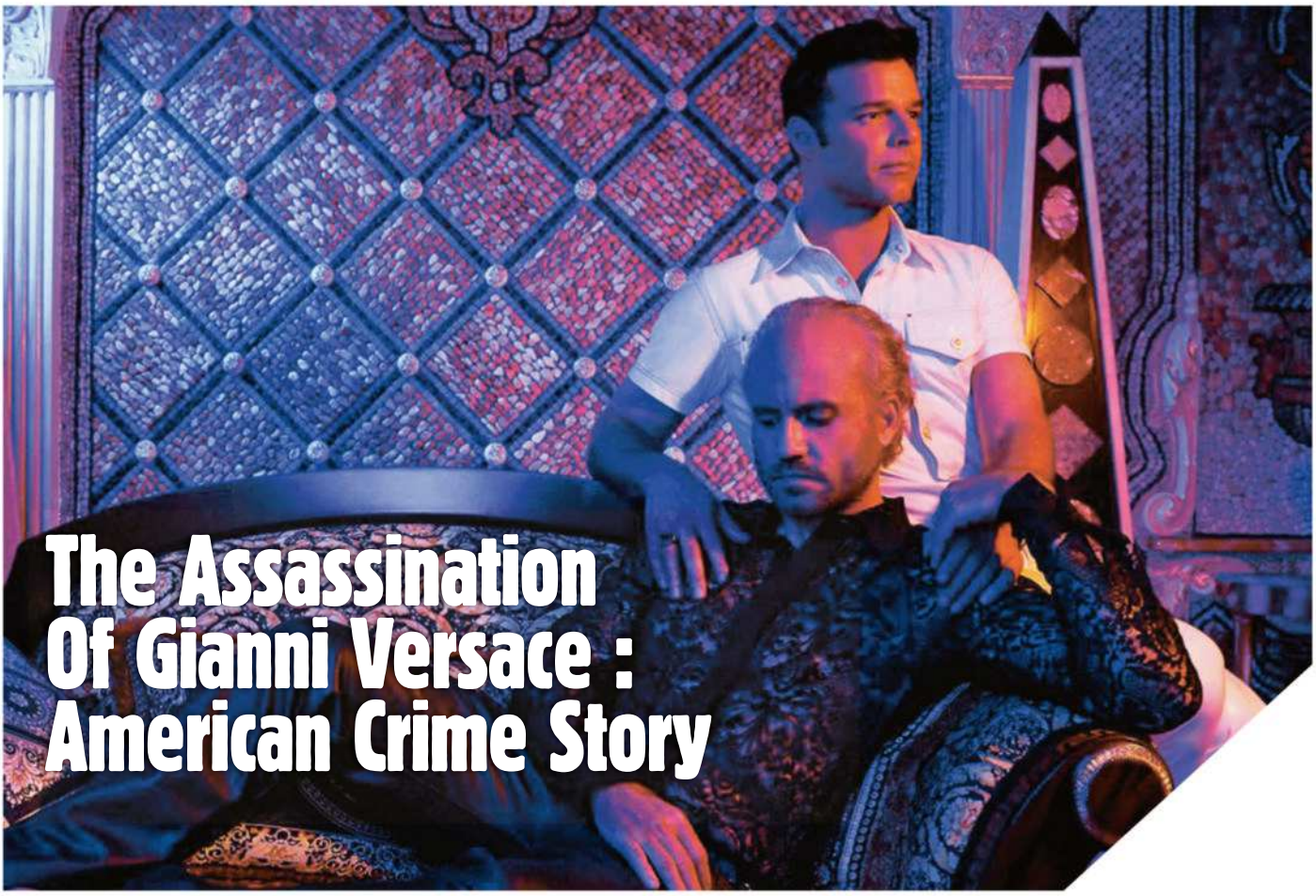
Annihilation

Sorti en salles aux Etats-Unis en février dernier, "Annihilation" d'Alex Garland a bénéficié d'un gros buzz. Et voilà que le film débarque en France directement sur Netflix ! Et le résultat est... comment dire.. autre ! On y suit donc les pérégrinations kamikazes de militaires (et d'une biologiste) dans un gigantesque périmètre boisé, entouré d'un mystérieux brouillard apparu après le crash d'un météore. Une sorte de no man's land qui semble avaler ceux qui y pénètrent. Et le voyage, aussi physique que métaphysique, va bien au-delà de la *twilight zone* ! Avec, entre autres, des mutations à tous les étages, qu'elles soient animales, végétales ou humaines. Plus proche de "Stalker" (classique du cinéma de science-fiction russe) que d'une basique balade dans les étoiles façon "Star Wars", "Annihilation" fait naviguer les sens de tous les côtés. Un peu fumeux ou carrément génial ? Ça dépend des moments... Toujours est-il que, comparé à "The Cloverfield Paradox" et "Bright", les deux nanars friqués *made in* Netflix, "Annihilation" reste une vraie proposition de cinéma. Que l'on aurait bien découvert au cinéma d'ailleurs... (*Netflix)* ❑

Annihilation

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Luxe, sang et décadence



The Assassination Of Gianni Versace : American Crime Story

Depuis une dizaine d'années, la mode s'est emparée des grands écrans avec une flopée de films consacrés à des couturiers. De "Lagerfeld Confidentiel", documentaire introspectif sur le quotidien du créateur hambourgeois cabot au récent et racé "Phantom Tread" de Paul Thomas Anderson en passant par deux biopics concurrents ("Saint Laurent" de Bertrand Bonello et "Yves Saint Laurent" de Jalil Lespert) réalisés en 2014. Mais avec cette nouvelle série produite par la Fox, ce n'est plus *la vie de* qui est abordée, mais *la mort de*. En l'occurrence Gianni Versace, qui aura apporté sa petite part au septième art en brodant quelques costumes flashy sur "Showgirls" de Paul Verhoeven et "Kika" de Pedro Almodóvar. Versace qui était bien loin de se douter qu'un an et demi après s'être fait remettre par Elton John un prix pour sa contribution au monde de la mode et de la musique, il périrait assassiné, à l'âge de 50 ans, devant le portail de sa villa de Miami. De deux balles tirées à bout portant par Andrew Cunanan, tueur en série également coupable des meurtres de son ancien petit ami, d'un architecte et d'un promoteur immobilier les mois précédents. Un fait divers retracé dans la deuxième saison de "American Crime Story", *la* série policière du moment, créée par Ryan Murphy — le formidable *showrunner* de "Nip/Tuck" — et dont la première saison sur le procès OJ Simpson avait raflé plusieurs Golden Globes et Grammy Awards. En partant de l'assassinat dès le début du premier épisode, la série jongle avec les flashbacks et retrace, en parallèle, les derniers mois de Versace et le parcours tortueux du tueur. Avec un premier intérêt de taille : la symbiose étonnante entre l'univers kitch du couturier et une réalisation très opératique, où travellings et steadicam viennent fluidifier les déambulations nerveuses des deux personnages à l'esprit totalement engoncé dans leur obsession respective (les vêtements pour le premier, le meurtre pour le second). Un exercice de style enivrant qui — photo rose bonbon comprise — n'est pas loin de faire penser à l'ambiance décadente et ensoleillée du "Scarface" de Brian De Palma. Edgar Ramirez, acteur vénézuélien génial qui maîtrise l'art du grimage (voir son étonnante transformation en terroriste Carlos dans le biopic d'Olivier Assayas), compose un Versace plus vrai que nature, tout partagé qu'il est entre l'amour filial de sa sœur protectrice Donatella, sublimée par une Penelope Cruz au look hyper glamour et son amant *number one* joué par le bellâtre (et néanmoins excellent) Ricky Martin, 8 ans pile après qu'il a accepté de faire son coming out. Mais le plus intéressant reste le parcours du tueur joué par Darren Criss, réputé pour son rôle dans la série "Glee". Ses déambulations psychotiques dans le milieu gay de Miami ne sont pas sans rappeler l'ambiance sexuelle morbide du "Cruising" de Brian De Palma, quand Al Pacino devenait lui-même ambigu à force de traquer un serial killer d'homos. A mille lieues du navet de Menahem Golan shooté il y a deux décennies avec Franco Nero dans le rôle-titre ("The Versace Murder"), cette version du mythe Versace, étalée sur neuf épisodes, donne aussi un aperçu antinostalgique des années 90, décennie très frime et très bling bling, où luxe, sang et décadence avaient un sacré goût de fin de siècle *(En diffusion sur Canal+).* ❑

L'Enfer Des Zombies *(Artus Films)*

A la fin des années 70, dans la foulée du film choc "Zombie" de Dario Argento et George Romero, les Italiens — comme d'habitude — exploitent ce nouveau filon de morts-vivants décharnés à coups de nanars décadents. Genre "La Terreur Des Zombies", "Le Manoir De La Terreur" et autre "Avion De L'Apocalypse" qui auront réjoui les amoureux du genre tout en offusquant les fans transis de Rohmer et Godard. Sauf qu'un de ces cinéastes, Lucio Fulci, faisait mieux que les autres. En installant, comme le signalait le fanzineux culte Pierre Pattin, *"une belle poésie macabre"*. Que l'on ressent à chaque minute de "L'Enfer Des Zombies" qui, après de nombreuses éditions VHS et DVD à travers le monde, ressort dans un coffret ultime. Avec livre, Blu-ray et bonus, dont une interview de Maurizio Trani, responsable des effets latex très impressionnants (l'écharde dans l'œil d'Olga Karlatos !) qui travaillera plus tard sur les plaies béantes d'un Jésus masochiste dans le très sadique et catho "La Passion Du Christ" de Mel Gibson.

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Survivance d'un rock

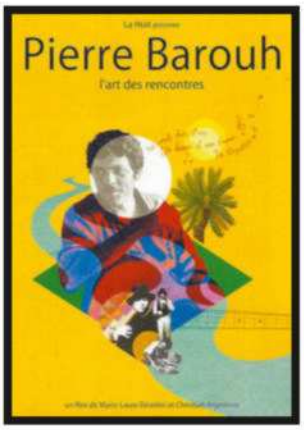
Joshua Homme & Iggy Pop

"AMERICAN VALHALLA"

Eagle Vision

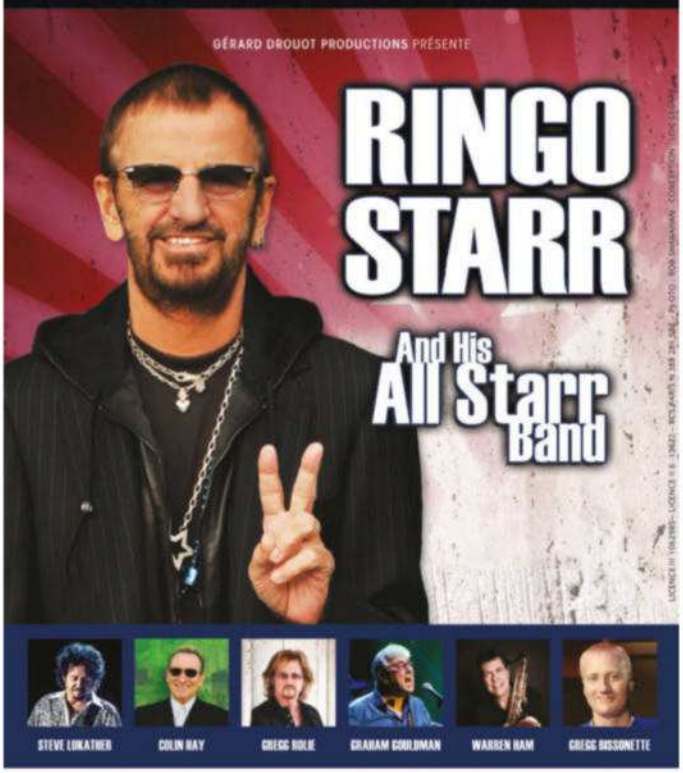
On n'aimerait pas, même pour une journée, être à la place de ceux qui ont déglingué "Après", l'album *softcore* publié par Iggy Pop en 2012, sous prétexte qu'il ne correspondait pas à leurs attentes. Leurs quoi ? Curieusement, les mêmes s'étaient écrasés devant "Préliminaires", son prédécesseur, pour cause d'inspiration *houellebecquienne*. Les mêmes également, ou plus précisément leurs aînés, s'en étaient pris, vingt ans plus tôt, à David Bowie (vivant, il était davantage malmené...) parce qu'avant et après une tournée best of qui devait être la dernière du genre (cette blague), il avait enregistré avec un guitariste fan et inspiré (et qui l'inspirait), et une section rythmique qu'il avait déjà mise à l'épreuve, un album post-metal sous le nom de Tin Machine. Pas de bol, Bowie rappellera que les sensations procurées par cette formation dans laquelle il avait souhaité se fondre, avaient été parmi les plus revitalisantes de sa vie de musicien. Iggy Pop, qui connaissait bien David Jones, a déclaré des choses très similaires à propos de "Après", puis de "Post Pop Depression", l'album qu'il a enregistré avec Josh Homme. Lui aussi est fan et inspiré, et réputé pour son appartenance à Kyuss, Queens Of The Stone Age et Them Crooked Vultures. Comme par hasard, l'importance de "Après", en tant qu'étape de récupération d'une carrière qu'il faudrait être gonflé pour ne pas considérer comme mouvementée, Iggy la rappelle dès les premières minutes de ce making-of réussi de l'album qui lui a succédé, dans lequel Homme et son coréalisateur (Andreas Neumann) reviennent également sur la tournée qui a suivi sa parution. Certes, depuis 2016, on a été bien servis puisque "Post Pop Depression" est sorti en CD et vinyle, et le concert au Royal Albert Hall, sur les mêmes supports, ainsi qu'en DVD et Blu-ray. Mais voilà, Iggy Pop incarne la survivance d'un rock dont les ultimes représentants se comptent sur les doigts des deux mains, mais plus pour très longtemps. Au début du dialogue qui, sous forme de lecture de journal de bord ou d'interviews croisées, s'instaure entre eux dans "American Valhalla" (c'est le titre d'un morceau de "Post Pop Depression"), Homme montre le paquet envoyé par Pop, contenant des idées de chanson (qu'il lui proposait de développer afin de savoir, dans un premier temps, si un tel disque méritait d'exister), ainsi qu'une sorte de chronologie de ses presque trois années passées avec Bowie durant la seconde moitié des seventies. Le Honky Château, la China Girl, Berlin et le studio près du mur, tout y est. Et, pas si curieusement que ça, on comprend que, davantage dans l'esprit que dans la forme, la confection de "Post Pop Depression" au Rancho de la Luna (en plein désert Mojave) a présenté des similitudes avec celle de "The Idiot" et "Lust For Life". On assiste, durant ces quatre-vingts minutes, à un échange, une transaction musicale et spirituelle entre le jeune qui injecte de sa vitalité et l'ancien dans les incrustations du visage et du corps duquel on peut lire, aussi bien que dans

son regard, des pans entiers de l'histoire du rock. Embarqués dans l'affaire après s'être pincés très fort pour y croire, Dean Fertita (guitariste complice des Queens Of The Stone Age) et Matt Helders, batteur des Arctic Monkeys, ont apporté leurs talents à l'édifice avec d'autant plus d'entrain et d'abnégation que, pas dupes, il savait que l'affaire (et c'est tellement mieux ainsi) serait sans lendemain. Forcément, la tension du documentaire monte d'un cran après que Iggy a accepté de tourner pour défendre le disque. Il fallait des chansons supplémentaires pour tenir un set, et Homme, de sa propre initiative, a puisé dans les albums franco-allemands. Mais la nuit qui a précédé le matin de janvier 2016 où Iggy devait s'envoler de Miami pour rejoindre le groupe et démarrer les répétitions, il a appris, comme le reste du monde, que David Bowie venait de mourir. Lui non plus n'était pas au courant de sa maladie. D'autres que James Osterberg auraient certainement battu en retraite. OK, il en a enterré d'autres (les frères Asheton, des Stooges, sont partis en 2009 et 2014) et Homme et ses musiciens auraient compris : cette pilule-là était sacrément difficile à avaler. *"A ce moment précis, j'ai été particulièrement vulnérable"* se contente de rappeler Iggy qui a toujours préféré les déhanchements aux épanchements. Il décidera finalement de se laisser happer par la route, avec les gamins aux fesses. Pas histoire d'oublier quoi que ce soit, puisque pour plus de la moitié, le répertoire va être constitué de titres de "The Idiot" et "Lust For Life". En vérité, du Teragram Ballroom de Los Angeles, à une poignée de miles du studio où la première version de "Turn Blue" a été ébauchée par Iggy et Bowie en mai 1975, au Grand Rex, à une grosse trentaine de kilomètres du château d'Hérouville, où ils ont mis en boîte "The Idiot", il s'est bel et bien agi d'une célébration. Mais pas de la mémoire du musicien décédé. Josh Homme, Iggy et leurs complices ont fêté l'audace, l'initiative, la remise en question et ces lambeaux de temps, arrachés aux destinées, qu'on essaie de punaiser pour les faire durer un peu plus. En vain, bien sûr, mais le plaisir de croire à la transitivité — le rock'n'roll est un art et l'art une exaltation de la vie — en vaut la chandelle. Iggy Pop a eu raison de solliciter Josh Homme et lui, d'accepter sans se laisser engloutir. Il sera bien assez temps de craquer plus tard, lorsque le plus attachant et le plus authentique des rockers, encore capable de voler au bout des bras de ses admirateurs et de marteler les planches (un peu plus fort du côté du talon compensé) tirera sa révérence. Le Valhalla peut attendre.



Pierre Barouh
"L'ART DES RENCONTRES"
La Huit

On l'a déjà dit et on craint d'avoir à le répéter, la fin des grands excentriques est la preuve que la roue tourne, mais aussi que quelque chose de crucial est bien en train de disparaître : l'art de la différence. Hasard des sorties, alors que la France pleure Jacques Higelin, un des derniers *barréoïdes,* le courrier nous amène ce DVD (+ CD) consacré à Pierre Barouh. Auteur à part, compositeur, interprète, mais également grand voyageur, planétaire ou intérieur, ce Parisien qu'on associe systématiquement, et ça ne peut pas lui déplaire, à "Un Homme Et Une Femme", la fresque sentimentale de Claude Lelouch *oscarisée* en 1967, a également fondé, en ces années lointaines où la chanson française égayait les vies, un label qui avait ouvert ses portes à Higelin. Dans ce documentaire de Marie-Laure Désidéri et Christian Argentino (entrecoupé d'interventions de chanteurs et chanteuses actuelles — c'est la mode, la nouvelle bonne idée, généralement des maisons de disques, comme si ces mélodies et textes-là n'étaient plus d'une grande modernité et avaient besoin, pour être perçus par un nouveau public, d'interprètes aux traits moins creusés), on voit et écoute ce jeune homme sans âge raconter son parcours. Forcément, il commence par ces airs brésiliens composés par Baden Powell ou Vinícius de Moraes, dont il a signé, sans rien trahir, les adaptations françaises. "Samba Saravah" se retrouvera ainsi dans le film de Lelouch, dont Pierre Barouh chante le célébrissime thème principal, en duo avec Nicole Croisille, sur une musique de Francis Lai. Bien sûr, cet arbre cache un peu le bois joli de la carrière de Barouh à qui l'on doit aussi, toujours sur une mélodie de Lai, "La Bicyclette", increvable et popularisée par Yves Montand. La suite, moins connue mais du même tonneau, est à (re)découvrir ici. ❑



PAR GEANT VERT

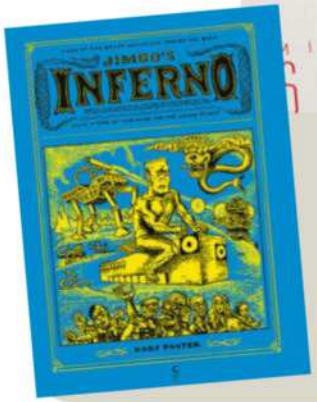
Le summum du mec cool

En plein débat sur le harcèlement et la violence faite aux femmes, la dessinatrice anglaise Una signe avec **"L'Une D'Elles"** (Çà Et Là) un ouvrage graphique mémoriel aussi important que didactique sur la dangerosité d'être une fille dans le monde moderne. L'histoire d'Una commence en 1977 dans le Yorkshire. Elle a douze ans et un tueur sévit dans la région. C'est également le début de toute une série de mauvaises rencontres pour la fillette, sans que personne dans son entourage ne s'en rende vraiment compte. Il aura fallu quelque quarante années à Una pour réussir à raconter son histoire personnelle en la mettant en parallèle avec celle de Peter Sutcliffe, l'éventreur du Yorkshire. Ce qui est essentiel dans cette lecture, c'est la manière dont l'auteure explique posément le parcours des femmes violées et ce que l'on attend d'elles : l'oubli. Bien sûr, et comme le confirme le livre, le passage du temps n'effacera jamais ce qui a été subi.

Très prolifique en ce moment, Zerocalcare cède à l'air du temps avec **"12 Heures Plus Tard — Le Matin Des Morts-Vivants"** (Cambourakis), dans lequel il entraîne tous ses personnages habituels dans une histoire de morts-vivants qui viennent semer la panique à Rebbibia, le quartier populaire de Rome où vit l'auteur. Dans un squat plein de punks, Zerocalcare joue à Streetfighter 2, un jeu qui représente à ses yeux la seule chose positive que l'on puisse retenir d'une société qu'il rejette. Pendant qu'il s'amuse, des zombies envahissent les rues de Rome et dévorent tous les gens qui oublient de courir se mettre à l'abri. Pour s'en sortir, le punk et ses amis devront faire preuve de solidarité (thème cher au dessinateur) et, surtout, arriver à l'heure à un rendez-vous avec le chef du quartier qui pense pouvoir sauver son monde grâce à un autobus. Comme il est de mise chez Zerocalcare, le scénario part dans tous les sens avec une fin soigneusement expédiée, rappelant "Démons" de Lamberto Bava, grand classique du cinéma d'horreur transalpin.

Avec **"L'Exécuteur — Les Proies"** (Delirium), troisième et dernier tome de la série, le scénariste John Wagner et le dessinateur Arthur Ranson concluent brillamment les tribulations d'Harry Exton, un tueur professionnel qui se retrouve pourchassé à son tour par les protagonistes d'un très macabre jeu. Parue à l'origine chez 2000AD, cette BD fut un choc dès sa sortie au Royaume-Uni, grâce à son univers au réalisme froid et implacable. A travers cette fiction découpée à la manière d'un film noir américain, le lecteur découvre un scénario bien ficelé. L'histoire, donc, d'un héros taciturne seul contre le monde entier. Parallèlement à cette intrigue qui peut se résumer par *tuer ou être tué*, il n'est pas non plus tiré par les cheveux de voir dans "L'Exécuteur" un très bon résumé de l'état d'esprit des Britanniques à la fin des années Thatcher, une époque où il n'était pas conseillé de faire partie de la classe ouvrière.

Ceux qui imaginent que tous les mangas se ressemblent doivent lire **"Saltiness"** (Akata) de la star montante Minoru Furuya. Avec ce premier volume d'une série de quatre, le lecteur qui pense que "The Big Lebowski" était le summum du mec cool risque d'avoir un choc en découvrant le personnage de Takehiko. Ce dernier est un trentenaire qui passe ses journées à éviter toute forme de travail, tant il est persuadé que son statut autoproclamé de mec génial le place au-dessus de tout et tous. En clair, Takehiko est un immense branleur qui profite bien de la vie sur le dos de son entourage. Un jour, il décide d'aller à Tokyo pour tenter de trouver sa place dans la société. Autant dire tout de suite, et sans rien divulguer, que l'entreprise ne s'annonce pas simple. Entre critique sociale et voyage dans le cerveau d'un adolescent attardé, ce manga au style réaliste est une franche réussite. ❑

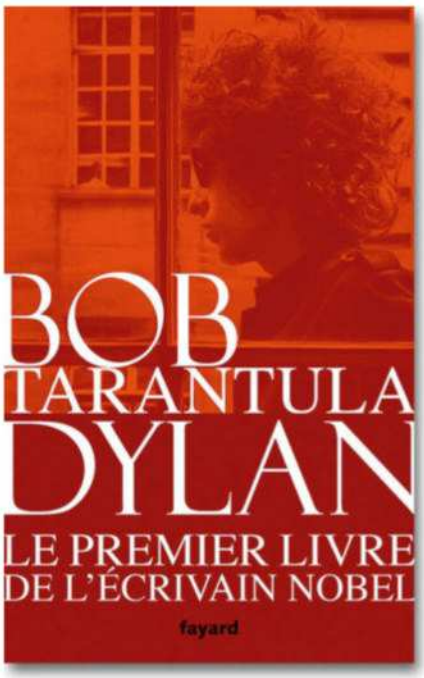


Le gros plan du Géant

Maître du visuel choc, Gary Panter s'est fait connaître à travers différents travaux réalisés pour des groupes de la scène de West Hollywood dans les années 70. De cette époque forte, le monde de l'art retiendra le visuel créé pour The Screamers, sorte de version aussi moderne que mutante du Cri d'Edvard Munch. Panter a également inventé le personnage de Jimbo, un punk crétin qui vit dans un univers déjanté où rien ne semble se passer comme prévu. Publié à l'origine dans le cultissime fanzine Slash (les tables de la loi du mouvement punk américain), le personnage a connu, depuis, de multiples aventures. Avec cette réédition tête-bêche de "Jimbo L'Enfer/ Jimbo Au Purgatoire" (Cambourakis) regroupant deux volumes distincts, Gary Panter détourne "La Divine Comédie" de Dante dans une fort expressionniste relecture teintée d'apocalypse. Tellement trash que John Waters aurait pu en revendiquer la paternité.

Bobby accepta finalement la pubication

PAR AGNES LEGLISE



Tarantula

BOB DYLAN

Editions Fayard

On peut dire que son prix Nobel a pas mal bouleversé le regard sur Bob Dylan. Beaucoup de ceux qui le prenaient pour un chanteur presque oublié ont alors découvert l'importance de son talent d'écriture autant que musical. Les fans le savaient déjà bien sûr mais beaucoup, en particulier les moyens à l'aise en anglais, ignoraient à quel point les textes de ses chansons s'apparentent littéralement à des poèmes et n'auraient pas misé un billet sur la possibilité que le chanteur Bob Dylan reçoive un jour le prix littéraire le plus convoité de la planète.
Il faut préciser que Dylan, avec sa maigre bibliographie, deux livres en tout et pour tout, est l'absolu recordman du mec qui n'a rien publié parmi les Nobel de littérature, tous monstrueusement plus prolifiques. Dès 1964 pourtant, les éditions Macmillan, croyant renifler le succès de librairie, contactait la jeune star montante qui accepta de leur écrire un livre sous la grosse pression d'Albert Grossman, son impresario, mais le regretta aussitôt et traina donc pendant deux ans de plus en plus les pieds pour s'y coller. "Like A Rolling Stone" sorti en 1965 lui avait ouvert un nouveau champ de création et il lui semblait bien plus naturel et intéressant d'écrire des chansons. Coincé par son contrat, il en était néanmoins au stade des dernières corrections quand il eut son mystérieux accident de moto en juillet 66 et se planqua de toute vie publique pendant de longs mois. Quand il réapparut, le concept même du livre lui était devenu encore plus étranger et il en refusa donc logiquement la sortie. Sauf que des fans insatiables mirent la main sur des jeux d'épreuves dont des éditions bon marché commencèrent à sortir un peu partout, malgré les protestations des avocats de Dylan. Ce n'est que 5 ans plus tard, en 71, que Bobby accepta finalement la publication de "Tarantula", avec une bizarre introduction, presqu'à contrecœur, de son peu courageux anonyme éditeur — incluse dans la présente réédition — mais dans l'indifférence d'un grand nombre de ses lecteurs — qui l'auraient sans doute plus apprécié 5 ans plus tôt — et surtout dans la parfaite indifférence de l'auteur, passé tout à fait à autre chose. Les critiques, eux, n'étaient absolument pas indifférents mais, à peu près tous horrifiés devant ce flot poétique. Leur incompréhension était totale devant ces pages surréalistes et leurs sarcasmes allèrent de la pure vacherie — *"écrivaillon"* sous la plume du critique rock Robert Christgau, qui ajoutait : *"La sortie du livre n'est pas un évènement littéraire car Dylan n'est pas une figure littéraire... Achetez ses disques"* — à la franche moquerie : *"137 pages de notes de bas de page pour un album qui n'a jamais existé."* Précisons même que quand le magazine Spin a établi en 2003, un classement des plus inintelligibles phrases écrites dans un livre de rock star Dylan a gagné le pompon avec son : *"Ce n'est pas le moment de faire l'imbécile, aussi mettez vos grosses bottes et sautez sur les pitres du dépotoir."* Choix difficile vu que tout le livre est dans la même veine. Certains tout de même, plus littéraires, virent dans "Tarantula", une authentique poésie, inspirée directement de Lautréamont et Rimbaud autant que de Ginsberg et Kerouac, conçue et écrite comme un courant de pensées qui s'écoule dans un presque *joycesque* flux. Les érudits *ès* Robert Zimmerman y retrouvent, eux, les inspirations et les accents de Dylan chanteur et récusent les moqueurs qui passent à côté de ce livre comme autant d'ignares et de lecteurs paresseux. Sans intrigue compréhensible, comme sans personnages principaux — hormis, bizarrement, Aretha Franklin — ce poème expérimental déroule sa langue complexe et imagée comme autant de pistes vers l'imaginaire et l'âme d'un jeune poète pendant les folles sixties, voire vers leur cortège de produits psychoactifs. Le livre unique, véritable capsule temporelle d'une époque révolue, est d'ailleurs votre seule chance de vivre un trip sans vous en taper la descente. *"Ne le prenez pas au sérieux"* avertissait alors Dylan et le prix Nobel n'a peut-être pas tant changé que ça.

TOP 5 LIVRES MUSIQUE

(source Gibert Joseph)

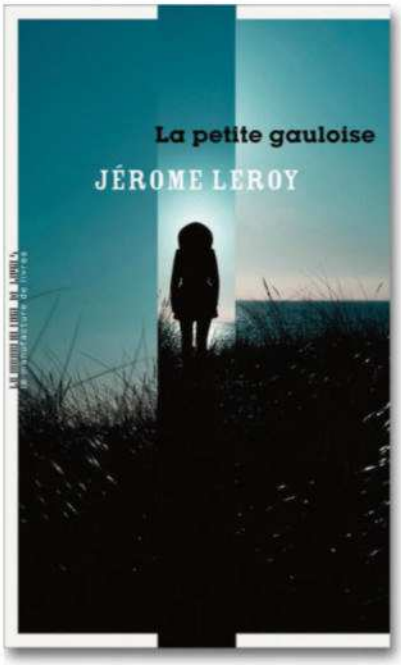
01 "Dylan : Lyrics 1961-2012" BOB DYLAN (Fayard)
02 "M Train" PATTI SMITH (Folio)
03 "Patti Smith Horses" VERONIQUE BERGEN (Editions Densité)
04 "Muziq Jimi Hendrix : Le Feu Sacré" VARIOUS AUTHORS (Muziq)
05 "Pink Floyd The Wall" PHILIPPE GONIN (Le Mot Et Le Reste)

La Petite Gauloise

JEROME LEROY

La Manufacture De Livres

Jérôme Leroy a toujours une façon bien à lui d'écrire son monde. Sobre et rapide, il en raconte les sombres détours sans avoir l'air d'y toucher et sans que jamais le lecteur ne décèle ses toujours subtiles intentions. "La Petite Gauloise" est de cette même inspiration et s'il décrit la même France bloquée, figée et emmêlée dans ses contradictions, Leroy le fait ici par le prisme d'une fiction policière et de personnages toujours parfaitement justes et vraisemblables. Terrorisme, combattants religieux, extrême droite et éducation nationale sont ici mêlés dans une intrigue hélas tout à fait contemporaine et vraisemblable. Allumés et profiteurs, élèves et profs,



policiers et terroristes, bien pensants et salauds, tous embarqués dans un sinistre voyage où, pourtant, Leroy ne perd jamais sa tranquille acidité et surtout son humour. La petite Gauloise du titre, à l'allure de Grace Slick, au parfum marin, précipité de nos modernes maux, est au fond la seule qui reste toujours digne malgré son romantisme désespéré et morbide. Fable noire et réaliste, parfaitement écrite, "La Petite Gauloise" nous décrit avec allant le dérapage général pas du tout contrôlé qui nous entraîne tous vers des lendemains qui déchantent sévère. On est mal.

Un Mug Et Du Thé Chaud

NORDEN GAIL

Norden Gail

"Un Mug Et Du Thé Chaud" est un livre unique.
Pas seulement parce que sa mystérieuse auteure, Norden Gail, est, justement, mystérieuse. On ne sait d'elle que ce qu'internet veut bien en dire, elle aime les jardins, les aubergines, les avant-bras et aider son prochain.
Et comme ce qu'elle fait de mieux c'est de raconter des histoires simples et compliquées, tristes ou drôles, parfois les deux simultanément, c'est avec ses mots qu'elle nous offre ici son aide bienvenue. Sous sa plume sensible, ni blancs ni noirs, ni jugement, ni verdict, les gens sont fragiles, certes, fêlés même, mais survivent, la tête haute. C'est peut-être un truc d'Auvergnats, cette force et cette main tendue mais c'est précisément ce que Norden Gail, active et indignée humanitaire, fait avec ce livre dont les bénéfices sont intégralement versés à des associations, en particulier d'aides aux migrants. Pour le trouver, internet vous guidera vers le site lulu.com où vous pourrez donc, c'est rare, améliorer votre karma par cette bonne action, tout ça pour le coût d'un livre délicat et tendre. Foncez. ❑

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

fnac

TOP 15 VINYLES

MARS 2018

01 AMY WINEHOUSE
"Back To Black" *Universal*

02 NIRVANA
"Nevermind" *Universal*

03 EDDY DE PRETTO
"Cure" *Universal*

04 NIRVANA
"MTV Unplugged In New York" *Universal*

05 DAFT PUNK
"Random Access Memories" *Sony Music*

06 BOB MARLEY
"Legend" *Universal*

07 FEU! CHATTERTON
"Oiseleur" *Universal*

08 MICHAEL JACKSON
"Thriller" *Sony Music*

09 ORELSAN
"La Fête Est Finie" *Wagram*

10 GUNS N' ROSES
"Appetite For Destruction" *Universal*

11 RAGE AGAINST THE MACHINE
"Rage Against The Machine" *Sony Music*

12 BEASTIE BOYS
"Licensed To Ill" *Universal*

13 DOMINIQUE A
"Toute Latitude" *Wagram*

14 POLICE
"Outlandos D'amour" *Universal*

15 BEACH BOYS
"Pet Sounds" *Universal*

Paris

AVRIL

20 AVRIL

Black Foxxes (Les Etoiles) ● **Ben Harper et Charlie Musselwhite** (Cigale) ● **Idles et Lice** (Trabendo, *complet*) ● **Jamie Isaac et J Bernardt** (Café de la Danse) ● **Kensington** (Maroquinerie) ● **The Nits** (Petit Bain)

21 AVRIL

Bernard Allison, Mike Zito et The Blues Caravan (Pan Piper) ● **Ghostemane** (Flow) ● **Igorrr et Niveau Zéro** (Trabendo, *complet*) ● **Mashrou' Leila** (Elysée Montmartre) ● **Justin Nozuka** (Backstage) ● **Planet Of Zeus, Lionize et Hippie Sabotage** (Maroquinerie) ● **Josh Rouse** (Petit Bain) ● **Teen Top** (Yoyo) ● **Yan Wagner et Tristesse Contemporaine** (Point Ephémère)

22 AVRIL

The Body (Olympic Café) ● **Havok, Darkest Hour, Cephalic Carnage et Harlott** (Petit Bain) ● **Paerish, Raincheck, Daggermouth et Valley** (Gibus) ● **Theory Of A Deadman** (Maroquinerie)

23 AVRIL

Hinds (Point Ephémère) ● **The Homesick** (Supersonic) ● **Isaac Delusion** (Casino de Paris) ● **Shame** (Maroquinerie, *complet*) ● **Sohn et 1921** (Point Ephémère) ● **Lisa Stanfield** (Trianon) ● **Ultra Vomit, Smash It Combo et Display Of Power** (Bellevilloise) ● **Vundabar** (Espace B) ● **Charlotte Day Wilson** (Pop Up du Label)

24 AVRIL

Holly Miranda et Leyya (Point Ephémère) ● **Pigalle** (Maroquinerie) ● **Eric Roberson** (Bizz'Art) ● **Jenny Wilson** (Espace B)

25 AVRIL

GusGus (Cigale) ● **Her** (Olympia) ● **Higher Power** (Gibus) ● **Milk and Bone** (Boule Noire) ● **No Warning et Higher Power** (Gibus)

26 AVRIL

Courtney Marie Andrews (Petit Bain) ● **A Place To Bury Strangers** (Trabendo) ● **Chilly Gonzales** (Trianon, *complet*) ● **Alela Diane** (Cigale) ● **Gum** (Supersonic) ● **Ought** (Maroquinerie) ● **Rhino's Revenge et Carousel Vertigo** (Boule Noire) ● **Satanic Surfers et Get Dead** (Gibus) ● **Calum Scott** (Yoyo) ● **Chris Stills** (Café de la Danse) ● **Alexis Taylor** (Badaboum)

Photo Guy Aroch-DR

Arcade Fire, le 26 avril au Zénith (Nantes) et le 28 avril à l'AccorHotel Arena (Paris)

27 AVRIL

Lucy Dacus (Espace B) ● **Gogol 1er** (Zèbre de Belleville) ● **Mabel** (Maroquinerie) ● **Svinkels** (Olympia, *complet*) ● **Vendredi sur Mer** (Gaîté Lyrique, *complet*) ● **Marlon Williams et Delaney Davidson** (Point Ephémère)

28 AVRIL

Amen Dunes (Badaboum) ● **Arcade Fire et Preservation Hall Jazz Band** (AccorHotel Arena) ● **Rafiq Bhatia** (Point Ephémère) ● **Big Brave** (Espace B) ● **Nicola Cavallaro** (Café de la Danse) ● **She Past Away, Lebanon Hanover et Selofan** (La Machine du Moulin Rouge) ● **Vanishing Twin, Tomaga et Veik** (Maroquinerie) ● **White Fang et Albinos Congo** (Supersonic) ● **Yellow Days** (Pop Up du Label, *complet*)

29 AVRIL

Icon For Hire (Gibus)

30 AVRIL

Rhys Lewis (Pop Up du Label) ● **Propagandhi, Iron Chic et No Trigger** (Gibus) ● **Sam Smith** (Bercy)

MAI

1er MAI

Daniel Lanois, Venetian Snares, Tryphème et Joanne Pollock (Trabendo) ● **Ne Obliviscaris, Allegaeon et Virvum** (Gibus)

2 MAI

Dark Tranquility et Equilibrium (La Machine du Moulin Rouge) ● **Isaac Gracie** (Café de la Danse) ● **Cory Henry & the Funk Apostles** (Trianon) ● **LA Salami** (Point Ephémère) ● **NF** (Trabendo) ● **Ravyn Lenae** (Maroquinerie) ● **Mai Lan** (Badaboum) ● **Wye Oak** (Pop Up du Label)

3 MAI

C-Sen (Boule Noire) ● **Catastrophe** (Café de la Danse) ● **Cosmo Sheldrake** (Point Ephémère) ● **Sammy Decoster** (104) ● **Little Simz** (Bellevilloise) ● **Queen Kwong** (Espace B) ● **Roméo Elvis** (Bataclan)

4 MAI

Cancer Bats, The Great Divide et Ragaraja (Gibus) ● **Chilly Gonzales** (Trianon) ● **Eden** (Trabendo) ● **Hangman's Chair et Team Ghost** (Maroquinerie) ● **I'm With Her** (Les Etoiles)

5 MAI

Caspian (Petit Bain) ● **Hypno5e** (Café de la Danse) ● **Kawaii Bukkaka et Les Trois Fromages** (Maroquinerie) ● **Madchild** (Backstage) ● **Shaârghot** (Gibus) ● **Ugly Kid Joe** (Bataclan)

6 MAI

The Dead Daisies et The New Roses (Trabendo) ● **Vulvodynia, Wormhole, Placenta Powerfist et Child Of Waste** (Gibus)

Prévisions Paris

The Lords Of Altamont, The Buttertones et The Schizophonics : 18/5 (Maroquinerie), **Tears For Fears :** 18/5 (Palais des Sports), **Ocean :** 18 et 19/5 (Dame de Canton), **Josh T Pearson :** 24/5 (Maroquinerie), **Mogwai, Jon Hopkins et James Holden & The Animal Spirits :** 25/5 (Grande Halle de La Villette), **Car Seat Headrest et Naked Giants :** 26/5 (Trabendo), **Frankie Cosmos :** 26/5 (Petit Bain), **Marquis de Sade, Anna Von Hausswolff et Exploited View :** 26/5 (Grande Halle de La Villette), **Kim Wilde :** 26/5 (Cigale), **Arctic Monkeys :** 29/5 (Zénith), **Gaz Coombes :** 29/5 (Maroquinerie), **Maus, Kate NV et Fiat Worms :** 30/5 (Trabendo), **Ben Folds :** 30/5 (Cigale), **Pale Grey :** 31/5 (Boule Noire), **Yarol & Black Minou :** 31/5 (Backstage), **Ringo Starr And His All Stars Band :** 6/6 (Olympia), **Roger Waters :** 8 et 9/6 (U Arena), **Courtney Barnett :** 9/6 (Bataclan), **L7 :** 13/6 (Cigale), **Ty Segall & The Freedom Band :**14/6 (Bataclan), **Lenny Kravitz :** 16/6 (Bercy), **Nickelback :** 26/6 (Palais des Sports), **The Jesus and Mary Chain :** 27/6 (Trianon), **Ziggy Marley :** 30/6 (Elysée Montmartre), **George Clinton et Malka Family :** 3/7 (Casino de Paris), **Iron Maiden :** 5/7 (Bercy), **Ed Sheeran :** 6 et 7/7 (Stade de France), **Earth, Wind & Fire :** 7/7(Palais des Congrès), **Santana :** 7/7 (Bercy), **Eels :** 9/7 (Olympia), **Ministry et Grave Pleasures :** 13/7 (Elysée Montmartre), **Al McKay's Earth Wind & Fire Experience et Incognito :** 19/7 (Olympia), **Robert Plant & The Sensational Space Shifters :** 23/7 (salle Pleyel), **Helmet :** 29/7 (Petit Bain), **Bloc Party :** 16/10 (Zénith), **King Crimson :** 15 et 16/11 (Olympia)

7 MAI
Iceage et Pardans (Petit Bain)

8 MAI
Death Alley et Honeymoon Disease (Gibus)

9 MAI
Horisont et Dead Lord (Backstage)

10 MAI
Stranded Horse, Derya Yildirim et Grup Simsek (Petite Halle de La Villette)

11 MAI
And Also The Trees, Tropic Of Cancer, Better Person et En Attendant Ana (Trabendo) ● **Arena** (Maroquinerie)

12 MAI
Deerhoof, Ulrika Spacek, First Hate et Buvette (Trabendo) ● **Ravages et Orouni** (3 Baudets)

13 MAI
God Is An Astronaut et Xenon Field (Trabendo) ● **Thundermother** (Gibus)

14 MAI
Gundelach (Espace B) ● **Beth Hart** (Palais des Congrès) ● **U.S. Girls** (Point Ephémère)

15 MAI
Olafur Arnalds (Trianon) ● **Palatine** (Café de la Danse) ● **Ravages** (FGO) ● **Sleep** (Trabendo) ● **We Are Scientists et Men I Trust** (Petit Bain)

16 MAI
Børns (Trabendo) ● **Cascadeur** (Gaîté Lyrique) ● **Cats On Trees** (Cigale) ● **Chilla** (Boule Noire) ● **Cut Chemist** (Yoyo) ● **Goat Girl** (Espace B) ● **Molly Nilsson** (Badaboum)

17 MAI
Dragon Rapide (Truskel) ● **Baxter Dury** (Casino de Paris) ● **Gaël Faye** (Salle Pleyel) ● **Femi Kuti & The Positive Force** (Trabendo) ● **St-Germain** (Grand Rex) ● **Soviet Suprem** (Elysée Montmartre)

Province

AVRIL

Arcade Fire et Preservation Hall Jazz Band : 26, Nantes (Zénith) ● **The Bonnevilles :** 20, Lorient (Galion) ● 21, Nantes (Scène Michelet) ● **Brain Damage meets Harrison Stafford :** 20, Brainans (Moulin, avec Rootikal Vibes) ● 25, Nilvange (Gueulard Plus) ● 26, Bourges (Halle au Blé) ● 27, Evreux (Kubb) ● **Hugh Coltman :** 20, Schiltigheim (salle des fêtes) ● **Devil Jo & the Backdoormen :** 22, St-Etienne (Pax) ● **Dudes Of Groove Society :** 20, Strasbourg (Fat Black Pussycat) ● **General Elektriks :** 27, Dijon (Vapeur) ● 28, Annecy (Bris-Glace) ● **Ben Harper et Charlie Musselwhite :** 21, Chamonix-Mont-Blanc (Bois du Bouchet) ● 25, Thonex (CH, salle des fêtes) ● **High Tone :** 20, Scey-sur-Saône (Echo System) ● **Hollysiz :** 20, Brest (Carène) ● 27, Bourges (W) ● 28, Brainans (Moulin) ● **Isaac Delusion, Adam Naas et Evergreen :** 28, La Rochelle (Sirène) ● **Jarboe et Father Murphy :** 22, Lille (Malterie) ● **Geraint John Jones :** 28, Strasbourg (Popartiserie) ● **Kaviar Special :** 20, St-Etienne (Fil, avec Concrete Knives) ● 28, Chalon-sur-Saône (Péniche) ● **Tomy Lobo :** 20, Metz (la Chaouée) ● 27, Troyes (The Message) ● 28, Montaigu (Zinor) ● **Machine Head :** 24, Strasbourg (Laiterie, *complet*) ● **Mnnqns, Isaac Delusion et Moodoïd :** 20, Caen (Cargo) ● 21, Rennes (Ubu) ● 25, Grenoble (Belle Electrique) ● 26, Lyon (Transbordeur) ● **Mountain Men :** 21, Moëlan-sur-Mer (Ellipse, avec Blue Butter Pot) ● 25, Mérignac (Krakatoa, avec William Z Villain) ● **Les Négresses Vertes :** 28, Le Blanc-Mesnil (Deux Pièces Cuisine) ● **No One Is Innocent :** 20, St-Agathon (Grande Ourse) ● 21, Ancenis (salle de la Charbonnière) ● 26, Grenoble (Belle Electrique, avec Nova Twins) ● 27, Besançon (Rodia, avec Nova Twins) ● 28, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Ought :** 27, Nantes (Stéréolux) ● 28, Bordeaux (I.Boat) ● **Panda Dub :** 21, Poitiers (Confort Moderne, avec Ondubground) ● 28, Châteaurenard (salle de l'Etoile, avec Hilight Tribe) ● **La Pieta :** 21, Pézenas (théâtre) ● 25, Bourges (22 d'Auron) ● **Pogo Car Crash Control :** 20, Rennes (Ubu) ● 21, Ivry-sur-Seine (Hangar) ● 28, Mulhouse (Noumatrouff) ● **Protomartyr :** 25, Charleville-Mézières (Cabaret Vert) ● **Punish Yourself et Christian Death :** 24, Villeurbanne (CCO) ● 25, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) ● 28, Châteauneuf-de-Gadagne (Akwaba, sans Christian Death) ● **Raqoons :** 20, Tance (Ours Maçon) ● **Rumble2Jungle :** 26, Angers (Joker's Pub) ● 27, Erdeven (Coota) ● 28, St-Germain (parc Abel-Demay) ● **Shaka Ponk :** 21, Chamonix-Mont-Blanc (bois du Bouchet) ● 27, Bourges (W) ● **The Chris Slade Timeline :** 20, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● 22, St-Agathon (Grande Ourse) ● **Smash It Combo :** 28, Mâcon (Cave à Musique, avec Rise Up) ● 29, Audincourt (Moloco) ● **Solomun et Agoria :** 28, Le Bourget (parc expo) ● **Soom T :** 26, Bourges (Halle au Blé) ● **Lisa Stanfield :** 27, Nantes (cité des congrès) ● 28, Bordeaux (Théâtre Fémina) ● **The Sunvizors :** 28, Hauterives (La Ferme) ● **Teacup Monster :** 28, Le Havre (Mac Daid's) ● **Les Toons :** 22, Grigny (centre Edouard-Brenot) ● 27, Montélimar (Fabrique) ● **Toxic Avenger, Greg Kozo et Anoraak :** 21, Lille (Aéronef) ● **Truckks, Metz et The Clockwork Wizards :** 27, Belfort (Poudrière) ● **Ultra Vomit et Display Of Power :** 20, Nancy (Autre Canal, avec Redemption) ● 21, Vitry-le-François (Orange Bleue) ● 22, Besançon (Rodia) ● 26, Nîmes (Paloma) ● 27, Biarritz (Atabal, avec Titan) ● 28, Angoulême (Nef) ● 29, Orléans (Astrobale) ● 30, Nantes (Ferrailleur) ● **Wild Karma :** 20, Lavaur (pub Les Américains) ● **Zeal & Ardor, High On Fire et Féroces :** 28, Audincourt (Moloco)

MAI

Au Bonheur des Dames et Eric Lavalette Band : 5, Toulouse (place Olivier) ● **Balls Out :** 18, Fréjus (Monster's Art) ● **Blaze Bayley :** 25, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) ● **La Cafetera Roja :** 17, Rioms (espace Couriat) ● 19, St-Flour (Spring Fest) ● 20, Differdange (L, fest) ● 25, Mervans (Europopcorn) ● 26, Eauze (Bodega) ● **Chassol :** 8, St-Gaudens (Comminges) ● 12, Hurigny (Manufacture des Idées) ● 18, Vanves (théâtre) ● 20, St-Brieuc (Passerelle) ● **Dagoba :** 18, Montpellier

(Rockstore) ● **Deadwood :** 3, Marseille (Moulin, avec Pleasures) ● 5, Nîmes (La Trombe) ● **Devil Jo & the Backdoormen :** 3, St-Etienne (Mélies) ● 11, Nantes (Les Nefs) ● 12, Guéret (La Cervoise) ● **Dr Vince, Fifty5 et DC Dick 67 :** 9, Valence (Mistral Palace) ● **Dudes Of Groove Society :** 4, Colmar (Grillen) ● 5, Gérardmer (Grattoir) ● 16, Lons-le-Saulnier (Darius Club) ● 18, Strasbourg (Molodoi) ● **Fixpen Sill et Toybloïd :** 5, Massy (Paul B) ● **General Elektriks :** 9, Rambouillet (La Lanterne) ● 10, Veyrac (Grande Salle) ● 11, Sérignan (Cigalière) ● 12, Saubrigues (Mamisele) ● 18, Castelsarrasin (chapiteau) ● 19, St-Brieuc (place Poulain-Corbion) ● **High Tone :** 4, Bourg-en-Bresse (Tannerie) ● 5, Rouen (106) ● 12, Ramonville (Bikini) ● 19, Embrun (plein air) ● **Hipbone Slim, The Bad Pelicans et Don Glow :** 21, Valence (Mistral Palace) ● **Hollysiz :** 3, Mérignac (Krakatoa) ● 4, Montpellier (Rockstore) ● 5, Villeurbanne (Transbordeur) ● 18, Strasbourg (Laiterie, avec Dusk Totem) ● 19, Dijon (Vapeur) ● 20, St-Brieuc (place Poulain Corbion) ● 24, Ramonville (Bikini) ● 25, Marseille (Moulin) ● 30, Ris-Orangis (Plan, avec Dusk Totem) ● **L'Impératrice :** 17, Rezé (Barakason, *complet*) ● 19, Magny-lès-Compiègne (Imaginatium) ● **Insect Ark et Gnod :** 8, Lille (Malterie) ● **Geraint John Jones :** 2, Annecy (Café des Arts) ● **L.A. Salami :** 3, La Roche-sur-Yon (Fuzz'Yon) ● 4, Joué-lès-Tours (Temps Machine) ● 5, Lille (Aéronef) ● **Manu Lanvin et Laura Cox :** 4, Massy (Paul B) ● **Theo Lawrence and the Hearts :** 17, Sannois (EMB) ● **Mnnqns :** 3, Poitiers (Confort Moderne) ● 4, Ramonville (Bikini) ● 5, Montpellier (Rockstore) ● **Mo'Kalamity & the Wizards et Jahneration :** 12, St-Germain-en-Laye (Clef) ● **Les Négresses Vertes :** 8, Louvain (B, Het Dépôt, *complet*) ● 10, Gray (halle Sauzay) ● 11, Brétignolles-sur-Mer (parc des Morinières) ● 12, Volvic (centre culturel La Source) ● 17, Cluses (espace des Allobroges) ● 19, Talence (parc Peixotto) ● 20, Castelsarrasin (chapiteau) ● 23, Orléans (Astrobale) ● 25, Perpignan (El Mediator, avec Malka Family) ● **No One Is Innocent :** 3, Vitry-le-François (Orange Bleue, avec Chinese Dog) ● 4, Alençon (Luciole) ● 5, Quimper (Novomax) ● 12, Villiers-le-Bel (espace Marcel-Pagnol) ● 17, Boulogne-sur-Mer (Carré Sam) ● 18, Oignies (Métaophone, avec Hycks) ● 19, Epinal (Souris Verte) ● 20, Mâcon (Cave à Musique, avec Nadejda) ● 25, St-Etienne (Clapier) ● **The Ocean :** 5, Rambouillet (Usine à Chapeaux, avec The Prestige) ● 7, Nancy (Kaffe) ● **Paranoïd Cats, Hangover Subject, Jugs et Camel Spiders :** 4, Valence (Mistral Palace) ● **Pat, Buster, Rodeo Z et Nayi :** 3, Valence (Mistral Palace) ● **Pogo Car Crash Control :** 4, Laval (6par4) ● 5, Billère (Ampli) ● 10, Gray (halle Sauzay) ● 12, Creil (Grange à Musique) ● 18, Romans-sur-Isère (Cité de la Musique) ● **Raqoons :** 12, Langeac ● 18, Tence (Ours Maçon) ● **Cock Robin :** 6, St-Agathon (Grande Ourse) ● **The Chris Slade Timeline :** 13, Colmar (Grillen) ● **The Sunvizors :** 4, Montauban (Rio Grande, avec Vanupié) ● 17, Rennes (Antipode, avec El Maout et Strup) ● **Tample et Diva Faune :** 3, Savigny-le-Temple (Empreinte) ● **Teacup Monster :** 4, Ris-Orangis (Plan) ● **Les Toons :** 12, Rompon (espace Mathieu-Cote) ● **The Witch :** 12, Rouen (Gibier de Potence) ● 26, Douai (Les Grès) ● **Yarol & Black Minou :** 3, Angoulême (Mars) ● 4, Toulouse (Connexion Live) ● 5, Mont-de-Marsan (Café Music', avec Bonduran) ● 10, Niort (Hangar) ● 11, Fouras-les-Bains (Fort Vauban) ● 17, Lorient (Galion) ● 18, Caen (Portobello Rock Club) ● 24, Vauréal (Forum) ● 25, Ris-Orangis (Plan, avec Hoax Paradise) ● 26, Guyancourt (Batterie)

Festivals

■ **Musilac Mont-Blanc :** 19 au 21/4, Chamonix-Mont-Blanc (Bois du Bouchet, avec – le **19** : The Protolites, Stephan Eicher, Rag 'N' Bone Man, Texas, Walk Off The Earth et Chrysta Bell – le **20** : Supa Dupa, Orelsan, Iam, Synapson et Lost – le **21** : Bear's Tower, Ben Harper et Charlie Musselwhite, Selah Sue, Shaka Ponk et Beth Ditto) www.musilac.com

■ **Panoramas :** 20 au 22/4, Morlaix (parc expos, avec – le **20** : Roméo Elvis, Polo & Pan, Fakear, Rone, Panda Dub, Boris Brejcha, Svinkels, Bagarre, Vandal, Amélie Lens, Franch 79, Dr Peacock, Contrefaçon, Madben, Myth Syzer, Marlin, La Fraicheur, T.Lesco.P et Lena Willikens – le **21** : Boris Brejcha, Biffty, N'To, Worakls, Meute, Joachim Pastor, Stephan Bopdzin, DJ Weedim, Manu Le Malin (aka The Driver), Anetha, La Mverte, Irène Dresel, Romulus, Casual Gabberz, Oxia, Bjarki, Krampf, Hate Models, Mr Gasmask, Jennifer Cardini, Bernard Fevre aka Black Devil Disco Club, Jacidorex, Agents Of Time et Pätrice Baumel) www.festivalpanoramas.com

■ **Bain de Blues :** 20 et 21/4, Bain-de-Bretagne (salle des fêtes, avec – le **20** : Dirty Deep, Thorbjorn Risager & the Black Tornado, Cut The Alligator, The Big Sets et Electric Blues Duo – le **21** : Aymeric Maini, Randolph Matthews, Y.Guillevic & A.Sorgues, Dona Oxford et Loscar Combo) www.baindeblues.com

■ **Renk'Art :** 21/4, Ancenis (Charbonnière, avec No One Is Innocent, Harrison Stafford, Brain Damage, El Gato Negro et La Fanfrale) www.wixsite.com

■ **Printemps de Bourges :** 24 au 29/4, Bourges (divers lieux, avec – le **24** : Juliette Armanet, Véronique Sanson, Catherine Ringer et Naya – le **25** : Okonomiyaki, Claite Diterzi, Dom de La Nena, Lomepal, Ash Kidd, Hamza, L'Or du Commun, Lala &ce, Jeanne Added, Brigitte, Rag 'N' Bone Man, LEJ, Walk Off The Earth, Melanie de Basio, Sandra Nkake et Tamino – le **26** : Les Boumboxers, Dani, Emmanuelle Seignier, Feu! Chatterton, Foé, Le Motel, Veence Hanao, Orelsan, Damso, Caballero, Jeanjass, Biffty, DJ Weedim, Jahneration, Soom T, Harrison Stafford, Brain Damage, Iseo & Dodosound, Dub Dynasty, Dub 4, Dawa Hifi, Eddy De Pretto, Charlotte Gainsbourg, Angèle, Lost, Nakhane, Calypso Valois, Igorr, Celeste, Mathem & Tricks, Elliott Murphy, Olivier Durand, Concrete Knives, L'Impératrice, Tshegue, Mahalia, Lomboy et Irène Dresel – le **27** : La Maison Tellier, Marina Hands, Erik Truffaz, Shaka Ponk, Thérapie Taxi, Polo & Pan, Ibeyi, Hollysiz, Feder, Mat Bastard, Hollie Cook, Synapson, Alice Merton, Clément Bazin, Jessica93, Dream Wife, Zeal & Ardor et Ian Matthews – le **28** : Ben Mazué, Melissa Laveaux, Isaac Gracie, Bagarre, Rone, Boris Brejcha, Stand High Patrol, Hyphen Hyphen, Joris Delmacroix, Laurent Garnier, Amélie Lens, Nina Kraviz, Ann Clue, Rock'n'Beat Party, Denzel, Lonepsi, Vendredi Sur Mer, Clara Luciani, Pépite, Corine et Minuit – le **29** : Bigflo & Oli et Dadju) www.printemps-bourges.com

■ **Car Scène Rock Son :** 27 et 28/4, Carcen-Ponson (salle polyvalente, avec – le **27** : Diva Faune, Me & My Green Shoes et Kiwy – le **28** : Les Wampas, Waxx et Boulenvrac) www.carscenerockson.com

■ **Petit Bulletin Festival :** 27 au 29/4, Lyon (Subsistances, avec – le **27** : Nakhane, Cascadeur et Sage – le **28** : Alela Diane et Lior Shoov – le **29** : Orchestra Baobab et Isaac Gracie) www.petit-bulletin.fr

■ **In The Roots :** 5/5, Morlaix (parc expo, avec Biga Ranx, Alpha Blondy, The Gladiators, Manudigital, Kingston Calling, La Troupe Sitala et Mamani Family)

■ **Rock N Solex :** 9 au 13/5, Rennes (campus Beaulieu, avec – le **9** : Les Ramoneurs de Menhirs et Zonj – le **10** : Danakil, Demi Portion et David Cairol – le **11** : Chill Bump, Arnaud Rebotini et Clément Bazin – le **12** : AZF, Louisahhh!!! et Kerri Chandler) www.rocknsolex.fr

■ **Cosmic Trip :** 10 au 13/5, Bourges (3 Petits Cochons et Palais d'Auron, avec – le **10** : The Atomic Spuds – le **11** : The Limboos, Hollywood Sinners et The Wave Chargers – le **12** : The Wylde Tryfles et Bad Chili and the Crabs – le **13** : The Fuzillis, The Smoggers, The Cavemen et Freaks Of Nature) www.cosmic-trip-festival.com

■ **Rolling Saône :** 10 au 12/5, Gray (halles Sauzay, avec – le **10** : Les Négresses Vertes, Niska, Lartiste, Hyphen Hyphen, Pogo Car Crash Control, Catfish, Fenc S – le **11** : Danakil, Arcadian, Mat Bastard, Tibz, Sorg, Pihpoh, The Hillbillies et Mystically – le **12** : BB Brunes, Shy'M, Keblack, Alonzo, Lea Paci et Pocketfull of Funk) www.rolling-saone.com

■ **Arverne Reggae Festival :** 11 et 12/5, Brassac-les-Mines (plein air, avec – le **11** : Yaniss Odua, Ackboo, La Granja Orchestra et DJ Rambla – le **12** : Volodia, Kanka, LNP Roots Family, Tomawok, General Levy et DJ Rambla)

■ **Mosh Fest :** 11 et 12/5, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **11** : Haut et Court, Boris Viande et Putrid Offal – le **12** : Napalm Death, Terror et Leng T'che) www.toutafond.com

■ **The Outbreak Festival :** 11 et 12/5, Blois (Châto Do, avec – le **11** : Psykup, Hangman's Chair, Nesseria et Beyond The Styx – le **12** : L'Esprit du Clan, Comity, Do Or Die et Rise Inside) www.theoutbreakfest.com

■ **La 7e Vague :** 11 et 12/5, Brétignolles-sur-Mer (parc des Morinières, avec – le **11** : Les Négresses Vertes, Gaël Faye, Polo & Pan, L'Entourloop, Gabadzi, Epsylon, Ensemble National de Reggae et Gaume – le **12** : Roméo Elvis, Thérapie Taxi, Allta, Too Many T's, 20Syl, Mr.J.Medeiros et Muyayo Rif) www.7vague.com

■ **Zikenstock :** 11 et 12/5, Le Cateau-Cambrésis (marché aux bestiaux, avec – le **11** : Stiff Little Fingers et Moscaow Death Brigade – le **12** : 22 Long Riffs, Inner Terrestrials, Roy Ellis aka Mr Symarip et Angelic Upstars) www.festivalzikenstock.com

■ **Magic Bus :** 17 au 19/5, Grenoble (Ampérage et espalanade de Ville, avec – le **17** : Deyosan, No Tearz et Spaarks – le **18** : Bonga, Sergent Garcia, Kumbia Boruka et Ma Pauvre Lucette – le **19** : VSO, Maxenss, Little Big, Puppetmastaz et Sumac Dub) www.retourdescene.net

■ **Zicophonies :** 18 et 19/5, Clermont (salle André-Pommery, avec – le **18** : Hyphen Hyphen – le **19** : Jahneration et Didier Super) www.asso-claj.net

■ **Art Rock :** 18 au 20/5, St-Brieuc (place Poulain Corbion et divers lieux avec – le **18** : Vald, Fakear, Mat Bastard, Marquis de Sade, Django Django, Mai Lan, J Bernardt, Ichon, Faire, Vundabar, Kiddy Smile et The Red Goes Black – le **19** : Thérapie Taxi, Camille, Catherine Ringer, General Elektriks, Clara Luciani, Lee Fields & the Expressions, Jungle, The Geek X VRV, Evergreen, Night Beats et The Buttertones – le **20** : Chassol, Orelsan, Petit Biscuit, Hollysiz, Seun Kuti, Lost, Tshegue, The Idles, HMLTD, Petit Fantôme, Jake Bugg et Holy Two) www.artrock.org

■ **Grain de Sel :** 18 au 20/5, Castelsarrasin (chapiteau, avec – le **18** : Naâman, General Elektriks, La Yegros, Charlie Winston, Keziah Jones et Yellam – le **19** : Lorenzo, Selah Sue, Lord Esperenza, Salut C'Est Cool, Chapelier Fou et Malik Djoudi – le **20** : Feu! Chatterton, Les Négresses Vertes, Ibeyi, Bagarre, Le Villejuif Underground et Skill Crew) www.festivalgraindesel.com

■ **Moissons Rock :** 18 et 19/5, Juvigny (chapiteau terrain de foot, avec – le **18** : Trust, Yaniss Odua, La Poison et La Villa Ginette – le **19** : Ultra Vomit, Naâman, Minuit, Quintana et Joli Falzar) www.moissonsrock.org

■ **ODP :** 18 au 20/5, Talence (parc Peixotto, avec – le **18** : Alt-J, Ibeyi et Da Silva – le **19** : Les Négresses Vertes, Cœur de Pirate, Gauvain Sers et Laurent Lamarca – le **20** : Suprême NTM, Baloji et Dätcha Mandala) www.festival-odp.com

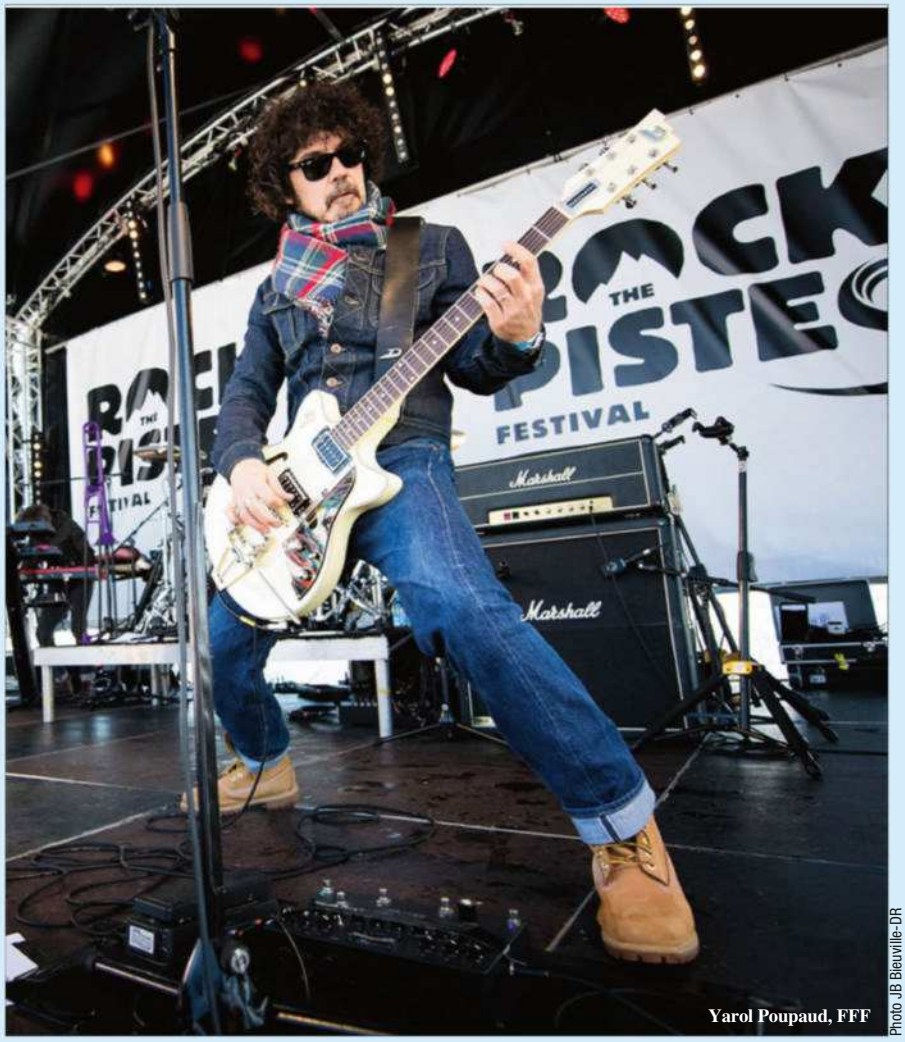
■ **Papillons de Nuit :** 18 au 20/5, St-Laurent-de-Cuves (plein air, avec – le **18** : Shaka Ponk, Roméo Elvis, Thérapie Taxi, Jahneration, Theo Lawrence and the Hearts, Diva Faune, Max Jury, Nine Million Witches et Mome – le **19** : Juliette Armanet, Suprême NTM, Django Django, The Idles, Mmmqns, Frenchcaencamps, FFC, Bafang, Tom Kelma, Ofenbach, Inuit, HMLTD et Jake Bugg – le **20** : Riles, Calypso Rose, Ali Danel, The Hits, Collo, Gauvain Sers, Lee Field & the Expressions, Nova Twins et Cabadzi x Blier) www.papillonsdenuit.com

■ **Les 3 Eléphants :** 25 au 27/5, Laval (place de Herce, avec – le **25** : Juliette Armanet, Dominique A, Vitalic, Hyphen Hyphen, HMLTD, Russian Circles, Maestro, Moaning et France – le **26** : Roméo Elvis, Moha La Squale, Rone, Molécule, Loud, Biffty, Tshegue, The Legendary Tigerman, DJ Weedim, Cabaret Contemporain, 10Lec5 et Clap Your Hands Say Yeah! – le **27** : Chaton) www.les3elephants.com

■ **Outch :** 26 et 27/5, Langres (lac de Villegusien, avec – le **26** : Benighted, Walking Dead, Orchestra, Carcariass, Fubar, Doomsisters, Comity, Whoresnation, Inhumate, Collision et Pilori – le **27** : Igorrr, Rotting Christ, Wiegedood, Deathrite, Blockheads, Verbal Razor, Kali Yuga, Insanity Alert, Dr. Livingstone et Haut et Court) www.outchfest.fr

*Les dates de concerts pour la période **20/4 au 31/5** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/5 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE
BETH HART
EN TOURNEE
LUNDI 14 MAI 2018
Palais des Congrès de Paris
11 NOVEMBRE - STRASBOURG | 13 NOVEMBRE - LILLE
15 NOVEMBRE - SAINT-GERMAIN-EN-LAYE | 17 NOVEMBRE - TOURS
19 NOVEMBRE - NANTES | 21 NOVEMBRE - BORDEAUX | 23 NOVEMBRE - LYON
25 NOVEMBRE - MARSEILLE
INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
0 892 392 192 (0.45€/MIN) ET POINTS DE VENTE HABITUELS
DÉJÀ DISPONIBLE
BETHHART.COM
rock·folk
gérard drouot productions s.a.



Yarol Poupaud, FFF

Photo JB Bieuville-DR

Rock The Pistes

DU 18 AU 24 MARS, DOMAINE DES PORTES DU SOLEIL

Réputé pour ses concerts à flanc de montagne enneigée, le festival franco-suisse fêtait sa huitième édition.

N'en déplaise aux mauvaises langues affirmant que ski, fondue savoyarde et musique ne feraient pas bon ménage, le festival itinérant de haute altitude fête déjà sa huitième édition. Avec sa programmation éclectique et familiale, Rock The Pistes donne le top départ des manifestations musicales de printemps. La joviale équipe de professionnels du tourisme s'est, au fil des années, muée en de redoutables organisateurs de concerts en conditions extrêmes, prêts à résoudre n'importe quelle difficulté. Preuve cette année, rien ne leur a été épargné : entre météo capricieuse avec la neige lors du set du barde helvète **STEPHAN EICHER** ou le brouillard pendant la performance de l'étoile pop montante, **ALICE MERTON**, c'est surtout l'annulation de dernière minute des Horrors, pourtant pas derniers sur la poudreuse, qui a mis les nerfs du comité à rude épreuve. Remplacé au pied levé par **TRIGGERFINGER** à Morzine, le quatuor originaire du plat pays n'esquisse aucune gêne sur les hauteurs et livre une prestation rock rugueuse aux racines blues, n'hésitant pas à s'aventurer en territoire stoner dès que les amplis à lampes ont chauffé.

Le lendemain, grand beau temps sur Avoriaz et son site en forme d'amphithéâtre naturel où **OSCAR AND THE WOLF**, pourtant idéalement mis sur orbite par l'ambianceur DJ Loran, a visiblement oublié les crocs. Pas de hors-piste avec son électro-pop arty fragile qui ne décolle jamais mais surtout n'arrive pas à faire oublier le souvenir ému du concert de Rag'N'Bone Man, l'année passée au même endroit. Pour la dernière date, ça bascule à Morgins, en Suisse, qui prend clairement des allures de 14 juillet avec le concert de **FFF** et la présence de *wingsuiters*, hommes volants largués par hélicoptère au-dessus des Dents du Midi à 250 km/h. Les quatre membres de la Fédération ne se ratent pas et font plaisir à voir : Professor Yarol, plus affûté que jamais enchaîne les solos et abuse de la wah-wah pendant que Marco Prince, visiblement convaincu par l'abricotine (alcool local) multiplie les sauts de chamoix avant de déclencher une bataille de boules de neige, clôturant ainsi ce festival aux airs de joyeuse classe de neige.

MATTHIEU VATIN

The James Hunter Six

8 MARS, BOULE NOIRE (PARIS)

20 h 20, sanglé dans un élégant complet gris, le *blue-eyed soulman* fend la foule compacte au bras de madame, avant de réapparaître quelques instants plus tard sur scène, à la tête du James Hunter Six, une mécanique de précision dédiée au rhythm'n'blues, avec quelques détours savoureux par la rumba. Impossible de détacher le regard de l'infatigable leader qui, non content de tutoyer vocalement ses maîtres, Otis, Smokey et Van, trouve le temps de faire de l'humour entre deux morceaux (et parfois pendant). Rien à jeter dans une setlist composée d'originaux qui soutiennent crânement la comparaison avec la seule reprise de la soirée, le "Baby Don't Do It" des "5" Royales, joliment revisité par The Six.

PIERRE MIKAILOFF

Suprême NTM

8 MARS, ACCORHOTEL ARENA (PARIS)

21 h 06 : 20 000 personnes hurlent à pleins poumons dès qu'apparaissent les trois lettres mythiques des pionniers du rap hardcore. Pendant près de deux heures, Kool Shen & JoeyStarr prennent possession de la scène, accumulant les classiques, de "Qu'Est-Ce Qu'On Attend" à "Police" en passant par "Le Monde De Demain" et "Ma Benz", surboosté par une armée de pole danseuses en poom poom shorts. Sans Enhancer (qui les accompagnaient lors du premier retour à Bercy) mais avec les virtuoses DJ Pone et R-Ash aux platines, les deux MC suprêmes brûlent les planches et invitent les suspects habituels (Lord Kossity, Busta Flex, Zoxea) plus Oxmo Puccino et Le Rat Luciano. Final sur l'instrumental de "J'Appuie Sur La Gâchette", Shen et Joey saluent la foule puis quittent le building. Gros son, grosse scène, gros beats, gros flow : un retour meilleur encore qu'en 2008.

OLIVIER CACHIN

Christophe

12 MARS, PHILHARMONIE (PARIS)

Christophe, l'affaire est entendue, est un impur, le seul passe-murailles capable, avec une telle élégance, de rendre hommage à Alan Vega ("Tangerine") ou Lou Reed ("Lou") et de croiser le micro avec les irritants Raphaël ou Julien Doré ("Un Peu Menteur", "La Dolce Vita"). Finalement, c'est ça, la *variété* selon Christophe, une affaire d'amitié et d'*expérience*, toujours sublimée par le raffinement inouï apporté à chaque détail : mise en scène, lumières, costume, son. Et quel groupe ! Après la relecture magistrale du dernier opus, "Les Vestiges Du Chaos", place aux succès anciens, joués seul au piano ou en duo inattendus. L'alchimie opère avec les toulousains d'After Marianne ("Océan D'Amour"), mais surtout avec l'époustouflante et *lynchienne* Chrysta Bell ("Je L'Ai Pas Touchée"), seul alter ego féminin du *beau bizarre* à la hauteur de ses rêveries cristallines et intemporelles.

ALEXANDRE BRETON

Forever Pavot
15 MARS, MAROQUINERIE (PARIS)
La Maroquinerie affiche complet pour cette très belle affiche. Si Domotic, en première partie, s'en sort avec les honneurs, Forever Pavot est sans conteste la vedette de la soirée. Le groupe mené par Emile Sornin développe, en près d'une heure trente, un set impeccable, largement consacré au dernier album, "La Pantoufle", constellé de quelques classiques ("Joe & Rose", "Les Cigognes Nénuphars") et d'invités surprises (Fuzati). L'accueil du public est chaleureux, à la hauteur de la prestation d'un groupe maîtrisant parfaitement son art, mais n'hésitant pas à y injecter humour et fantaisie.
ALEXANDRE GIMENEZ-FAUVETY

Les Femmes S'en Mêlent
16 MARS, MACHINE DU MOULIN ROUGE (PARIS)
Le rock n'est qu'une histoire de rythme et d'électricité. C'est ce que les Canadiennes de **PACK AD** sont venues rappeler lors de cette 21ème édition du festival Les Femmes S'En Mêlent. Une tornade garage s'abat sur nos têtes nues, portée par la frappe lourde de Maya Miller les hululements de Becky Black, sa fausse nonchalance, sa réelle autorité. Le tout servi dans une configuration éprouvée par les White Stripes (une batteuse, une chanteuse/guitariste). S'il est vrai que ces derniers temps le rock s'est quelque peu assoupi, ces filles lui font du bouche-à-bouche. Plus tard dans la nuit, on se laissera happer par les nappes de synthés de **LEONIE PERNET** et sa reprise de "India Song" de Jeanne Moreau. Avant de se dissoudre totalement dans le flot de mots ininterrompu de **VIRGINIE DESPENTES**, venue lire à voix rauque le "Requiem Des Innocents" de Louis Calaferte sur fond d'un rock mutant et nuageux servi froid par les lyonnais de **ZERO**. On quittera la Machine, essoré. Perdu. Mais bien plus vivant qu'à notre arrivée.
ROMAIN BURREL

Virginie Despentes
Photo Marion Ruszniewski

The BellRays
19 MARS, POINT EPHEMERE (PARIS)
Qu'on était bien entre quinquagénaires, toute calvitie dehors et l'alcool mauvais, à faire *headbanger* nos crânes d'œuf un lundi soir au son des BellRays. Car le groupe, parfois proche de la flamboyance du MC5, a beau se vautrer de temps à autre dans ce qui se fait de pire sur les scènes de bar de Beale et Bourbon Street, des routines idiotes au batteur lourdingue, Lisa Kekaula n'en reste pas moins une femme exceptionnelle. Pas un ersatz de chanteuse gospel, non : *A first class soul sister*. Alors, une question persiste : pourquoi n'a-t-elle pas chanté la reprise de "Johnny B Goode" en rappel ?
THOMAS E. FLORIN

Jonathan Wilson
22 MARS, POINT EPHEMERE (PARIS)
Le concert en est à ses deux tiers lorsque, mi-malicieux mi-sérieux, Jonathan Wilson suggère au public d'imiter les mouvements de yoga qui défilent sur les vidéos projetées derrière le groupe. Pas évident. A l'intérieur de la salle, *sold out* comme la veille, on peine déjà à mouvoir un orteil.

MASCOT LABEL GROUP
BETH HART
"Front And Center - Live from New York"
LE NOUVEL ALBUM LIVE DE
LA PLUS BELLE VOIX DU BLUES MODERNE
Concert unique, enregistré pour la célèbre émission de TV US,
'Front and Center', à l'Iridium Jazz Club de New York City.
15 titres en live dont 3 en acoustique.
En concert le 14/05/18 au Palais des Congrès de Paris
et en tournée dans toute la France en novembre :
STRASBOURG / LILLE / ST GERMAIN EN LAYE /
TOURS / NANTES / BORDEAUX / LYON / MARSEILLE
DISPONIBLE EN DIGIPAK CD+DVD ET EN DIGITAL À PARTIR DU 13 AVRIL
PROVOGUE
BLACK STONE CHERRY
"Family Tree"
NOUVEL ALBUM !
13 titres de « Southern American rock 'n roll »
qui rendent hommage aux racines de ces 4 gaillards du Kentucky
Guest : Warren Haynes (Allman Bros/Gov't Mule)
sur « Dancing In The Rain ».
DISPONIBLE EN CD, DOUBLE VINYLE & DIGITAL À PARTIR DU 20 AVRIL
VISIT OUR WEBSTORE AT:
WWW.MASCOTLABELGROUP.COM
FACEBOOK.COM/MASCOTLABELGROUP
TWITTER.COM/MASCOTLABELGROU
YOUTUBE.COM/MASCOTLABELGROUP
INSTAGRAM.COM/MASCOTLABELGROUP

Greta Van Fleet

Photo Michela Cuccagna

Qu'importe, le numéro d'équilibriste est ailleurs : dans la façon, lumineuse, dont les nouveaux morceaux, plus eigthies, s'agencent avec les anciens comme "Desert Raven" ou "Dear Friend" (swing monumental du batteur et fulgurances de guitare). Dans la façon, aussi, dont le Californien d'adoption s'autorise toutes les brèches, toutes les embardées, retombant toujours sur ses pieds grâce à un sens mélodique peu commun.
BERTRAND BOUARD

Greta Van Fleet
28 MARS, ETOILES (PARIS)

La salle est comble ce soir, et l'attente se fait palpable, tant la *hype* entoure ces juvéniles rockeurs venus du Michigan. Dès le deuxième titre, une version magistrale de plus de sept minutes de "Edge Of Darkness", on comprend que l'on a affaire à de sérieux clients : la voix suraigüe de Josh Kiszka (cheveux frisés et toge orientale) possède une puissance extraordinaire, et son frère jumeau est un guitariste accompli au style rugueux, rappelant Rory Gallagher. Tous les registres zeppeliniens sont passés en revue : heavy rock massif ("Highway Tune"), acoustique ("You're The One"), ballade épique ("Flower Power"), syncope plombée ("Lover Leaver Taker Believer"), et enfin blues avec une superbe reprise de "Evil", dans l'arrangement de Cactus. Chaque morceau est fougueusement rallongé jusqu'au rappel, "Safari Song", qui aura même droit à son petit solo de batterie. Une fabuleuse performance.
JONATHAN WITT

The Limiñanas
29 MARS, TRIANON (PARIS)

Sur une estrade derrière la scène, un homme en costume-cravate effectue tout au long du spectacle de petits pas de danse. Devant lui, les Limiñanas en formation étoffée (sept musiciens) donnent un impressionnant spectacle. Tout ce soir, des vieilleries comme "Down Underground" aux morceaux de "Shadow People", est joué : mur de guitares avec fuzz, tremolo et reverb soigneusement dosés, orgue et batterie qui accélère quand il faut. Des invités viennent chanter (Emmanuelle Seigner, Bertrand Belin et Anton Newcombe), quelques reprises sont convoquées ("Russian Roulette", "Gloria") et ce qu'on retient pourtant, c'est l'incroyable bourrasque psychédélique engendrée par le groupe catalan dans un Trianon comblé.
BASILE FARKAS

Noel Gallagher's High Flying Birds
3 AVRIL, OLYMPIA (PARIS)

Contrairement à Liam qui draine encore une horde de lads à chaque apparition, c'est une audience respectueuse et multi-générationnelle qui est venue apprécier Noel et les élans psyché entendus sur "Who Built The Moon ?", son troisième effort solo. Sur scène, l'aîné des Gallagher est entouré par moments de dix musiciens. Le concert ronronne *classic rock* mais chavire à chaque incursion dans le répertoire d'Oasis ou, lorsqu'entre deux morceaux, la salle entonne spontanément "Live Forever". Pas mauvais joueur, Noel enchaîne avec la touchante "Half The World Away", l'incontournable "Wonderwall" puis clôture le rappel par incontestablement son plus grand tube "Don't Look Back In Anger" ainsi qu'une reprise plus dispensable de "All You Need Is Love".
MATTHIEU VATIN

Eddy de Pretto
5 AVRIL, CIGALE (PARIS)

Boosté par un public enthousiaste et souvent féminin qui reprend déjà en chœur ses refrains, Eddy ne joue pas la carte de la facilité pour l'un des premiers concerts de sa tournée : adepte du no look, seul en scène avec un batteur et son portable pour lancer les programmations, il attaque par un morceau lent et occupe l'espace grâce à l'impact de son personnage singulier, de son aisance vocale et des textes incisifs auxquels il donne la priorité. Démonstration de force concise en une heure de temps (rappel compris) et triomphe assuré.
H.M.

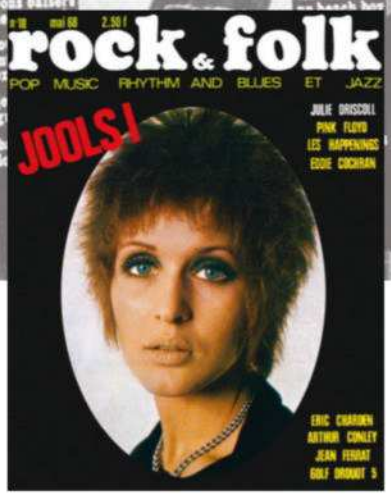
The Limiñanas

Photo Marion Ruszniewski

Ça ne s'invente pas

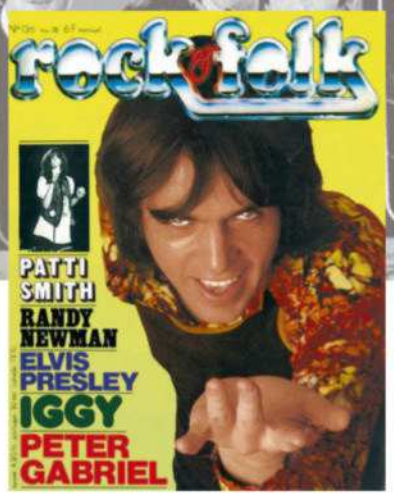
ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

PAR CHRISTIAN CASONI



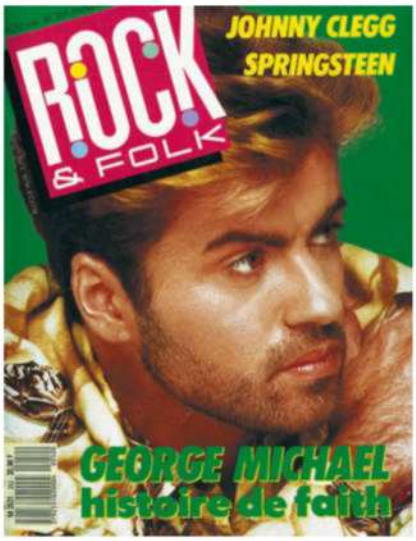
MAI 1968 R&F 018

Mai 68. La rédaction a bouclé avant le vol du premier pavé, mais on sent de l'urticaire dans l'interview de **Jean Ferrat**. Le journaliste lui reproche la tiédeur de son feu révolutionnaire. Rock&Folk (2,50 francs) fraye avec toutes les coteries. **Eric Charden** : contre la *pagaille* française, il prône la production indépendante. Encore quelques jours, Eric. La France a fait connaître **Julie Driscoll** aux Anglais. **Eddie Cochran** pressentit sa mort et fit une méchante crise d'angoisse à Manchester. Les **happenings** : *"Déchirez. La mort, couverte de spaghetti, évolue sur le toit d'une 4CV."* Envoyé spécial à New York, Claude Villers recommande un film : "**The Graduate**", et un acteur : Dustin Hoffman (*"Retenez bien son nom"*). Sur la septième avenue, **Escape Shoes** vend *"les chaussures pour la paix"* : une partie de la recette sera versée à la War Resistance League.



MAI 1978 R&F 136

Pour 6 francs on a **Johnny Thunders**, qui n'aime ni "LAMF" à cause du mixage, ni le premier Dolls à cause de la production, ni Rotten (*"un bon amuseur"*), ni ce que devient Iggy. On a **Peter Gabriel**, mûr pour les années 80. Il parle de son deuxième LP solo dans une langue encore inconnue : vocoder des Laboratoires Bell, samples, boucles, et compte se mettre au sport. On a son antithèse, **Patti Smith** : *"Donnez des guitares aux enfants, et dites leur :* 'Va combattre.' " Et ça compote ainsi sur quatre pages. On a **Randy Newman**, dont les chansons racontent toutes les villes américaines sauf la sienne, Los Angeles, qui manque de romance. *"Quand vous ne savez plus quoi dire, y'a toujours le Kentucky."* La France découvre **Kevin Coyne**, commercialement inintelligible mais poule aux œufs d'or potentielle, loser cinglé en comeback perpétuel, presque un bluesman.



MAI 1988 R&F 252

Pour 20 balles, on peut acheter ce magazine de variétés et de fusion, et apprendre comment **Johnny Clegg** est devenu un Zoulou blanc et **George Michael**, *"le héros indiscutable de la galaxie pop"*. Rock&Folk réfute les brocards qu'on lui assène pour mieux l'assassiner : *"Sa musique suffit amplement à son procès"*. Le Boss s'ennuie à faire semblant d'être **Bruce Springsteen** et ses concerts ne veulent plus rien dire. Il a gagné soudain beaucoup d'argent et *"tout le monde eut la surprise de constater qu'il aimait ça"*, balance un mec de CBS. Si **John Lennon** n'avait pas réussi comme chanteur pop, il aurait presque pu réussir comme astrologue. Extrait de son autobiographie ("Eclats De Ciel") : *"Le fait d'être un Beatle a failli me coûter la vie"*. Et dans cet encadré, on peut lire : *"Commandez tous vos disques par* ***Minitel*** *: tapez 3615 code RAF"*.

MAI 1998 R&F 369

Garbage pond son *sophomore* à Madison, Wisconsin, où il gèle à moins 25 degrés. Butch : *"C'est embêtant pour aller aux toilettes, qui sont dehors"*. Shirley : *"Pour une fille, c'est pire"*. Les **Massive Attack** sont gais comme des lecteurs de notices, même Tricky en a eu marre. Prendre un bain de champagne avec Burt Bacharach ou Leonardo DiCaprio ? Sarah Cracknell (**Saint Etienne**) choisit le champagne, et regrette avoir déclaré qu'elle faisait *"les meilleures fellations de tout l'ouest de Londres"*. Débat **Gainsbourg**. *"artiste segmentant"*. *"Le secret alchimique du son gainsbourgeois"* intrigue les DJ anglais et américains de la techno, du trip-hop et du rap. *"Mon frère, le salut passe par le beat céleste que notre seigneur Elvis nous enseigna dans 'Blue Suede Shoes'*, prêche le Très Révérend Docteur D Wayne Love (**Alabama 3**). *Elvis est partout, en toi, en moi."*

MAI 2008 R&F 489

Quatre ans avant la présidence normale, les **Teenagers** (des Hauts-de-Seine) revendiquaient leur différence de *"mecs moyens. Ceux qui ont la classe en sont toujours les derniers informés."* C'était alors la tendance chez les rockers français. Cf. **Frustration** : *"On est des gens normaux qui s'adressent à des gens normaux"*. Le premier guitariste des **Black Lips** mourut dans un accident de la route. Sa tête frappa l'ampli et bloqua la réverbération au niveau maximum. *"C'est un peu sinistre quand on joue dessus, comme un écho fantôme."* Etude ethnographique de la mystérieuse bande du Drugstore, avec **Emmanuel Booz**. Branché des sixties, il a attendu en vain la révolution et n'aspire plus qu'à *"sauver sa peau pour essayer de sauver ses copains"*. Pour ce **lecteur**, être rock en 2008 *"c'est peut-être faire une overdose de chocolat, Wayfarer sur le nez"*. Merci pour le *"peut-être"*.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

"I feel like it's goïngue strong and
I feel like I can't go owne and I wonne-deur,
Wonnedeu-heu-reuh"
Il faut beaucoup de sang-froid pour accompagner un enfant les dimanches après-midi à la patinoire de Courbevoie. Comme les fêtes foraines ou les bars à hôtesses, c'est un excellent baromètre musical, mais l'amoureux de Smokey Robinson et Ray Davies s'y sent comme celui des Facel-Vega au Salon du Tuning : ici c'est celui de l'Auto-Tune, du zouk électronique et de Black M. C'est quoi ça ? C'est "Dimelo" par Tydiaz, *fa#* mineur-*ré-la-mi.* Quatre accords c'est trop ou pas assez. De temps en temps s'immiscent les vieilles tueries de "Off The Wall" et des choses récentes vraiment pas mal, je dirais même qu'on aimerait bien, et pas seulement pour notre standing, être capable d'écrire des chants de communion comme "I Feel", de Liam, ou "Colors", de Celestal. Hop, une petite demi-journée de boulot, on poste ça sur internet et on se réveille dans une villa avec piscine sans avoir fait travailler des enfants ou torturé des animaux. Evidemment ce n'est pas si simple.

Les Damned dans ce numéro. Quel groupe génial, et les albums solo de Captain Sensible pourraient sauver à eux seuls les années 80. Il faut dire que le punk a fait beaucoup de mal à la France. Non qu'il aurait fait vaciller le pays (il a plutôt boosté le compte en banque de Liliane *Mamie Dop* Bettencourt via l'industrie du gel coiffant et des teintures, sans parler de la Valstar) mais nous avons tellement insisté sur l'opposition avec le rock progressif ou le jazz-rock et leurs tendances à la pignolade qu'on a infusé l'idée qu'on n'avait besoin de rien pour faire du rock. Qu'il suffisait de couper ses manches de chemise et de se regarder dans la glace avec une guitare pour assurer. Le punk et le disco me semblent pourtant les deux musiques les plus exigeantes, car c'est beaucoup plus facile d'astiquer le manche en tous sens que de jouer comme une machine. Nous avons pris au pied de la lettre leur décontraction feinte, quand il suffit de lire "Please Kill Me" pour voir que ces groupes avaient le feu sacré, que leur engagement et leur intensité n'étaient pas une posture. C'était des passeurs, des amoureux de musique, du rock des origines à Can, pas des sacristains ni des barbares. Padovani raconte dans son autobiographie son effarement de découvrir Andy Summers faisant des gammes avant de monter sur scène avec Police à Mont-de-Marsan, le punk, le destroy, les têtes de mort : les Français y croyaient trop et les Anglais pas assez ? S'il a fallu se farcir des duos qui massacrent "Over The Rainbow" au ukulélé, si Julien Doré et ses compétiteurs remplissent des stades avec des chansons qu'un enfant de 4 ans pourrait écrire c'est la faute du punk, ou plutôt de l'idée qu'on s'en fait. Pire : *punk* en tant qu'adjectif est devenu, comme *rock* ou *intellectuel*, l'exact contraire de ce qu'il est censé désigner, c'est celui qui dit qui l'est pas.

Tiens, à propos de déglingue et de clichés : Nico, donc. Je n'ai pas encore vu le film mais je ne peux que recommander (merci Françoise T) le bouquin de James Young, "Nico : The End", publié en 1993 et jamais sorti ici. Recruté pour l'accompagner dans ses mornes années à Manchester, l'auteur raconte la vie difficile, épopée poisseuse en camionnette. Une image : Nico, murée dans la came, dans une station-service, soudain volubile, en grande conversation avec un personnage de parc d'attractions. Voilà qui mériterait une belle traduction.

"Même avec le départ du guitariste historique de Franz Ferdinand, ce cinquième opus les consacre comme ce qui s'imposait déjà : l'un des plus importants groupes de rock écossais." Je ne sais pas pourquoi, mais cette accroche me met en joie. *"Hé les mecs, on va se sortir les doigts et devenir un des plus importants groupes de rock écossais."* Après l'interstitium, la nomenclature s'étoffe.

Rubrique matos : en l'écoutant sur France Info je soupçonne notre Président de faire insérer une réverbération numérique en mode *hall* ou *cathedral* sur sa tranche micro lorsqu'il prend la parole en public, moitié Jupiter du stratège Jacques Pilhan, moitié Magicien d'Oz. *#reverbgate*

Métro ligne 2 entre Rome et Jaurès, à l'autre bout de la rame MF 01 à intercirculation une guitare joue "Take Five". Pas une note qui ne soit pas musicale. Je remonte les voitures, c'est un type qui ressemble aux Daltons, avec une gueule et des pognes à manier la scie à béton. Tout ce qui sort de ses paluches et de sa simili-Strato Cash Converters est beau. Je n'ai pas osé lui filer mon numéro, peur des promesses non tenues, mais je suis sûr qu'on se retrouvera, ça sert à ça le destin.

Répétition, je me sens rouillé, Hervé des Dragons me rassure en citant John Cleese : à 50 ans si t'as mal nulle part quand tu te réveilles, ça veut dire que t'es mort.

Concert à La Station, une gare désaffectée porte d'Aubervilliers. En lisière du périphérique, de l'autoroute A1 et des pistes du Bourget, l'endroit romantique par excellence. L'après-midi en arrivant, impression que l'armée turque a fait partir précipitamment les occupants, assiettes sales encore pleines de spaghettis et poufs en parpaing. Super public, super ambiance, on reviendra l'été en plein air (vicié).

Johnny : est-ce que, comme dans l'affaire Wildenstein (les fils du marchand de tableaux avaient raconté à leur belle-doche qu'il était surendetté pour palper l'héritage), il avait conscience du fric en jeu ? Ça faisait 30 ans qu'on le disait ruiné, trop dépensier, qu'il se faisait engueuler chaque fois qu'il voulait s'acheter une bécane, je mettrais la main de Jean Reno à couper qu'on lui a raconté ce genre de salades et que c'est en croyant qu'il n'y en avait pas assez pour tout le monde qu'il a signé ses testaments agathois. Comme Michael Jackson, c'est le genre à rapporter plus mort que vivant, surtout qu'on claque moins quand on est au cimetière. Quoiqu'il en soit, un Mes Disques A Moi avec Elyette Boudou s'impose, avant que W9 ne lance le show : *Les Boudou à Ibiza*, *Les Boudou vs les Marseillais*. Merci Johnny, tu nous as gâtés, on va se régaler.

A Bordeaux, au festival de documentaires musicaux Musical Ecran, abondance de productions passionnantes. "Olancho", par exemple, sur des musiciens, au Honduras, devenus par la force des choses les ménestrels et les jouets des barons de la drogue. Ou "Conny Plank : The Potential Of Noise" qui, à travers le producteur, fait défiler 20 ans d'enregistrements à la lame de rasoir.

"Pâle et déchiré, du sang sêché sur son jean, il a coupé le contact et garé sa machine." Merci Higelin.

On se souvient où on était quand l'homme a marché sur la Lune (à condition d'être né), quand Elvis est mort, le 11 septembre, mais aussi quand j'ai découvert ce magazine, en salle de perm du CES Jean-Baptiste Corot au Raincy. C'était le N°105 d'octobre 1975, avec Jethro Tull en couverture et un article dément de Philman sur Status Quo. Comment avais-je pu vivre 12 ans sans ce truc ? Quelle fierté, 500 numéros plus tard, de se retrouver ici, dans ce journal qui n'a jamais eu d'autre ligne que la sincérité de ses auteurs. Comme le disait Palmer en raturant mes articles : on est là pour évangéliser.

Photo Serge Leblon

4 JOURS DE MUSIQUE SUR LA PRESQU'ÎLE DU MALSAUCY / BELFORT

QUEENS OF THE STONE AGE • NINE INCH NAILS • PROPHETS OF RAGE
MACKLEMORE • LIAM GALLAGHER • ORELSAN • RICK ROSS
SHAKA PONK • DAMSO • TEXAS • BIGFLO & OLI • ALICE IN CHAINS
PORTUGAL. THE MAN • BETH DITTO • RICHIE HAWTIN CLOSE • LOMEPAL
AT THE DRIVE IN • BALOJI • BCUC • CARNAGE • CAROLINE ROSE
CHRONIXX • CIGARETTES AFTER SEX • DEAD CROSS • DREAM WIFE
EDDY DE PRETTO • FAKA • FFF • FATIMA YAMAHA • GOLDLINK
HAMZA • IAMDDB • INSECURE MEN • JULIETTE ARMANET
JUNGLE • KIDDY SMILE • LEON BRIDGES • MARLON WILLIAMS
MICHELLE DAVID & THE GOSPEL SESSIONS • MOHA LA SQUALE • NAKHANE
NOTHING BUT THIEVES • OUR GIRL • PIHPOH • RICH BRIAN • RILÈS
SAMPHA • SEASICK STEVE • SKI MASK THE SLUMP GOD • SOPHIE
SUPERORGANISM • TANK & THE BANGAS • THE BLACK MADONNA
THE BLAZE • THE LIMIÑANAS • TOUTS • TRUCKKS • VIAGRA BOYS
WARMDUSCHER • WEDNESDAY CAMPANELLA • ZEAL & ARDOR...

4 SCÈNES • 61 CONCERTS • #EUROCKS2018 • EUROCKEENNES.FR

Territoire de Belfort Le Département
CRÉATEUR DES EUROCKÉENNES

DEEZER · L'EST RÉPUBLICAIN · C STAR · C NEWS · RÉGION BOURGOGNE FRANCHE COMTÉ · FIP COULEURS 3 · GRAND BELFORT · sacem · payUP · Coca-Cola · BE CONCERT · Greenroom

inter · 20 minutes.fr · arte · 3 bourgogne franche-comté · TV5MONDE · rock&folk · fnac · Dr. Martens · LA POSTE · TGV LYRIA · SNCF · cora · LES NIÉCÉENNES DES EUROCKÉENNES

COMME TANT D'AUTRES AVANT VOUS...

FERMEZ LES YEUX ET IMAGINEZ LA GUITARE DE VOS RÊVES !

Venez créer votre guitare ou basse sur notre configurateur à partir de 499€ :

www.eagletone-custom.com

FABRIQUÉ EN FRANCE